Molé-Gentilhomme

et Constant Guéroult

Roquevert l'arquebusier

ROQUEVERT
L'ARQUEBUSIER

PAR

MOLÉ-GENTILHOMME

et

CONSTANT GUÉROULT

PARIS

L. DE POTTER, ÉDITEUR,

38, RUE SAINT-JACQUES.

ROQUEVERT L'ARQUEBUSIER

Épisode de la restauration d'Henri IV

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE – LE CHEVALIER DE SAINTE-LUCE

Chapitre 1 – La halte.
Chapitre 2 – La chasse au sanglier
Chapitre 3 – La fête de Saint Gelais.
Chapitre 4 – Maître Pierre et le chien Fœdor.
Chapitre 5 – La famille de Montmeylian.
Chapitre 6 – Les concurrents.
Chapitre 7 – La tourterelle
Chapitre 8 – La tartine de graisse d'oie.
Chapitre 9 – Caridès la Sévillane.
Chapitre 10 – La Croix de l'Ermite
Chapitre 11 – Projets d'avenir
Chapitre 12 – Une revanche.
Chapitre 13 – A table.
Chapitre 14 – Jean Coupechair
Chapitre 15 – Un ancien compte à régler
Chapitre 16 – Pendant la fête
Chapitre 17 – La Mère et la Fille.
Chapitre 18 – L'arquebusade
Chapitre 19 – Au bord du Lac.

DEUXIÈME PARTIE – LA LIGUE À NAPLES

Chapitre 1 – Le Casino de Santa-Maria.
Chapitre 2 – Le cavalier bleu.
Chapitre 3 – Rosario
Chapitre 4 – Une bonne nouvelle
Chapitre 5 – Les prétendants
Chapitre 6 – Sous les étoiles
Chapitre 7 – Une piastre et trois dés
Chapitre 8 – Il signor Matadeo
Chapitre 9 – Il signor Matadeo (suite).

PREMIÈRE PARTIE – LE CHEVALIER DE SAINTE-LUCE

Le ciel était pur et profond, le brouillard tombait sur la campagne, se dissipant peu à peu sous les rayons du soleil levant et laissant çà et la des éclaircies à travers lesquelles jaillissaient coup sur coup des tableaux éblouissants de fraîcheur.

C'étaient des prairies magnifiques si splendidement emperlées de la rosée du matin, qu'on eût dit un manteau d'émeraudes brodé de diamants ; puis de charmantes collines boisées, pleines d'ombre et de fraîcheur ; puis encore de hautes montagnes granitiques, des gorges toutes dallées de roches polies comme le marbre, lits desséchés de quelque impétueux torrent.

Enfin le brouillard s'évanouit tout-à-fait, comme un rideau tiré par quelque main invisible, et le paysage se déroula dans toute sa magnificence.

C'était une large vallée traversée dans toute sa longueur par une petite rivière profonde et limpide qui se tordait dans sa course en mille contours capricieux.

D'un côté de la rivière s'étalait, calme, fraîche et brillante, une vaste plaine bordée dans toute sa longueur par une belle forêt qui s'élevait en coteau.

De l'autre se dressaient, abrupts et colorés de mille teintes ardentes qui attestaient l'action persistante d'un soleil de feu, de grands pics de granit d'un jaune fauve qui couraient à perte de vue, parallèlement a la forêt, et séparés de la petite rivière par une plaine de roches luisantes et moutonneuses à l'œil comme un torrent de lave qui se serait figé subitement dans son cours.

La vallée se terminait d'un côté par deux grandes lignes de peupliers qui annonçaient le voisinage de quelque bourg, et de l'autre par une immense roche qui surgissait là comme une forteresse naturelle et dont le point culminant était occupé par une grande ferme, comme on pouvait en juger par la forme naïve des bâtiments et par les beaux troupeaux qui en parlaient déjà pour aller paître dans la plaine.

Deux seules habitations se faisaient remarquer dans ce vaste tableau qui embrassait une étendue de cinq a six lieues : c'étaient la métairie dont nous venons de parler et un petit manoir dont on

distinguait vaguement les élégantes tourelles sur l'une des éminences de la forêt.

Ce petit château gothique, jeté là dans l'immensité de ces bois profonds, était comme un nid d'oiseau perdu dans les broussailles.

Il semblait que, dans ce coin solitaire, la vie dût s'écouler toujours heureuse, toujours remplie de ces joies calmes et sereines qui naissent à la fois d'une existence méditative et de la contemplation perpétuelle d'une nature opulente et grandiose.

Quoique le soleil eût jailli a l'horizon depuis deux heures à peine, déjà la métairie était occupée par une foule de voyageurs qui, étendus pêle-mêle sur le gazon de la grande cour, fêtaient avec ardeur les brocs de vin que leur apportaient les garçons de ferme, car la situation de celle propriété, bâtie à égale distance des deux villes de Nérac et d'Agen, avait décidé le métayer à lui donner une double destination et à y établir due hôtellerie pour les voyageurs qui seraient surpris par la nuit ou par la faim, en se rendant à l'une ou a l'autre de ces deux villes.

Deux personnages tranchaient vivement sur tous ces groupes de paysans et de bourgeois qui buvaient et mangeaient sans façon sur l'herbe de la cour.

Ceux-là avaient jugé indigne d'eux d'imiter un tel laisser-aller, car c'étaient deux familiers du roi de Navarre : MM. de Villandri et de Cossac ; ils avaient donc pris place sur des bancs et devant une table grossièrement équarris.

La physionomie de ces deux hommes portail l'empreinte vive et nette de leur caractère.

M. de Villandri, grand et élancé, avait une figure calme, insinuante, et fine, des manières polies, et quelque chose dans le regard qui annonçait des habitudes de prudence et de réflexion.

Le baron de Cossac, d'une taille moyenne, étalait avec un air de vive salis-faction et d'orgueilleuse complaisance, des épaules, une poitrine et des membres d'hercule.

Haut en couleur, la tête large et carrée, le visage orné de deux moustaches rousses, longues et touffues qu'il passait souvent entre ses doigts épais et nerveux, c'était le type du soudard qui ne rêve que sang et massacre et ne se sent vivre que l'épée a la main.

— Villandri, dit tout-à-coup Cossac d'une voix haute et retentissante, qui s'alliait merveilleusement avec son physique, toi qui as le privilège de plaire au roi et de lui parler a toute heure du jour, car il faut avouer que tu es son Benjamin, demande-lui donc si nous

n'allons pas bientôt aiguiser nos épées sur les côtes de ces maudits ligueurs. Par la sang-Dieu ! je te préviens que si cette paix dure encore six mois, je tombe en mélancolie et cours risque de dépérir comme une fleur qui manque de rosée.

— Hélas ! mon cher Cossac, répondit Villandri, tu t'adresses mal en me priant de pousser le roi a la guerre, moi qui depuis longtemps lui conseille un acte qui y mettrait fin pour toujours.

— Mais c'est une idée diabolique, ça !

Et quel diable d'acte lui conseilles-tu donc ?

— Le même qu'attendent de sa sagesse les catholiques sensés et honnêtes qu'on désigne depuis quelque temps sous le nom de politiques : l'abjuration.

— L'abjuration ! s'écria le baron en frappant un violent coup de poing sur la table.

— C'est le moyen de mettre fin, d'un seul coup, aux dissensions qui divisent la France, et d'anéantir les espérances de tous les prétendants qui, depuis la mort du duc d'Anjou, s'avisent de nier ses droits a la couronne sous prétexte qu'il est huguenot.

— Bah ! dit Cossac, ne voilà-t-il pas de beaux damoiseaux que ces prétendants, pour s'occuper de leurs dires et opinions ! Un Philippe II, qui n'a jamais manié une épée et qui punit comme hérétiques ceux qui nous vendent des chevaux ! Un duc de Savoie, un duc de Lorraine, beaux prétendants, ma foi ! Un cardinal de Bourbon, déjà mort par la tête, un duc de Guise, qui n'a pas honte de se parfumer et de faire le dameret comme un petit page ! Voilà la bande ! N'est-elle pas bien importante et bien redoutable ? Quant à moi, si j'étais Henri de Navarre, je déclarerais la guerre à tous ces beaux sires ensemble, et je ferais manger le pommeau de mon poignard à quiconque oserait me parler de faire valoir mes droits autrement que par l'épée.

— Le roi, mon cher Cossac, croit devoir adopter une conduite plus prudente, dit Villandri en riant de cette tirade plus belliqueuse que sensée, et tu sais qu'il ne manque pas de courage.

— Par la mordieu ! je le crois bien, et il n'y a qu'un homme au monde auquel je reconnaisse le droit de se dire plus brave que François-Barnabé de Cossac : c'est Henri de Navarre !

— Sois donc bien convaincu que s'il ne fait pas la guerre, c'est qu'il reconnaît qu'il y a à cette heure quelque chose de mieux à tenter.

— Cela m'étonne, dit Cossac ; mais, après tout, il s'agit de son

trône ; c'est son affaire. Ah ! c'est égal, cette paix commence a m'exaspérer, la main me démange furieusement, et je ne réponds pas de ce qui pourra arriver à celui qui me regardera de travers !

Il porta brusquement son verre à ses lèvres, le vida d'un trait ; puis, saisissant la bouteille qu'il lança au loin :

— Holà ! s'écria-t-il avec fureur ; holà, maître métayer !

A cette voix éclatante, le métayer s'empressa d'accourir, et à l'aspect de Cossac, cramoisi de colère, il s'inclina tout tremblant.

— Ah ça ! hôtelier maudit, lui dit le baron, tu prétends donc nous traiter comme des mécréants ou des idolâtres ? Quel est ce poison que tu nous asservi ?

— Mais monseigneur, balbutia le malheureux hôtelier, c'est du Jurançon première qualité, je vous assure, et monseigneur a même daigné le trouver excellent au premier verre qu'il a bu.

— C'est possible, mais il me plaît de le trouver détestable au second, et je voudrais bien voir qui oserait y trouver à redire.

Puis se levant et jetant un regard sur tous les buveurs qui le considéraient avec un mélange de surprise et de crainte :

— Or ça, manants et bourgeois, s'écria-t-il, écoutez-moi tous, et bénissez le sort qui vous réunit ici en ce moment, car je vais vous proposer une chose qui va vous faire tressaillir d'aise ; une de ces bonnes fortunes comme on n'en rencontre pas deux dans tout le cours de sa vie.

Les buveurs se mirent à écouter, les traits rayonnants d'espoir.

Cossac se tourna du côté de Villandri.

— Prête-moi ton épée, lui dit-il.

— Mon épée, et que diable en veux-tu faire ?

— Prête toujours.

Et prenant l'épée de son compagnon par la poignée, il la tira du fourreau et la posa en travers sur la table.

Les paysans et bourgeois se regardèrent fort intrigués.

— Manants, reprit le baron en se campant sur la hanche d'un air fier et digne, admirez un peu votre bonne étoile, j'éprouve en ce moment une soif de bataille a laquelle il m'est impossible de résister, et sauf M. de Villandri, avec qui le roi m'a défendu de jamais croiser le fer, je ne vois pas ici un seul gentilhomme avec qui je puisse me couper la gorge honorablement. Eh bien ! je consens à faire au

premier venu d'entre vous l'honneur de me battre avec lui comme s'il était duc ou marquis.

Et après avoir formulé cette proposition, Cossac se croisa les bras, s'attendant à une explosion de joie et de reconnaissance.

Il demeura donc stupéfait en voyant que loin d'accourir avec empressement et de se disputer avec rage l'honneur de se mesurer avec lui, les paysans restaient immobiles et ne paraissaient rien moins que ravis.

— Ah ! ça mais, dit-il à Villandri, je crois, le diable m'emporte, qu'ils hésitent !

Se tournant alors vers les paysans :

— Voyons, manants ! s'écria-t-il, craindriez-vous, par hasard, qu'un duel avec moi ne vous fît pas assez d'honneur ? Faut-il vous dire qui je suis pour vous décider à accepter mon offre ? Faut-il donc vous apprendre que je suis le baron de Cossac, que j'ai eu plus de cinquante duels, et que je n'ai jamais manqué mon homme ?…

La physionomie de l'auditoire parut de plus en plus inquiète.

— C'est prodigieux ! dit-il à Villandri, qui se contenait pour ne pas rire aux éclats ; ces animaux sont si bouchés qu'ils ne comprennent même pas l'honneur que je veux leur faire.

Puis lui rendant son épée et s'adressant encore une fois aux paysans :

— Allons, leur dit-il, vous êtes des brutes, j'ai eu tort de vous parler comme à des hommes.

Il s'assit et s'accouda avec humeur sur la table.

— Ah ça ! mon cher Cossac, lui dit Villandri, sais-tu que je commence à croire que le démon de la destruction a présidé a ta naissance et t'a soufflé son esprit dès le berceau ?

— Pourquoi cela ? demanda brusquement le baron.

En ce moment, un nouveau personnage parut sur la scène ; c'était un homme portant la robe des moines mendiants de l'ordre des Franciscains.

Il sortit d'une petite chambre située au premier étage de la métairie, et s'accouda, tout près de l'escalier et juste au-dessus des deux gentilshommes, a la galerie de bois qui faisait le tour du bâtiment, intérieurement et extérieurement.

Sous l'ampleur de sa robe et dans l'ombre du capuchon qui

rabattait sur sa tête, on distinguait vaguement un corps grêle, des traits maigres, ternes, minces et effilés comme un museau de fouine, des yeux, d'un jaune luisant, comme ceux des bêtes fauves, avec la même fixité, la même expression ardente et inexorable, mais profondément enfoncés dans l'orbite et surmontés de Sourcils noirs, larges et touffus, signe infaillible d'une volonté de fer.

Cependant, tout le reste de sa personne tranchait singulièrement avec ce signe caractéristique.

Tout dans sa pose, dans sa démarche et même dans l'expression de son visage, trahissait une nature faible et chétive, un caractère rampant, une âme servile.

Or, comme la première de ces facultés est incompatible avec les autres, l'une de ces apparences devait être fausse et tromper sur le caractère réel de ce personnage.

— Tu me demandes pourquoi je pense que tu as eu le démon de la destruction pour parrain, dit Villandri ; mais c'est tout simplement parce que tu es le plus enragé tueur d'hommes que j'aie jamais connu. Dans la bataille, quel est celui qui laisse le plus de cadavres autour de lui ? Toi. Après le combat, quel est, parmi les capitaines réformés, celui qui se montre le plus impitoyable pour les catholiques vaincus, fussent-ils blessés et mourants ? Encore toi. Enfin, quand la guerre cesse, quand il n'y a plus de papistes à massacrer, quel est le plus furieux duelliste parmi tous les partisans du roi de Navarre ? Toujours toi. Bref, bien des gens disent partout que tu es le vrai pendant de ce ligueur a cœur de tigre, que ses froides barbaries ont fait surnommer à Paris le frère Léopard, et, sur mon âme, tu finiras par leur donner raison.

Le moi ne se pencha entièrement sur la balustrade, écarta légèrement son capuchon pour mieux entendre et ses prunelles jaunes semblèrent tout-à-coup lancer des éclairs.

— Qui ? moi ! s'écria Cossac en se frappant la poitrine avec force, on ose me comparer à ce Louchart damné qu'ils ont appelé là-bas frère Léopard ? mais c'est une calomnie qui n'a pas de nom ! J'ai tué bien des gens, c'est vrai, mais je les ai tués loyalement, au péril de ma propre vie, tandis que lui, le misérable, n'a jamais su manier une arme et a commis ses atrocités à l'abri de tout danger. Ah ! nous irons quelque jour a Paris et alors gare à ce Léopard ! Si nous nous rencontrons face à face, nous verrons qui de nous deux a la patte la plus lourde et la griffe la plus aiguë. Je veux lui faire payer cher le mal qu'il a fait a ceux de la religion. Mais, dis-moi, Villandri, toi qui arrives de Paris, as-tu vu de près cette bande de chenapans qu'on

appelle le comité des Seize ?

Villandri allait répondre, quand il vit le moine, qui était descendu dans la cour, très occupé à chercher une place où s'asseoir.

A son aspect, il laissa échapper un mouvement de vive surprise.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda Cossac.

— Rien, rien, répondit machinalement Villandri.

Puis faisant un signe au métayer, qui n'était qu'à quelques pas et qui accourut avec empressement :

— Bon homme, lui dit-il, quel est donc ce religieux ?

— Monseigneur, c'est, comme vous le voyez, un brave moine mendiant arrivé hier de Paris.

— De Paris ! murmura tout bas le jeune gentilhomme ; je ne me trompe pas, c'est lui.

Puis, élevant la voix :

— La figure de ce religieux m'intéresse, dit-il au métayer ; allez donc l'inviter de ma part a venir prendre place a cette table.

— A cette table ! Près de vous ? s'écria le métayer stupéfait.

— Cela me plaît ainsi, allez donc.

— Ah ! ça, quelle diable d'idée as-tu donc là, demanda Cossac à Villandri, de vouloir te frotter à cette vilaine robe ?

— Cet homme arrive de Paris, il pourra nous donner des nouvelles de ce qui s'y passe.

— Je l'aurais bien contraint à nous en donner sans m'abaisser à trinquer avec lui.

— Tu l'aurais contraint à parler, sans aucun doute ; mais il y a gros à parier que cette façon de l'interroger l'eût poussé à ne te débiter que des mensonges.

— Peut-être as-tu raison.

Le moine, conduit par le métayer, venait de s'approcher d'eux.

— C'est bien, dit Villandri au métayer, apportez un verre et une nouvelle bouteille. Et vous ! mon brave, dit-il au franciscain, asseyez-vous là, je vous prie.

Le moine fit mine de se récrier sur un tel honneur.

— Allons, s'écria brusquement Cossac, puisqu'on te le permet, face de carême, assieds-toi et ne fais pas tant de façons.

Le franciscain s'inclina avec les marques de la plus profonde humilité, puis il s'assit à l'extrémité du banc et tout-a-fait sur le bord, si bien qu'il semblait s'y tenir en équilibre.

— Commencez par boire un coup de ce bon vin, lui dit Villandri en remplissant le verre que venait d'apporter le métayer.

Le moine franciscain prit le verre ; puis, ayant d'une voix mielleuse appelé sur ses deux hôtes les bénédictions du ciel, il le vida d'un seul Irait.

— Et maintenant, reprit Villandri, vous arrivez de Paris, c'est-à-dire d'une ville où nous ne comptons à peu près que des ennemis, dites-nous donc un peu ce qui s'y passe.

— Hélas ! dit le religieux, tout y va de mal en pis ; notre roi Henri III continue à passer son temps en amusements frivoles, pendant que les ligueurs conspirent contre sa couronne et sa liberté, voire même contre sa vie.

— Sans compter, dit Cossac, qu'on sème sur lui les bruits les plus absurdes : ne raconte-t-on pas qu'il joue au bilboquet comme un enfant de six ans ?

— C'est la pure vérité, monseigneur, répondit le moine ; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne craint pas de se montrer en public portant à sa ceinture son bilboquet à côté d'un gros chapelet composé de têtes de mort sculptées en os. Le reste de son temps est consacré à nourrir de petits chiens épagneuls et à parcourir les rues de Paris avec ses deux mignons, Joyeuse et d'Épernon, habillés tous trois en pénitents, ce qui donne fort à gloser aux guisards comme bien vous pouvez penser.

— M'est avis, observa Villandri avec intention, qu'il vaut encore mieux jouer au bilboquet que de souffler le feu de la guerre civile, comme font en ce moment les fortes têtes de la bourgeoisie, pour le compte et aux frais du roi d'Espagne.

— Ah ça ! et le Guise ! ajouta Cossac, que devient-il ? que fait-il ? La mort du duc d'Anjou l'a mis fort en gaîté, dit-on ?

— Dame, monseigneur, c'était assez naturel. Pour son altesse, c'était une belle aurore qui se levait là. Aussi depuis ce moment, lui et ses partisans, dirigent-ils tous leurs efforts et toutes leurs calomnies contre votre roi Henri de Navarre, que sa naissance appelle naturellement au trône de France depuis la mort de ce dernier des Valois.

— Et ce fameux comité des Seize, composé de quelques misérables, dont la plupart n'ont de bon que la langue, quels sublimes

exploits accomplit-il en ce moment ?

— Hélas ! monseigneur, répondit le franciscain en glissant un regard furtif sur Villandri, comme s'il eut espéré lire sa pensée sur sa physionomie, ils organisent sourdement la révolte contre leur roi légitime, recueillant avec ardeur des signatures en faveur de la sainte union dans toutes les classes de la société, gagnant un à un jusqu'aux serviteurs du roi, recueillant de tous côtés et par tous les moyens de l'argent et des armes pour l'heure où ils lèveront ouvertement la tête, heure funeste, qui ne tardera pas à venir et qui eût sonné déjà sans le caractère prudent et circonspect de monseigneur de Guise, qui ne veut rien laisser au hasard et paraît bien décidé à n'engager la lutte que le jour où il tiendra dans ses mains toutes les chances de succès.

— Tudieu ! s'écria Cossac, ce gaillard-là raisonne comme un docteur en Sorbonne.

Le franciscain se troubla légèrement à cette observation, mais s'étant remis ans-sitôt :

— Que voulez-vous, monseigneur, dit-il à Cossac, on parle tant, à l'heure qu'il est, des affaires de l'état et de la religion, que tout le monde est bien forcé de les connaître, depuis le plus grand jusqu'au plus humble.

— Et ce bon père, ajouta Villandri, a peut-être des raisons particulières de s'en occuper plus qu'un autre.

— Moi !

— Qui sait ? tenez-vous pour Guise ou pour le roi ? êtes-vous politique ou ligueur ?

— Sang dieu ! si je le savais ? s'écria Cossac en caressant la poignée de son épée.

— Hélas, je ne suis rien, mes bons seigneurs, répondit le moine avec humilité. Je ne songe qu'à l'intérêt de ma confrérie, parce que cet intérêt est en même temps celui de tous les malheureux. Recueillir les aumônes, voilà toute mon occupation, et c'est pour cela que me trouvant dans ce pays, j'ai eu la pensée d'aller à la fête de Saint-Gelais. Si l'on ne m'a trompé, c'est aujourd'hui que cette fête a lieu ?

— On ne vous a point trompé, répondit Villandri, et tous ces braves gens s'y rendent ainsi que vous.

— Il y a encore loin d'ici là, monseigneur ?

— Il y a deux lieues à peine d'ici Nérac et le petit village de Saint-Gelais touche presque à cette ville.

— Pardon, monseigneur, si j'ose encore vous adresser une question, reprit timidement le franciscain.

— Parlez, mon brave, je bois en vous écoutant.

— J'ai traversé ce pays il y a longtemps, mais si longtemps (pie j'en ai gardé à peine un souvenir confus ; ce petit château que je vois enfoui là-bas dans l'épaisseur des bois, n'appartient-il pas à la famille de Montmeylian ?

— Non, brave homme, non, c'est le manoir de Sainte-Luce.

Au nom de Sainte-Luce, un jeune homme qui venait d'entrer vivement dans la cour s'arrêta tout-à-coup et se mit a écouter, appuyé contre un des piliers qui soutenait la galerie de bois.

— Sainte-Luce ! répéta le moine ; durant le peu de jours que j'ai passés dans ce pays, ce nom a frappé plusieurs fois mes oreilles. Il me semble avoir entendu parler d'un baron de Sainte-Luce qui, autant qu'il m'en souvienne, était jadis intimement lié avec la maison d'Amalfi, dont la fille unique a épousé un Montmeylian.

— C'est précisément cela, reprit Villandri ; ce baron de Sainte-Luce, dont, au reste, je me souviens à peine, était un brave et beau cavalier, dit-on, qui avait de l'esprit, et passait pour ne pas déplaire aux dames. Peu de temps après le mariage du marquis de Montmeylian avec mademoiselle d'Amalfi, il partit pour l'Allemagne, et on apprit au bout de quelques mois qu'il y était mort… mais comment ? c'est ce que je n'ai jamais su.

— Eh pardieu ! s'écria Cossac, tu n'avais qu'à me le demander, je te l'aurais dit tout de suite.

— Tu le sais donc ? demanda Villandri.

— Si je le sais ?… Je le sais mieux que personne, répliqua l'enragé baron en lissant son épaisse moustache ; c'est moi qui l'ai tué.

Le jeune homme qui écoutait, caché derrière le pilier, frissonna tout-à-coup et devint horriblement pâle.

— Encore ! s'écria Villandri. Ah ça, tu as donc tué tout le monde ?

— Ah ! pour cette fois, je suis fort excusable, et je suis sûr que toi-même tu vas m'absoudre.

— Je n'en suis pas aussi certain que toi ; enfin, va toujours.

Le jeune homme se colla tout-à-fait contre le pilier, et tendit l'oreille avec une ardente curiosité.

— Voilà ce que c'est, dit Cossac. J'étais à Berlin, il y a à peu près une vingtaine d'années, j'en avais autant alors ; c'est assez te dire que je faisais ma cour à toutes les jolies femmes et que mes hommages étaient généralement assez bien accueillis. Un jour, une délicieuse petite Allemande m'accapare au milieu d'une fête et me fait les agaceries les plus encourageantes ; je pousse ma pointe, je lance une déclaration : là jeune femme ne dit mot ; je continue… mais voilà qu'au moment où je la croyais en proie à la plus vive émotion, elle me montre du doigt un gentilhomme, qui n'était autre que le baron de Sainte-Luce, et me demande son nom. Je le lui dis et reprends ma déclaration où je l'avais laissée ; elle m'interrompt de nouveau pour me demander je ne sais quel détail sur le même baron de Sainte-Luce ; et trois fois de suite j'eus à subir la même mystification. Bref, je ne tardai pas à m'apercevoir que la ravissante petite Allemande ne m'accueillait si bien que pour me parler d'un autre. Je ne pouvais supporter patiemment un affront pareil ; je quittai brusquement la coquette qui avait osé se jouer de moi de la sorte et m'en fus droit au baron.

— Monsieur de Sainte-Luce, lui dis-je, me refuserez-vous l'honneur d'une rencontre à l'épée ou au pistolet demain au point du jour ?

— Quand et comme il vous plaira, me répondit le baron qui, je dois l'avouer, était fort brave ; mais, s'il n'y a point indiscrétion de ma part, oserai-je vous demander la raison de cette querelle ?

— Je la dirai d'autant plus volontiers, répondis-je, que M. le baron a trop de sens pour n'en pas apprécier toute la gravité ; cette raison, la voici : Vous portez les moustaches courtes et effilées, ce qui me paraît une intention évidente de faire la critique des miennes, qui sont longues et touffues.

— En effet, me répondit M. de Sainte-Luce en souriant. Voilà un grave motif de duel, ou il n'y en eut jamais. Le lendemain, à cinq heures du matin, nous croisions le fer, et à cinq heures dix minutes, le baron de Sainte-Luce rendait le dernier soupir.

— Que Satan te confonde ! s'écria Villandri.

Le jeune homme ne put s'empêcher de frémir ; ses yeux flamboyants, ses traits violemment contractés, attestaient qu'un

combat terrible se livrait en lui.

Il jeta vers le ciel un regard brûlant, comme pour le prendre à témoin d'un serment solennel, et essuya la sueur qui ruisselait de son front.

Quant au moine, il était absorbé dans ses pensées et paraissait n'avoir rien entendu.

— Le baron de Sainte-Luce n'avait pas plus de vingt-cinq ans et il était garçon, reprit Cossac ; cependant on m'a assuré qu'il avait laissé un fils. On dit même que ce petit bâtard est fort gentil.

Le jeune homme se croisa les bras et, les lèvres serrées, le regard fixe, il recula d'un pas pour être encore moins en vue et se remit à écouter, immobile comme une statue.

— En effet, dit Villandri, quelque temps avant qu'on ne reçût la nouvelle de la mort de M. de Sainte-Luce, Jacob, le vieux serviteur et le confident intime du baron, portait à Caridès-la-Sévillane un enfant qu'elle éleva avec le sien, et qui est devenu depuis un beau jeune homme.

— Ah ! oui, Caridès, dit Cossac. Une Espagnole sur laquelle on conte je ne sais quelle épouvantable histoire.

— Justement, une histoire qui se passa il y a de cela dix-sept ans, et dont le héros fut son mari, lequel, au dire des gens de la contrée, serait en train de griller à l'heure qu'il est au plus profond des enfers. Cette histoire, dont les détails ne me sont connus que très confusément, la décida même a quitter le pays après avoir rendu a Jacob le fils du baron de Sainte-Luce, alors âgé de trois ans. Le vieux serviteur, qui avait en main tonies les pièces nécessaires pour faire reconnaître les droits de cet enfant à l'héritage du nom et de la fortune de son maître, accomplit rigoureusement ce devoir, et, quoiqu'entré depuis au service de la maison de Montmeylian, il n'a cessé de veiller sur lui avec une sollicitude toute paternelle.

Le moine, qui écoutait depuis un moment, releva vivement la tête, comme frappé d'une idée subite.

— Pardon, monseigneur, dit-il à Villandri, connaît-on la mère de ce jeune homme ?

— Non. Est-ce que cela vous intéresse ?

— Et vous dites, poursuivit-il sans répondre à la question de Villandri, que le serviteur du baron de Sainte-Luce est entré, depuis la mort de son maître, dans la famille de Montmeylian ?

— Ah ! ça, franciscain, mon ami, dit Cossac, il me semble que tu

te familiarises étrangement. De quel droit oses-tu t'informer d'une famille aussi haute, aussi noble que les Montmeylian ?

— Pardon, monseigneur, balbutia humblement le moine ; mais…

— Allons, assez ; nous en avons déjà trop souffert.

Le franciscain baissa la tête et se tut.

Alors le jeune homme, quittant le pilier qui jusque-là l'avait caché à tous les yeux, s'avança vers le métayer.

— Monsieur le chevalier de Sainte-Luce ! Vous ici ! s'écria le bonhomme.

A ces mots, tous les regards se tournèrent vers le nouveau venu.

C'était un beau cavalier, a la taille élégante, à l'air dégagé, à la mine hardie et aventureuse.

Dans le dessin du front, au ton vaporeux de l'œil, à son teint légèrement bronzé, mais plein d'éclat, et surtout a la coupe d'un nez aquilin d'une rare pureté de formes, on eût cru reconnaître le type mauresque dans toute sa beauté sauvage et indépendante.

Il se dirigea vers Cossac et Villandri et les salua gravement.

— Pardieu, dit Cossac en se penchant à l'oreille de Villandri, on a bien raison de dire : Beau comme un bâtard.

Villandri se leva vivement et abordant poliment le jeune homme :

— Chevalier, lui dit-il, nous ferez-vous l'honneur de prendre place à cette table rustique, et de boire avec nous un verre de vin de Jurançon ?

— Merci, monsieur, répondit Sainte-Luce, je n'ai besoin de rien.

— Cependant, dit le métayer, M. le chevalier est tout pâle.

— Bah ! dit Sainte-Luce, vous vous trompez. Mais j'ai hâte de repartir, car il faut que je rentre chez moi avant de me rendre à la fête de Saint-Gelais.

— Comment ! dit le métayer en insistant avec une respectueuse familiarité, monsieur le chevalier ne prendra pas même un verre de vin ?

— Rien, répondit le jeune homme ; il y a déjà quelque temps que je suis arrivé et que j'ai prié votre fils de mettre mon cheval à l'écurie. Je vais voir s'il est assez reposé pour reprendre sa route.

— Vous aurez sans doute besoin de moi, dit le métayer, je vais

vous accompagner.

— Merci, dit Sainte-Luce, vous avez fort a faire aujourd'hui, et je puis me passer de vos services.

Et il se dirigea vivement vers l'écurie.

Le métayer l'avait accompagné de quelques pas.

En se retournant, il vit le moine a ses côtés.

— Maître hôtelier, lui dit celui-ci, j'ai un peu connu autrefois la famille de Montmeylian, que j'aime et honore comme gens de bonne maison et de haute vertu. Je serais donc heureux d'obtenir sur eux quelques renseignements. Mais, d'abord, M. le comte de Montmeylian vit-il toujours ?

— Oui, certes, répondit le métayer, et c'est un honorable gentilhomme, auquel on n'a guère à reprocher qu'une dureté extrême envers les paysans ; mais c'est son caractère ; il paraît qu'il a toujours été ainsi.

— Oui… toujours… c'est vrai, murmura sourdement le franciscain.

Puis il reprit à haute voix :

— N'ai-je pas entendu dire qu'il avait une fille ?

— Mademoiselle Laurence de Montmeylian, s'écria l'hôtelier, oh ! une fille belle comme les anges ; c'est la fleur du pays !

— Alors ce ne sont pas les maris qui lui manqueront, car les Montmeylian sont riches, n'est-ce pas ?

— Oh ! très riches. Mais, jusqu'à présent, on ne parle pas encore de mariage.

— A merveille, dit à part lui le moine, mes informations étaient exactes.

En ce moment le son d'une cloche se fit entendre dans le lointain.

— C'est la cloche de Saint-Gelais, s'écria un paysan, il est dix heures, la fête doit commencer à midi, il est temps de partir.

Tous les paysans et bourgeois furent debout en un clin d'œil. Cossac et Villandri se levèrent aussi et commandèrent au métayer d'amener leurs chevaux.

Au même instant, le jeune chevalier de Sainte-Luce s'élança dans la cour, monté sur le sien, un beau genêt d'Espagne, au cou

gracieusement recourbé, à la robe noire et luisante, aux jambes fines et nerveuses.

— Messieurs, dit-il a Cossac et a son compagnon, j'espère vous retrouver à la fête de Saint-Gelais.

— Quant à moi, c'est peu probable, répondit brusquement Cossac ; ces manants ne me plaisent pas assez pour que j'aille me mêler à leurs ébats.

— Je serais désolé cependant que notre connaissance en restât là, dit le jeune homme d'un ton poli et dégagé, et je vous préviens que j'ai dessein de lier avec vous plus intime connaissance. N'appartenez-vous pas tous deux à la cour du roi de Navarre ?

— Oui, monsieur le chevalier, répondit le comte, et quand vous voudrez y venir, vous n'aurez qu'à demander M. de Villandri, votre serviteur, et le baron de Cossac, mon ami, que j'ai l'honneur de vous présenter.

— Messieurs, dit le chevalier avec autant de calme et de courtoisie que s'il eût eu les pieds sur le soi, quoique son cheval ne cessât de piétiner et de se cabrer, nous nous reverrons bientôt.

Et les saluant de la main, il lâcha la bride à son cheval, qui partit ventre à terre et franchit la grande porte charretière avec la rapidité d'une flèche.

Il parcourut ainsi au galop la moitié de la longue côte boisée qui conduisait au charmant petit manoir dont les tourelles se dessinaient au loin dans l'azur du ciel.

Tout à coup, le chevalier entendit plusieurs coups de feu ; il arrêta brusquement son cheval et prêta l'oreille pour reconnaître de quel côté partaient ces détonations.

Les coups de feu cessèrent, mais il distingua un concert d'aboiements qui venaient d'une colline située à sa gauche.

Le chevalier était jeune et ardent ; il aimait la chasse, il entrevoyait un beau coup à faire, un péril a braver peut-être ; il lança son cheval dans la direction de la colline et en atteignit bientôt le sommet.

Arrivé là, il vit une douzaine de chasseurs échelonnés le long d'une vaste clairière au centre de laquelle se tenait, immobile et menaçant, un monstrueux sanglier.

La meute entière entourait le terrible animal ; mais il était si effrayant a voir avec ses longues défenses, ses soies hérissées, ses yeux ronds et sanglants, que les chiens les plus braves se contentaient

d’aboyer a distance sans oser l’attaquer.

A cet aspect, le jeune homme sentit battre son cœur et bouillonner son sang.

Tous les gentilshommes de la contrée lui étaient connus ; il était sûr de se voir bien accueilli ; il résolut donc d’aller solliciter sa part d’une partie qui promettait un si vif intérêt.

Il prenait déjà son élan, quand il vit un chasseur faire quelques pas vers le sanglier et le coucher en joue.

Alors le chevalier contint vigoureusement son cheval, auquel il venait de lâcher la bride, et, mettant pied à terre, il se cacha derrière une roche qui le masquait complètement et lui permettait de tout voir.

— Il me semble que c’est le roi Henri, murmura-t-il.

C’était Henri de Navarre, en effet, accompagné de quelques-uns de ses fidèles amis, parmi lesquels Lanoue, Châtillon et d’Aubigné se faisaient remarquer au premier rang.

Il fallait renoncer à se mêler à cette chasse, mais Sainte-Luce se mit à la suivre avec un redoublement d’intérêt et d’émotion, et, dans la prévision de quelque événement grave, il prit son fusil et le tint a la main tout armé.

Quand le sanglier vit l’arme du roi dirigée vers lui, il comprit qu’il fallait à tout prix quitter un lieu où il était exposé de tous côtés et s’élança résolument à travers les chiens vers la forêt.

Mais, comme il arrive toujours en pareil cas, sa fuite releva subitement le courage de ses ennemis qui se ruèrent sur lui et se pendirent en grappes a ses oreilles.

L’animal poussa un grognement de rage et de douleur, et secouant avec furie sa hure noire et hérissée, il éparpilla à terre, par le seul effet de cette terrible secousse, tous les chiens qui avaient cru l’abattre.

Un des vaincus, exaspéré de sa défaite, revint courageusement à l’attaque, mais le sanglier lui donna un violent coup de tête et l’envoya a dix pieds de là, le ventre ouvert et poussant des cris d’agonie ; puis il passa comme un trait à travers le reste de la meute et disparut dans la forêt, échappant aux chasseurs qui n’auraient pu tirer sur lui sans tuer leurs chiens.

Hommes et bêtes disparurent à sa suite dans la forêt, et le chevalier entendit résonner les cors, les aboiements et le cri des piqueurs.

Le bruit s'éloigna d'abord, se perdit peu a peu dans l'épaisseur du bois, puis se fit entendre de nouveau et se rapprocha rapidement ; enfin, Sainte-Luce vit le roi et deux gentilshommes déboucher de nouveau, dans la clairière, apprêter leurs armes et les diriger vers le point opposé à celui par lequel ils étaient venus.

Le chevalier comprit que le sanglier était rabattu, vers la clairière, et que le roi et ses deux gentilshommes avaient pris les devants.

Le jeune homme brûlait du désir de prendre part à cette fête, dont il n'était éloigné que de cent pas à peine, et qui allait offrir un spectacle si curieux ; mais il dut se résigner au rôle de simple spectateur.

L'animal déboucha sur la clairière, lancé comme une trombe, si bien qu'il s'arrêta tout court à vingt pas du roi.

Henri l'ajusta un moment avec un merveilleux sang-froid et lâcha son coup.

L'animal bondit, on vit le sang couler de son poitrail ; mais il n'était blesse que tout juste assez pour trouver dans l'excès de la souffrance une fureur et une énergie qui le rendaient cent fois plus redoutable.

Il regarda le roi, et alors sa hure sauvage, ses yeux rouges comme deux braises, et ses longues défenses, agitées d'un mouvement convulsif, annoncèrent qu'il était décidé a prendre l'offensive et à porter a ses ennemis les coups les plus furieux.

Henri tira son couteau de chasse et attendit intrépidement.

Deux coups de feu partirent à la fois, tirés par d'Aubigné et Chatillon ; mais ils atteignirent l'animal au flanc et le firent à peine tressaillir.

Ses yeux jetèrent un éclat plus farouche encore sous les soies rudes qui les couvraient a moitié ; il enfonça deux fois ses défenses dans la terre, comme pour les aiguiser, et se rua sur Henri de Navarre avec l'impétuosité d'un projectile lancé par une machine de guerre.

Les deux capitaines étaient pâles et altérés, car il était évident qu'en dépit de son courage le roi allait succomber sous la violence d'un pareil choc.

Tout à coup une détonation éclate, le sanglier recule en jetant un cri rauque, comme s'il se fût heurté contre un obstacle invisible, puis il se roule sur la terre en la creusant avec ses ongles et ses défenses, jusqu'à ce qu'enfin il demeure immobile et collé au sol ; il

était mort.

Henri stupéfait jeta les yeux autour de lui pour voir à quel autre de ses gentilshommes il devait la vie, mais personne ne parut ; ils étaient seuls.

— Ventre Saint-Gris ! messieurs, que dites-vous de cela ? dit le roi ; savez-vous qu'il ne tiendrait qu'à moi de me croire sauvé par un miracle, si nos amis les ligueurs n'assuraient que je suis un païen et un damné ?

— Voilà qui est merveilleux, en effet, répondit d'Aubigné, car je ne vois personne, et l'habile tireur qui a fait ce magnifique coup doit être à plus de cent pas de nous, peut-être derrière cette roche grise qui s'élève là-bas et à laquelle précisément le sanglier faisait face.

— Allez donc voir, d'Aubigné, dit Henri ; si vous le trouvez, amenez-le-moi, car, sur mon âme, c'est un rude et habile compère ! Voyez donc, il a logé la balle dans l'œil du sanglier.

D'Aubigné partit vers la roche qu'il avait indiquée lui-même, tandis que le roi examinait le sanglier et racontait aux autres chasseurs qui arrivaient successivement l'événement presque incroyable qui venait de se passer.

D'Aubigné vint annoncer au roi qu'il n'avait vu personne derrière la roche, mais qu'il avait distingué des traces de pieds sur le gazon, et qu'il avait vu au loin, dans un tourbillon de poussière, un cavalier qui s'éloignait au grand trot.

— Oh ! celui-là, dit Henri, il faudra bien que je le retrouve un jour. Mais, en attendant, qu'on fasse rentrer la meute et qu'on emporte au château ce maître rustre qui voulait tâter de notre peau tout à l'heure.

Puis se tournant vers les deux gentilshommes qui venaient de se trouver avec lui en face du sanglier :

— Eh bien ! d'Aubigné, eh bien ! Lanoue, leur dit-il, il paraît que mon heure n'était pas encore venue, et que messieurs de la Sainte-Union de Paris et des provinces n'auront pas encore cette fois la satisfaction de prononcer mon oraison funèbre… Par ma foi, je n'en suis pas fâché, et si vous le voulez bien, mes amis, puisque nous avons le bonheur d'être encore tout entier, nous ferons une petite excursion avant de retourner au château.

Chapitre 3 – La fête de Saint Gelais.

L’endroit où devait avoir lieu la fête de Saint-Gelais était une immense prairie oblongue, bordée d’un côté par une chaîne de collines boisées, de l’autre par une montagne escarpée, toute sillonnée de sentiers tortueux, et séparée de la plaine par une rivière profonde et limpide.

Cette rivière, c’est la Baise, dont les eaux bienfaisantes fécondent à la fois la vaste prairie et baignent la base brûlante de la montagne, calcinée par les rayons du soleil.

L’une des extrémités de la plaine, ou distinguait, comme suspendue dans la vapeur d’un brouillard bleuâtre, la petite ville de Nérac.

Du côté opposé, à une lieue de distancé environ, on voyait se dresser une immense touffe d’arbres verts, et au niveau de leurs cimes les toits aigus d’un vieux château dont l’architecture devait remonter au temps de Charles VII.

C’était le château de Montmeylian.

Au milieu de la prairie, se dessinait un vaste enclos de forme ovale, grossièrement protégé par des pieux plantés en terre et reliés entre eux par des cordes tendues.

Au centre de cet enclos, s’élevait une grande perche a laquelle pendaient de longues banderoles, signes de ralliement des divers cantons qui devaient avoir leurs représentants à la fête de Saint-Gelais et être admis à concourir.

Les principaux jeux étaient le mail, le jeu de la barre et le tir à l’arquebuse.

Des gradins, disposés en amphithéâtre, entouraient les deux tiers de l’arène et offraient aux regards un spectacle aussi original que varié.

Tout un côté de cet énorme échafaudage était destiné aux campagnards, aux paysans, à tout le menu peuple, et c’était plaisir de voir ces bons gros visages rubiconds, ces yeux d’enfants étonnés, ces fraîches figures de villageoises, toute cette masse remuante et confuse de physionomies naïves, souriantes, qui bourdonnait et se balançait comme une mer doucement soulevée par un beau vent d’est.

Toute cette portion de places réservées avait été naturellement envahie par les plus ingambes et les plus lestes.

Les paresseux, les retardataires et les lambins, qui venaient a la suite, étaient obligés d'aller se ranger par ordre d'arrivée contre les cordes qui formaient l'enclos ; et alors c'étaient de longs cris de joie, d'innocentes railleries adressées par ceux qui étaient venus à temps, a ceux qui arrivaient trop tard.

L'autre côté, moins prompt à s'emplir, était réservé aux magistrats de la ville et à la haute noblesse.

Des coussins de soie, de larges toiles destinées à protéger les spectateurs contre les ardeurs du soleil, des draperies tendues sur les balustrades indiquaient suffisamment qu'on attendait les plus belles et les plus nobles dames du pays d'alentour.

L'entrée de l'enclos était gardée par un homme dont l'uniforme tenait le milieu entre le soldat et l'huissier ; on en eut pu dire autant de sa physionomie, dont l'expression débonnaire formait un contraste grotesque avec les deux moustaches formidables dont elle était armée et l'attitude martiale qu'il croyait devoir prendre pour cette solennité.

Ce gardien imposant était Pierre Godard, le chef des veilleurs de nuit de la ville de Nérac.

Pierre Godard tenait à la main droite une vieille hallebarde aux ferrures toutes Fouillées, et de la gauche une liste qu'il parcourait de temps en temps d'un air capable ; puis, à mesure que les concurrents des divers jeux se présentaient pour pénétrer dans l'enclos, il demandait à chacun son nom avec un sérieux et une gravité que rien au monde n'eût pu émouvoir.

Ce n'était pas qu'il ignorât un seul de ces noms ; tous ces hommes lui étaient parfaitement connus et il condescendait même à plaisanter familièrement avec eux dans les circonstances ordinaires de la vie. Mais dans un pareil moment, Pierre Godard n'était plus à ses propres yeux que le héraut d'un tournoi, et il eût cru descendre des hauteurs de la mission dont on l'avait investi, s'il eût permis à sa dignité de se dérider un seul instant.

De tous côtés s'engageaient des conversations animées qui toutes avaient pour sujet les jeux qui allaient s'ouvrir, les concurrents désignés pour y prendre part et le plus ou moins de chances de succès qu'on entrevoyait pour chacun.

Ce dernier chapitre surtout, on le conçoit, ouvrait un vaste champ à la contradiction et donnait matière à des discussions vivement soutenues.

Chacun avait sa préférence ou son antipathie basée, soit sur des liens d'amitié ou de parenté, soit sur cette affinité mystérieuse qui fait qu'en face d'une lutte entre deux hommes qui vous sont également inconnus, vous prenez forcément parti pour l'un des deux et faites intérieurement des vœux ardents pour son triomphe.

Il était un groupe qui se distinguait particulièrement entre tous par une furie de loquacité sans égale.

Il se composait de trois femmes, dont deux d'un âge déjà mûr, et la troisième jeune, fraîche et accorte.

Cette dernière tenait par la main un gros garçon de quatre ans, dont l'autre main était occupée par une large tartine de graisse d'oie.

Pendant que sa mère discutait, l'enfant portait alternativement ses regards de la foule a sa tartine et de sa tartine à la foule, ne sachant trop ce qu'il devait le plus admirer, ou de cette quantité de gens aux costumes bariolés, ou de cette belle graisse d'oie blonde et luisante dont l'épaisse couche lui promettait un avenir de délices, avenir d'autant plus radieux qu'il dépendait de lui seul de l'éloigner ou de le rapprocher a son gré.

Or, Fifi n'était pas un goinfre grossier.

Fifi appartenait a celle école de gourmands profondément sensuels et intelligents qui comprennent qu'on peut doubler la délicatesse d'un mets en irritant le désir par l'attente, et il attendait.

Nos trois commères dissertaient donc avec feu sur le mérite des prétendants, et, en les passant en revue l'un après l'autre, toutes trois s'accordaient à reconnaître que pas un n'était taillé pour conquérir le prix.

Cette unanimité avait une cause toute naturelle : c'est que parmi les concurrents se trouvaient le mari de la jeune femme et les fils des deux autres.

— Tenez, s'écria la plus âgée, voilà mon fils qui entre dans l'enclos ; voyez comme il dépasse tous les autres de la tête ! Il suffit de le regarder, il n'est pas difficile de deviner maintenant qui gagnera le prix.

— Oui-da ! riposta l'autre mère ; il paraît que vous n'avez que votre fds devant les yeux, mère Brigitte, ça vous empêche de voir les autres.

— Les autres ! répéta Brigitte d'un ton de profond dédain, il faudrait être aveugle pour ne pas voir qu'ils ont tous l'air de nains auprès de mon garçon.

— Oui, c’est vrai, c’est une belle perche que votre garçon, j’en conviens ; mais remarquez donc le mien, qui est justement à côté de lui, et dites-moi un peu qui osera entrer en concurrence avec un gaillard taillé comme cela ? Hein ! quelles épaules ! quels reins ! quelle carrure !

— Ah ! ah ! ah ! vous me faites rire toutes deux, s’écria la jeune femme en riant aux éclats ; comment ! Vous, mère Brigitte, vous, la Capeline, vous espérez le prix pour vos fils ?

— Eh bien ! pourquoi donc pas, la belle meunière ? s’écrièrent a la fois les deux mères piquées au vif.

— Est-ce que vous y tenez beaucoup à ce qu’ils aient le prix ? demanda la jeune femme.

— Mais sans doute, et j’y compte bien.

— Et moi donc !

— Eh bien ! reprit la belle meunière, vous avez oublié nue précaution.

— Bah ! laquelle ?

— Il fallait prier mon mari de ne pas prendre part à la lutte.

— Voyez-vous ça, l’impudente ! son mari ! ne semblerait-il pas que c’est un Samson !

— Dame ! jugez-en vous-mêmes ; il est presqu’aussi grand que votre fils, mère Brigitte ; et il a la poitrine deux fois large comme le votre, la Capeline.

— Qu’est-ce ça prouve, répondit Brigitte ; au mail et à la barre, c’est autant l’adresse que la force qui décide ; et la preuve, c’est que l’an dernier, c’est le Reyot qui a gagné le prix, et votre mari est quatre fois plus vigoureux que le Reyot.

— Oui, répondit la jeune femme, mais vous oubliez que, l’an dernier, le plus fort après le Reyot, ça été mon mari, et comme cette fois le Reyot ne viendra pas…

— Qu’en savez-vous ?

— Vous voyez bien qu’il n’a pas envoyé de gardes.

— Ça ne prouve rien ; mais s’il ne vient pas, je suis tranquille ; je mettrais bien ma main au feu que c’est mon fils qui remportera le prix.

— Vous allez encore me faire rire, la Capeline.

— Mais vous ne savez donc pas que l’hiver dernier il a tué un

loup à coups de bâton dans la montagne ?

— Belle merveille ! mon mari l'aurait tué a coups de poing.

— Ah ! voilà les chevaliers de l'arquebuse qui arrivent des villages voisins, cria une voix.

A ces mots, tous les regards prirent la même direction, et alors un ravissant spectacle se déroula aux yeux des assistants : par tous les sentiers qui sillonnaient les flancs de la montagne, on vit serpenter de longues bandes de paysans en habits de fête, et chaque troupe précédée d'un drapeau.

Au même instant, apparut au loin sur la rivière une petite flotte composée d'une vingtaine de bateaux, en tête desquels étaient plantées les bannières de chacun des cantons voisins.

C'était un si charmant coup d'œil qu'il fit tout oublier, et suspendit immédiatement toutes les discussions.

Comme si une volonté unique eût dirigé la marche de ces troupes diverses, la petite flotte et les bandes dispersées sur tous les points de la montagne aboutirent simultanément au même centre, c'est-a-dire juste en face de l'enclos destiné aux jeux.

Ceux qui étaient venus par eau débarquèrent d'abord, puis les bateaux qui les avaient amenés s'en furent prendre les groupes descendus de la montagne et les amenèrent à leur tour sur la rive.

Alors, quand ils se virent tous réunis, les chevaliers de l'arquebuse se rangèrent en ordre et s'avancèrent pompeusement vers le lieu du tournoi, chaque village ayant en tête son étendard particulier et mettant entre lui elles autres une ligne de démarcation qui permît de les distinguer tous et de les juger séparément.

Arrivés à la barrière, ils rencontrèrent l'imposante figure de Pierre Godard, qui, en voyant s'avancer ce brillant cortège, avait jeté pour ainsi dire sur toute sa personne une nouvelle couche de sérieux et de dignité.

Chacun s'avança a tour de rôle, et le veilleur de nuit, les reins cambrés et la tête renversée en arrière, laissa passer les nouveaux venus après leur avoir fait décliner scrupuleusement leurs noms et prénoms, qui lui étaient tous connus.

— Tiens, dit tout-à-coup la Capeline, voyez donc, voilà Gilles-le-Songeur dans l'enclos !

— En vérité ! s'écria la mère Brigitte du ton d'une vive surprise.

— Tenez, voyez-le donc… là-bas, vers le milieu de l'arène.

— C’est pourtant vrai, toujours seul et rêvant a je ne sais quoi. Oh ! il n’a pas volé son sobriquet. Est-ce qu’il voudrait lutter aussi ?

— Pardine ! sans cela, Pierre Godard ne l’aurait pas laissé entrer dans l’intérieur de l’enclos. Ah ! mais, c’est que c’est un homme de tête, Pierre Godard !

— Tiens, je l’aurais pris pour un imbécile, dit la jeune meunière en riant de manière a montrer les trente-deux perles blanches dont sa bouche était meublée.

— Oui-da ! vous vous seriez trompée, la belle, répondit la Capeline avec vivacité ; s’il a la poitrine moins large que votre colosse de mari, il a aussi le crâne moins épais, ça fait compensation.

— Calmez-vous, belle Capeline, riposta la jeune meunière, qui avait l’immense avantage de toujours conserver un merveilleux sang-froid ; quand vous vous emportez, ça vous rougit le nez.

— Petite impertinente !

— Et puis, reprit la meunière toujours en riant, ça rappellerait les calomnies qu’on a répandues sur votre compte à tous deux.

— Ah ! et quelles calomnies, s’il vous plaît ? s’écria la Capeline, dont toute la figure prit une teinte cramoisie, à l’unisson de son nez.

— Que sais-je, des sottises, un retard de quelques heures à la suite d’une messe de minuit, retard qui n’avait pour cause qu’un évanouissement bien naturel par une nuit aussi froide, et que les méchantes langues transformèrent en un rendez-vous.

— Ceux qui ont dit cela sont des sols.

— A qui le dites-vous, belle Capeline ? Mais, pour en revenir à ce Gilles-le-Songeur, comme vous l’appelez, pourquoi donc vous étonnez-vous tant de le voir prendre part aux jeux de Saint-Gelais ? Il me semble qu’il est assez jeune pour cela, il paraît vingt ans à peine ; et quoiqu’il n’ait pas la longue taille du fils de la mère Brigitte…

— Je vais vous dire, interrompit vivement Brigitte, voyant que la langue impitoyable de la meunière s’apprêtait à entamer son fils adoré, cela nous étonne de la part de Gilles, parce que, quoique gentil garçon et plein d’esprit, il ne se mêle jamais à aucuns divertissements, semble fuir la société des jeunes gens, et ne regarde pas plus les jeunes filles que si elles étaient de pierre.

— C’est singulier, dit la meunière ; est-il né dans ce pays ?

— Non, et il est venu d’une façon assez bizarre.

— Oh ! mère Brigitte, vous qui aimez tant à conter des histoires,

à preuve que dans le pays on vous nomme Brigitte-la-Conteuse, contez-moi donc celle-là. Il a une figure qui me revient, ce garçon.

— Tiens, tiens, tiens, dit la Capeline avec malice.

C'est comme cela, riposta la meunière, sa mine annonce de l'esprit, et moi j'aime les gens d'esprit ; je ne dis pas cela pour offenser votre fils au moins.

— Voyez-vous la langue ?

— Revenons à Gilles, dit la meunière ; comment est-il venu dans ce pays ?

— Cela date environ de quatre ans, reprit Brigitte enchantée d'avoir une histoire à dire ; Gilles n'en avait guère que seize ou dix-sept alors, car je crois que lui-même ne sait pas son âge bien au juste ; mais il paraissait à peu près cela. Il faisait partie d'une troupe de bohèmes qui traversaient le pays, lorsque tout à coup il s'arrête, juste au milieu de cette prairie où nous sommes, regarde les bois, la plaine, la rivière, les montagnes, paraît frappé de surprise a chaque chose qu'il contemple, comme si cela rappelait a son esprit quelques souvenirs confus, des souvenirs d'enfance peut-être, puis s'assied a terre, jette sa tête dans ses deux mains et se met à pleurer.

— Pauvre garçon ! dit la belle meunière d'une voix attendrie. Voyez-vous, mère Brigitte, c'est que sans doute il avait pris naissance dans quelque pays de montagnes, et que celui-ci lui rappelait son village.

— C'est ce que je pensai, reprit Brigitte, quand je vis qu'il refusait de suivre les bohémiens qui voulaient continuer leur route ; car j'étais la à faire paître mes vaches. Furieux de son obstination, le chef de ces bandits le frappa de son bâton pour le forcer à marcher avec eux ; mais alors Gilles s'élança sur lui comme un lion, lui arracha un long couteau qui pendait à son côté, et, s'éloignant de quelques pas, il jura que le premier qui l'approcherait, il l'étendrait raide mort sur la place.

— Ah ! il est si brave que cela ? dit la jeune femme avec admiration.

— Il est vrai qu'on ne s'en douterait guère à voir son air calme et nonchalant. Toujours est-il que les bohémiens s'écartèrent de lui avec épouvante, tout stupéfaits d'une action à laquelle, sans doute, ils étaient loin de s'attendre. Alors le chef voyant qu'il n'y avait rien à espérer par la force voulut employer un autre moyen : il tâcha de toucher son cœur en lui parlant des soins qu'on avait eus pour lui et de la reconnaissance qu'il devait en échange a toute la troupe qu'il

voulait abandonner. Mais Gilles, qui n'est pas un imbécile, comme vous l'avez deviné, répondit a son chef qu'il commençait à comprendre comment il se trouvait parmi eux et quel genre de reconnaissance il leur devait.

— Que veux-tu dire, demanda le chef des maraudeurs ?

» — Je veux dire, s'écria Gilles avec feu, que je cherche en vain parmi vous un père, un frère, une sœur, et que je me vois seul ; je veux dire que puisque je n'ai pas de famille ici, j'en ai une ailleurs, et que vous m'avez enlevé à cette famille où j'aurais trouvé sans doute une vie calme et heureuse au lieu de l'existence misérable et infâme que j'ai Trainée avec vous.

» — Tu es bien difficile, lui dit le bohème en raillant ; quelle que soit la bicoque où nous t'ayons ramassé, chaumière ou château, peux-tu bien comparer la Aie monotone que tu y aurais menée à celle que tu as partagée avec nous, marchant au grand air, couchant à la belle étoile, vivant sans souci du lendemain, et sans regrets de la veille ? Que te faut-il de plus ?

» — Je vous dis que vous êtes des misérables, s'écria Gilles, vous qui avez plongé dans un éternel désespoir la famille a laquelle vous m'avez ravi, vous qui avez vendu pour quelques piastres…

» — Allons ! c'est bien !… toujours la même histoire… Voyons ! tu ne veux pas nous suivre… décidément ?

» — J'ai nierais mieux mourir.

» — Reste donc… adieu !

» lis partirent.

» Alors un grand beau chien qui semblait suivre cette scène avec intérêt comme s'il l'eût comprise, demeura immobile et tout perplexe entre la bande des bohèmes qui s'éloignait, et Gilles qui restait, tournant la tête de côté et d'autre, mais plus souvent vers Gilles, et paraissant se consulter avec angoisse sur le parti qu'il devait prendre.

» Mais le chef des bohèmes rappela le pauvre animal d'une voix dont la rudesse fixa aussitôt son irrésolution.

» Il jeta un regard plein de tendresse vers Gilles et partit comme un trait pour rejoindre la troupe maudite.

» — Pauvre Fœdor ! murmura tristement Gilles, voilà le seul que je regrette ; je n'avais pas d'autre ami au monde ; maintenant me voilà abandonné de tous.

» Puis il s'étendit sur l'herbe et se mit à contempler de nouveau

cette plaine et ces montagnes avec un air de ravissement ; si bien qu'il demeura là jusqu'au soir, oubliant tout et ne songeant pas même à boire ni à manger.

» A la fin pourtant, la fatigue s'emparant de lui, il laissa tomber sa tête sur son bras et s'endormit.

» Il dormait ainsi depuis une heure environ, quand portant machinalement les yeux devant moi, je vis quelque chose de noir qui descendait la montagne avec la rapidité d'une roche qui se serait détachée du sommet.

» Je regardai plus attentivement, et je reconnus alors le chien des bohèmes ; arrivé au pied de la montagne, il s'élança dans la rivière, la traversa en un clin d'œil, pour repartir comme un trait et arriver aussitôt près de Gilles, dont il se mit à lécher le visage et les mains, en bondissant et en gémissant de joie.

» Gilles s'éveilla, et, à l'aspect de Fœdor, qui ne cessait de bondir et de l'accabler de caresses, il parut aussi heureux que s'il eût retrouvé un frère ou un ami qu'il aurait cru mort.

» Il l'attira à lui, et je vis des larmes briller dans ses veux.

» Depuis ce jour, Fœdor ne l'a jamais quitté un seul instant. »

— Oh ! ça, c'est vrai, dit la Capeline, et ce qui m'étonne beaucoup, c'est de ne pas le voir près de lui en ce moment.

— En effet, repartit Brigitte, je ne la vois pas ; voilà qui est bien singulier !

— Peut-être est-il mort ou malade, observa la meunière.

— Oh ! que non pas ! Gilles ne serait pas si tranquille, et je vous jure bien qu'on ne le verrait pas a la fête.

Gilles-le-Songeur se promenait, en effet, tout seul au milieu de l'arène, et il paraissait fort calme ; de temps à autre seulement, son regard se dirigeait vers la barrière, mais sans exprimer la plus légère inquiétude.

C'était un jeune et joli garçon, aux cheveux bruns, à l'œil noir et intelligent, a la mine à la fois sérieuse et insouciante, ce qui lui avait valu l'épithète qu'on ajoutait à son nom.

Il était petit et mince, mais sous son allure indolente, on devinait dans tous ses membres la force et l'élasticité de la panthère.

— Ah ça, dit la meunière, que fit-il donc, ce garçon, après avoir quitté ses bohèmes ?

« Il s'en fut de ferme en ferme, de château en château, demander un emploi, celui qu'on voudrait lui donner ; mais comme il avait été bohème, ça n'inspirait pas de confiance et il se vit repoussé de tous côtés ; si bien qu'il était très misérable, n'ayant pour vivre et nourrir son chien que le produit de quelques paniers qu'il faisait avec les osiers de la rive et qu'il allait vendre à Nérac. Et pourtant, quoiqu'il ne reçût partout qu'affronts et avanies, il restait toujours dans le pays et ne témoignait ni haine ni ressentiment contre ceux qui l'avaient rebuté, ce qui lit croire qu'il était idiot, d'autant plus qu'il ne causait avec personne qu'avec son chien, auquel il disait souvent des choses qu'un chrétien seul eût pu comprendre. Mais un jour il arriva qu'un garçon du village, se promenant dans la montagne avec des camarades, leur parla du chagrin qu'il éprouvait de n'avoir pu trouver a Nérac un homme capable de lui faire une chanson pour le jour de son mariage qui devait avoir lieu le surlendemain. Gilles-le-Songeur, qui se trouvait justement couché derrière une roche avec son chien, comme cela lui arrivait souvent, se leva et demanda au jeune homme, tout surpris de le voir, quel genre de chanson il lui fallait.

— Mais, dit celui-ci, une chanson qui dise tout le bonheur que j'ai d'épouser Rose.

» — Ah ! votre fiancée s'appelle Rose ? dit Gilles.

» — Oui ! c'est son nom.

» — Eh bien ! reprit Gilles, venez demain ici, a cette heure, vous aurez votre chanson.

» — Vous en avez donc une ?

» — Non, mais je la ferai.

» A ces mots tous les villageois se mirent à rire de celui qu'ils appelaient un idiot.

» — Demain, ici, répéta Gilles sans se fâcher ni se déconcerter.

» Puis il appela Fœdor et s'éloigna.

» Le lendemain, les villageois vinrent à l'heure dite, non dans

l'espoir d'avoir la chanson, mais dans la pensée de s'amuser aux dépens de Gilles.

Ils le trouvèrent exact au rendez-vous, et, à leur grand étonnement, il remit au jeune fiancé une chanson fort jolie.

» — Tiens, tiens, dit-on depuis ce jour-là, il paraît que Gilles est un homme d'esprit.

» Cependant, il ne trouvait toujours pas d'emploi à cause de son ancien métier de bohème, lorsqu'il rencontra un jour le chevalier de Sainte-Luce, qui admira son chien et voulut l'acheter.

» Gilles refusa, mais ils entrèrent eu conversation, et le jeune gentilhomme, étonné de l'esprit et du bon sens de Gilles, résolut de lui procurer une position heureuse.

» Il voulut le faire entrer comme majordome au château de Montmeylian, dont vous voyez les tourelles là-bas à travers les grands arbres, mais Gilles refusa, disant qu'il avait couru trop longtemps les campagnes pour s'arranger d'une vie casanière, et il préféra garder les troupeaux du domaine de Montmeylian, ce que la comtesse lui accorda tout de suite, à la demande du chevalier.

Pendant ce récit, tous les Chevaliers de l'Arquebuse étaient entrés dans l'arène.

Quand le dernier fut passé, il se lit tout a coup un mouvement du côté de la barrière, où l'on entendit retentir les aboiements d'un chien.

— Tiens, on dirait la voix de Fœdor, dit la Capeline.

— C'est vrai, répondit Brigitte, et pourtant Gilles ne bouge pas et ne regarde même pas du côté de la barrière.

Néanmoins la Capeline avait deviné juste ; c'était bien la voix de Fœdor.

Voici l'explication de ses aboiements et du mouvement que nous avons signalé a l'entrée de la barrière.

Quand Gilles-le-Songeur s'était présenté pou rentrer dans l'arène, Pierre Godard l'avait laissé passer, après s'être assuré de son nom, qu'il connaissait comme tous les autres ; mais Fœdor ayant voulu suivre son maître, le veilleur de nuit, en gardien vigilant, crut devoir interdire l'entrée du tournoi à un animal qu'il considérait à juste titre comme un intrus.

Gilles, au grand étonnement de tous ceux qui connaissaient son extrême affection pour le fidèle animal, ne fit aucune réclamation.

Il se contenta de sourire, adressa à Fœdor un signe d'intelligence que celui-ci parut comprendre ; puis, lui tournant le dos, s'en fut se promener dans l'arène.

Fœdor était un animal plein de tact et de savoir-vivre, qui connaissait les convenances, admettait sans difficulté la suprématie de l'homme sur le quadrupède, et savait se résigner, en vrai philosophe, à la position précaire et parfois humiliante que lui imposait sa naissance.

Il se coucha à terre, à deux pas de Pierre Godard, les deux pattes de devant serrées l'une contre l'autre, le museau allongé sur ses deux pattes, et demeura aussi immobile que s'il eût été sculpté.

Tant que dura le défilé des Chevaliers de l'Arquebuse, il ne fit pas un mouvement ; mais quand tous furent passés et que personne ne se présenta plus à la barrière, Fœdor se leva, fit majestueusement trois pas vers le veilleur de nuit et voulut passer a son tour.

Pierre Godard, inflexible à l'endroit de ses devoirs de héraut, s'opposa a ce qui lui paraissait une outrecuidance de la part d'un chien ; et Fœdor, exaspéré de cette résistance systématique, témoigna sa colère et son indignation en jappant de toute la force de ses poumons.

Or, c'était un beau chien que Fœdor, grand, élancé, bien découplé, noir comme l'ébène, marqué de belles taches blanches, le poil long, brillant et soyeux, la mine hère, hardie, a la fois naïve et intrépide ; bref, le plus bel échantillon peut-être d'une admirable race.

Tout chez lui annonçait un merveilleux mélange de force, de dévouaient et de sagacité ; il pouvait donc, sans trop de vanité, se croire le droit de pénétrer où venaient d'entrer tant d'hommes dont la plupart, à coup sûr, ne le valaient pas.

Mais Pierre Godard, s'obstinant à ne voir en lui qu'un chien vulgaire, demeurait inexorable, et lui présentait imperturbablement la pointe de sa hallebarde, ce qui redoublait la fureur de Fœdor et donnait un nouvel essor à ses aboiements.

Tous les témoins de cette scène s'amusaient beaucoup de cette lutte bizarre dont ils pronostiquaient la fin, chacun suivant son opinion ; ceux-ci affirmant que la victoire demeurerait à Pierre Godard, ceux-là prétendant qu'elle resterait à Fœdor ; les uns encourageant le veilleur de nuit dans sa résistance, les autres excitant le chien dans sa révolte.

— Vous verrez que Pierre Godard triomphera du chien, disait tout haut un plaisant ; c'est un homme ferme, inébranlable, et qui ne

se laissera pas intimider par quelques morsures. C'est aujourd'hui que vous allez apprendre à connaître Pierre Godard !

A ce brillant éloge, le veilleur de nuit se rengorgea et redoubla d'énergie.

— Je ne mets pas en doute le courage de Pierre Godard, riposta l'adversaire de celui qui venait de parler, mais Fœdor est bien malin et il faut être diablement habile pour triompher de lui.

Mais comme s'il eût voulu donner un démenti à celui qui le portait si haut, Fœdor cessa subitement d'aboyer, recula de quelques pas, s'assit gravement sur son derrière, comme s'il reconnaissait enfin l'impossibilité de venir à bout d'un adversaire tel que Pierre Godard.

Un sourire modestement triomphant se dessina sur les lèvres du veilleur de nuit, et croyant inutile de s'occuper désormais d'un ennemi qui avouait sa défaite, il se tourna à droite et a gauche pour recueillir les suffrages de ceux qui venaient d'être témoins de sa victoire.

Mais Fœdor, qui connaissait le cœur humain, avait compté sur ce mouvement de vanité et se tenait sur ses gardes pour en faire son profit.

Dès que Pierre Godard eut quitté sa position défensive pour se livrer à l'admiration publique, l'agile animal se mit tout a coup sur ses quatre pattes, prit son élan, fit un bond prodigieux, et, passant par dessus la tète du veilleur de nuit, alla tomber de l'autre côté de la barrière, aux applaudissements et aux éclats de joie de la foule.

Rien ne saurait rendre le sentiment de surprise, de fureur et de confusion qui s'empara de Pierre Godard a cette conclusion inattendue.

Hors de lui et oubliant que son devoir le retenait à la barrière, il s'élança de toute l'agilité de ses dix lustres sur les traces du délinquant, qui avait déjà retrouvé son maître dans la foule et lui léchait les mains comme pour lui demander l'approbation du coup de tête dont il venait de se rendre coupable.

— Maître Gilles, s'écria Pierre Godard, d'une voix tremblante de colère, je vous ai dit que votre chien ne pouvait entrer dans l'enclos, et le voilà près de vous !

— Maître Godard, répondit Gilles, est-ce à moi ou à mon chien que vous vous adressez ?

— Je ne m'abaisse pas à parler à un animal, répondit avec dignité le veilleur de nuit.

— Alors c'est à moi ; en ce cas, que me voulez-vous ?

— Je vous dis que je vous avais défendu de faire entrer votre chien.

— Eh bien ! mais… je l'ai laissé à la porte.

— Cependant il est entré !…

— C'est que vous l'avez laissé passer ; de quoi vous plaignez-vous ?

— Je me plains de ce qu'il est entré malgré moi, et je vous somme de le faire sortir.

— Non, dit Gilles avec calme, cela ne me regarde pas ; j'ai dit à Fœdor de rester à la porte, il m'a obéi, le reste était votre affaire ; c'était à vous de l'empêcher de passer, faites-le sortir.

— Vous croyez donc qu'il me fait peur, votre chien ? dit Pierre Godard en se posant d'un air martial en face de Fœdor.

— Je suis certain du contraire, et c'est pour cela que je vous engage à vous arranger avec lui.

Le veilleur de nuit vil que tout le monde était au courant de la discussion et que tous les regards étaient tournés de son côté.

Il comprit la nécessité de montrer du caractère et d'éviter à tout prix de jouer un rôle ridicule devant cette foule.

— Allons, Fœdor, dit-il en affectant un ton dégagé, de manière à ne pas trop indisposer l'animal contre lui, allons, il faut t'en aller, mon garçon, ta place n'est pas là.

Et il s'approcha du chien en prenant une figure enjouée et un air bon enfant.

Fœdor, inébranlable sur ses quatre pattes, regarda fixement son ennemi et fit entendre un grondement sourd qui cloua Pierre Godard à sa place.

Le spectacle devenait intéressant.

— Pierre Godard va reculer ! criaient les uns.

— Il emmènera Fœdor ! disaient les autres.

— Il n'y louchera pas ! ripostait celui-ci.

— Attention a la lutte ! reprenait celui-là.

Et tout le monde de crier, de battre des mains et de rire.

Le moment était solennel.

Pierre Godard comprit qu'il touchait à une crise qui devait faire

époque dans sa vie.

C'en était fait, un pas en avant ou en arrière, et tout était dit : il allait devenir un héros ou l'objet de la risée universelle.

Quelle position !

En face d'une pareille alternative, il n'y avait pas a hésiter : le veilleur de nuit se raffermit sur ses pieds, enfonça sur ses veux la magnifique toque de velours rouge à plumes noires dont il ornait son chef dans ces sortes de fêtes, et fit deux pas en avant.

Fœdor ne bougea pas plus qu'un terme et se contenta de faire entendre un nouveau grondement plus sonore et plus prolongé que le premier.

Le veilleur de nuit s'arrêta encore ; mais de nouveaux éclats de rire mêlés de quolibets vinrent remonter subitement son courage, et la crainte du ridicule lui faisant tout oublier, il s'élança sur Fœdor, la main tendue vers son collier.

Mais Fœdor, esquivant adroitement le coup, fit un bond, en arrière, puis se jetant brusquement sur la tête de Pierre Godard, lui enleva sa superbe toque de velours rouge, l'emporta à sa gueule comme un trophée et se mit à faire le tour de l'arène, poursuivi par le malencontreux héraut qui avait la douleur d'entendre retentir à ses oreilles les quolibets et les huées de la foule.

De temps a autre, Fœdor s'arrêtait et il se mettait à jouer avec la toque, la secouant avec ses crocs ou l'aplatissant sous ses deux pattes de devant ; puis, quand Pierre Godard approchait de lui, rouge, essoufflé, tout en sueur, le chien ressaisissait la toque et reprenait sa course.

Enfin, sur un sifflement de Gilles, Fœdor la laissa à terre et retourna à son maître.

Une fois en possession de sa toque, horriblement fripée, Pierre Godard se dirigea de nouveau vers Gilles-le-Songeur, bien résolu à n'en point demeurer là.

Mais une poussière annonçant un cortège de cavaliers, s'étant élevée tout-à-coup dans la direction du château de Montmeylian, et l'attention générale s'étant portée subitement de ce côté, Pierre Godard comprit qu'il devait suspendre toute manifestation de son ressentiment et que ses honorables fonctions de héraut l'appelaient à l'entrée de l'arène.

Il y courut et bien lui en prit, car les personnages qui arrivaient alors appartenaient aux plus hauts rangs de la noblesse ; et que fût-il

arrivé, grand Dieu ! si maître Pierre n’eût pas été là pour les saluer et les recevoir !

Pierre Godard sentait le besoin de prendre sa revanche des déboires que lui avait valus sa lutte avec Fœdor ; il s'en dédommagea tant qu'il put sur les braves paysans qui encombraient la barrière.

Il se plaignit très haut de leur entêtement à intercepter le passage, parla de sévir contre les plus obstinés, et se permit même de distribuer par-ci par-là quelques horions de la hallebarde qu'il tenait à la main.

La foule se rangea ; mais, il faut le dire, ce résultat fut bien moins l'effet de l'éloquence du veilleur de nuit que de l'arrivée même de la brillante cavalcade aux abords de la barrière.

Les curieux se divisèrent forcément eu deux haies pour la voir passer.

C'était a la fois un charmant et un imposant spectacle que cette longue file de chevaux richement caparaçonnés, la tête et le poitrail ornés de résilles flottantes a la mode d'Espagne, couverts de housses brodées de chiffres d'or et portant la fine Heur de la noblesse de tout le pays environnant.

Quelques groupes de jeunes gentilshommes marchaient à pied, riant entre eux ou effarouchant les jeunes filles de leurs galanteries a bout portant.

Des chaises a porteurs, amenant tout ce qui n'était plus d'âge a venir pédestrement ou à montera cheval, complétaient l'ensemble du cortège.

Une enceinte particulière reçut les chaises et les chevaux pour tout le temps que devaient durer les jeux, et l'on vit bientôt entrer dans l'arène, pour aller gagner les places d'honneur, tout ce que la contrée possédait de femmes de haut lignage et de nobles et puissants seigneurs.

Mais à peine les barrières venaient-elles de s'ouvrir pour leur livrer passage, que des cris s'élevèrent tout-a-coup et attirèrent tous les regards du côté où ce tumulte avait éclaté.

Alors on vit un magnifique cheval alezan, effrayé sans doute du mouvement qui se faisait autour de lui, se cabrer, tourner sur lui-même, puis enfin se dresser sur ses deux pieds de derrière.

La personne qui le montait et qui était une belle jeune fille de dix-sept ans a peine, se pencha légèrement vers le cou de l'animal rebelle, lui cingla le flanc de sa houssine, et serra la bride avec tant de vigueur, que la bouche de l'animal alla en quelque sorte effleurer son poitrail et qu'elle le contraignit ainsi à retomber d'aplomb sur ses pieds.

Mais tout en reprenant un peu de calme, le cheval ne semblait pas céder encore ; ses jarrets tendus et tremblants, sa respiration ardente, ses naseaux ouverts, le frémissement d'impatience qui parcourait son corps en plissant sa robe soyeuse et brillante, tout prouvait qu'il soupirait après le moment de secouer le joug et qu'il pouvait bien peut-être s'avouer vaincu, mais non soumis.

— Ma fille ! sauvez ma fille ! s'écria une femme qui voulut se précipiter vers elle, mais que ses forces trahirent à moitié chemin.

Alors s'adressant à un vieux gentilhomme qui se trouvait près d'elle :

— Oh ! monsieur le marquis, dit-elle d'une voix défaillante, votre bras.

— Ne criez donc pas ainsi, madame la marquise, répliqua celui-ci d'un ton bourru : vous feriez prendre le mors aux dénis a ce cheval. Vous voyez bien que Laurence en est venue a boni.

— Ne craignez rien, ma bonne mère, répondit celle qu'on venait de nommer Laurence, mon père a raison. Tenez… regardez… Il est tout-à-fait sage maintenant.

Et comme les écuyers s'approchaient pour lui tenir l'étrier :

— Retirez-vous, leur dit-elle, je descendrai bien seule.

Un jeune homme s'approcha vivement de la tête du cheval, et fit mine de vouloir le maintenir par la bride.

— Encore ! s'écria Laurence avec un léger mouvement d'impatience. Puis, se reprenant aussitôt : Ah ! c'est vous, mon cousin ! oh ! mon Dieu ! comme vous êtes pâle !

— Regardez autour de vous, ma cousine, et vous verrez si le comte d'Andryane est le seul qui ait tremblé pour vous.

— Décidément, j'ai donc couru un bien grand danger, demanda la jeune fille en souriant et en flattant de sa main blanche et effilée le cou nerveux de son bel arabe.

— Je ne saurais affirmer que ce danger ait été réel, mais, ce que je puis dire, répondit le comte en baissant la voix, c'est que tous ceux

qui vous aiment ont eu grand'peur ; vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, d'avoir fait comme eux.

Laurence répondit au comte par un sourire bienveillant et calme ; puis, faisant reculer son cheval d'un pas et lui adressant quelques mots affectueux qui lui firent dresser les oreilles comme s'il eût pu les comprendre, elle se laissa couler doucement a terre, livra Mulaour aux écuyers, et alla se jeter au cou de sa mère, qui l'embrassa tendrement.

Le comte s'avança vers Laurence et fit le geste de lui offrir la main.

Mais soit qu'elle ne l'eût pas aperçu, soit qu'elle préférât entrer dans l'arène sous la protection de son père, elle courut prendre le bras du marquis en lui disant :

— Eh bien ! mon père, comment trouvez-vous que je gouverne Mulaour ?

— Vous avez du sang-froid, répondit te marquis ; mais en revanche votre mère est d'une imprudence

— Oh ! mon père !…

— Avec ses cris, ses terreurs folles, elle eût pu être cause d'un malheur. Comme si cela avançait à quelque chose de crier !

— Ecoutez donc, mon père, les femmes, c'est moins courageux que vous autres hommes. Une mère surtout, une mère a toujours peur, quand il s'agit de son enfant.

Le marquis haussa les épaules et se tut.

Aussi bien, un nouvel interlocuteur venait de le remplacer auprès de Laurence.

C'était Fœdor, qui avait la mémoire de l'estomac et se souvenait avoir reçu de sa main plus d'une friandise savoureuse et délicate.

Il se mit à japper et à sauter comme un fou, et peu s'en fallut qu'il ne poussât le délire jusqu'à poser ses larges pattes toutes poudreuses sur la robe de drap de soie de la noble demoiselle.

Heureusement, Gilles était là.

Il le rappela d'un ton impérieux, lui fit sentir toute l'inconvenance de sa conduite ; et le pauvre Fœdor, touché de cette remontrance, s'étendit à ses pieds tout de son long.

Ces quelques mots échangés entre le père et la fille suffisent pour donner un échantillon de la mauvaise humeur de M. le marquis

de Montmeylian, mauvaise humeur qui n'avait jamais pour cause que des sujets aussi futiles, aussi insignifiants que celui-ci, et dont sa femme était invariablement l'objet.

Après quelques minutes d'une colère sans but apparent ni avoué, véritable tempête dans un verre d'eau, M. de Montmeylian revenait à son caractère habituel, qui était un mélange d'insouciante dureté, de domination cassante et de sauvagerie taciturne, peu propre à le faire aimer de ceux qui le connaissaient.

Aussi les paysans ne professaient-ils pour lui qu'un attachement des plus médiocres ; et quand il s'agissait d'un service à demander, d'une grâce a obtenir, chacun savait parfaitement que c'était à sa femme ou a sa fille qu'il fallait s'adresser et non à lui.

Madame de Montmeylian marchait a quelques pas derrière son mari, appuyée sur le bras de son neveu, le comte Philippe d'Andryane, jeune homme a la chevelure blonde, au teint pâle, au regard un peu hautain, une de ces natures aristocratiques comme en produit la poétique Allemagne, ouvertes à toutes les nobles et grandes choses, portées à la vie rêveuse, à l'enthousiasme, mais maîtresses d'elles-mêmes, et trouvant dans l'énergie froide de la volonté un contrepoids aux emportements irréfléchis du cœur.

La marquise offrait un de ces beaux types de tristesse calme, de gravité douce et d'austérité religieuse qui se perdent de jour en jour, et dont on revoit la trace sur ces portraits de famille conservés comme des reliques précieuses chez quelques rejetons de la vieille noblesse de province.

Ses cheveux d'un noir d'ébène, des traits pâles, une maigreur tempérée qui donnait aux lignes régulières de son visage je ne sais quoi de douloureux et de désolé, tout en elle dénotait la femme pour qui l'existence a été une pénible épreuve, et qui a longuement et secrètement souffert.

Agée d'environ trente-sept ans, elle portait sur sa figure et dans toute sa personne les vestiges encore éclatants d'une beauté parfaite.

— Vous avez été bien effrayée, madame la marquise, lui dit le comte sans détacher ses regards de Laurence qui marchait devant lui.

— C'est vrai, répondit la marquise. Mais ma frayeur n'a pas été telle que je n'aie pu voir combien vous-même étiez ému et tremblant. Vous avez bon cœur, monsieur d'Andryane, et je vous remercie pour ma fille.

— Charmante enfant ! s'écria le comte.

— N'est-ce-pas ? dit la mère.

Puis il reprit plus tristement.

— Oh ! oui, charmante !… et pourtant je lui en veux.

— A elle ?

— Oui… Je lui en veux d'avoir été si vaillante et si calme, qu'elle n'ait même pas compris que si je m'élançais a la tête de son cheval prêt à s'emporter, c'était dans l'espoir d'être le premier broyé sous ses pas, ou le seul à la sauver.

— Allons, dit la marquise en souriant, je vous autorise à chercher querelle à votre cousine sur son courage, pourvu que vous ne manquiez pas de venir faire votre paix avec elle à notre bal de ce soir.

— Oh ! soyez tranquille, madame la marquise, dit le comte Philippe, je n'aurai garde d'y manquer.

Pendant ce temps, on était parvenu à une estrade richement décorée, dont les sièges, disposés en cercle, dominaient l'arène d'une hauteur de deux à trois pieds environ.

Le marquis, la marquise et leur fille.

Laurence y prirent place, et presque au même instant ils furent environnés d'une foule nombreuse de dames et de gentilshommes qui venaient les complimenter.

Le comte d'Andryane, debout en dehors de l'estrade et sur le terrain même du cirque, s'appuya sur la devanture de l'enceinte et voulut engage rune conversation sérieuse avec Laurence.

Mais mademoiselle de Montmeylian ne paraissait point disposée à concentrer son attention sur un seul objet.

A chaque effort que faisait le comte pour ramener l'entretien dans des limites qu'il en coûtait à son cœur de franchir, Laurence le déroutait par un regard, un geste, un mot lancé au hasard.

Elle lui demandait l'heure qu'il était, ce que signifiait celle perche plantée au milieu de l'enclos avec tous ses étendards, ou étaient placées les cibles, quand on commencerait, s'il pensait que le roi de Navarre dût venir, et mille autres questions dites de ce ton à la fois affairé et frivole qui semble exclure toute espèce de suite sérieuse dans les idées.

— Cette fête vous intéresse donc bien ? demanda le comte, maîtrisant à peine la contrariété que lui causait l'insouciance de la jeune fille.

— Sans doute, répondit-elle. Est-ce que ce n'est pas un délicieux coup d'œil ? Rien que ces préparatifs ont un air de joie qui égaie les

yeux et remue doucement le cœur ! Et tenez, voyez donc, mon cousin, comme ces paysans ont la figure heureuse ! comme ces bonnes grosses villageoises ont un air de santé qui fait plaisir à voir ! Et les enfants… Bon ! les voilà déjà qui jouent en attendant la fête… Ils ont moins de patience que nous.

— Ma cousine, répondit le comte avec une gravité qui contrastait singulièrement avec le ton léger de la jeune fille, vous êtes une simple et noble enfant, et c'est un attendrissant spectacle que l'aspect d'une âme comme la vôtre, pure, naïve, s'ignorant elle-même, et courant d'une idée à l'autre sans s'arrêter à aucune, semblable au papillon qui voltige au milieu d'un parterre de roses. Mais enfin, les aspirations de la jeunesse ne sont plus celles de l'enfance… Laurence, devant cette riche nature qui vous environne, à la vue de ces belles fleurs dont l'éclat n'a souvent qu'un matin, ne vous arrive-t-il donc jamais de songer au but de la vie, de rêver un bonheur nouveau, de tourner vos regards vers l'avenir et d'y voir autre chose que cette indifférence où vous pouvez vous complaire sans doute, mais au fond de laquelle vous ne sauriez trouver, croyez-le bien, qu'un repos égoïste, a la fois indigne de la noblesse de vos sentiments et de la bonté de votre cœur.

Tout en parlant, Philippe tenait ses yeux fixés sur Laurence, et pas un de ses mouvements ne lui échappait.

Dans cette position, il lui sembla que son langage produisait sur elle l'impression qu'il en espérait, mais que si elle lui prêtait par moments une oreille attentive, son esprit, redevenu tout à coup distrait, se laissait aller tout entier à une préoccupation étrangère.

De temps a autre, le regard de la jeune fille se portait avec une anxiété visible vers une des barrières latérales, à laquelle aboutissait une route étroite et légèrement escarpée dont le méandre jaunâtre et tout semé de pierres, allait se perdre au loin dans le flanc de la montagne.

L'entendait-elle ? Suivait-elle dans l'espace une rêverie qui était peut-être l'écho de ses paroles ? ou plutôt son cœur et ses yeux n'appelaient-ils pas quelqu'un dont la présence allait éveiller en elle ce trouble délicieux, cet intérêt sympathique qu'il sollicitait pour lui-même ?

A cette pensée, le comte Philippe ne fut pas maître d'un mouvement d'impatience et de vive douleur ; mais se calmant tout a coup :

— Mademoiselle de Montmeylian ne daigne plus m'écouter ? dit-il.

— Si fait, mon cousin, si fait, répliqua vivement Laurence. Je m'étonnais seulement qu'on tardât si fort à commencer les jeux, puisque tout le monde est arrivé.

— Qui sait ? dit Philippe. On attend peut-être un concurrent de quelque importance, et…

— Justement… s'écria Laurence.

— Quoi donc ?

Laurence n'en put dire davantage.

Mais une vive rougeur se répandit soudainement sur tous ses traits, et ses yeux ne quittèrent plus la petite route qu'elle avait déjà regardée tant de fois depuis son arrivée.

Le comte suivit la direction du regard de Laurence et devint pâle comme la mort.

Un cavalier, lancé à toute bride, venait d'entrer dans l'enceinte.

Ce cavalier s'arrêta à peu de distance de l'estrade où était la famille de Montmeylian.

Son premier regard fut pour Laurence, regard furtif, prompt et étincelant comme l'éclair.

Il s'inclina successivement devant plusieurs dames de l'estrade ; mais son salut le plus profond et le plus respectueux fut pour la marquise de Montmeylian, qui le lui rendit avec bienveillance.

— Ah ! ah ! dit a voix basse le marquis en se penchant vers sa femme, M. le chevalier de Sainte-Luce ne nous lient donc pas rancune ? Il sait pourtant que c'est par un effet de ma volonté formelle qu'aucune invitation ne lui a jamais été adressée du château de Montmeylian, et cela devrait, ce me semble, le guérir de cette manie de courbettes qui, de vous à lui, ne me paraît point de saison.

Une expression de navrante douleur se répandit subitement sur le visage de la marquise, et ce fut avec effort qu'elle put répondre :

— Eh ! mon Dieu, monsieur le marquis, le chevalier de Sainte-Luce habite comme nous ce pays, sa famille a jadis connu la mienne, plusieurs fois, je me suis trouvée sur son passage, et en me rendant cet hommage banal qui vous étonne, il ne fait que ce qu'il doit. Au reste, il n'ignore pas l'antipathie que vous professez pour ceux de la religion catholique ; antipathie si forte que vous n'en voulez recevoir aucun, et que vous n'avez jamais dérogé à cette loi qu'en faveur de M. le duc d'Amalfi, mon frère. Or, comme cette foi est celle du chevalier, je suppose qu'il a compris sans peine…

M. de Montmeylian n'en écouta pas davantage : il déchira un de ses gants, tourna le dos à la marquise et quitta brusquement sa place.

— Monsieur de Sainte-Luce, dit la marquise d'une voix altérée et après s'être assurée d'un coup d'œil que son mari était sorti de l'enceinte ; vous êtes un fou. Courir si vite par la chaleur qu'il fait !… tenez, vous êtes tout en nage !

— Que voulez-vous, madame, dit le chevalier en souriant, mon cheval s'était reposé tout hier et mourait d'envie de se délier les jambes. Je n'ai pas cru devoir lui refuser cette petite satisfaction. Et puis, s'il faut le dire, j'étais fort pressé d'arriver.

En prononçant ces mots, Sainte-Luce salua mademoiselle de Montmeylian, aux joues de laquelle monta une charmante rougeur ; puis, ayant heurté Andryane sans le vouloir :

— Pardon, monsieur le comte, dit-il, je ne vous avais pas vu.

Les deux jeunes gens échangèrent une révérence polie, mais pleine de réserve et de froideur.

Ils se sentaient rivaux.

Madame de Montmeylian, tournée vers le chevalier qui venait de mettre pied à terre, ne cessait de le couver du regard, et ses traits, d'abord bouleversés par l'émotion et la contrainte, s'imprégnaient peu à peu d'un vif sentiment de sympathie.

Cette préoccupation l'empêcha de s'apercevoir que le marquis était revenu et avait les yeux sur elle.

Alors un vieillard, qu'à sa livrée il était facile de reconnaître pour un serviteur de la maison de Montmeylian, s'approcha de la marquise, et lui adressant un coup d'œil significatif :

— Madame la marquise voudrait-elle mettre ce coussin sous ses pieds ? demanda-t-il avec une intention marquée.

Madame de Montmeylian comprit sans peine que ce coussin n'était qu'un prétexte et que c'était un avis qu'on lui donnait.

Elle regarda le marquis, puis le chevalier, et répondit au vieillard, en le remerciant de la main :

— Oui, Jacob, oui. Mettez là ce coussin.

Je m'eu servirai.

La marquise fut abordée en ce moment par trois nouveaux personnages, qui joueront dans cette histoire un rôle trop important pour que nous les laissions passer inaperçus.

Ces trois personnages étaient le duc d'Amalfi, la duchesse sa femme, et M. le baron de Villa-Mayor.

Le duc d'Amalfi, frère de la marquise de Montmeylian, était un beau vieillard de soixante ans environ, tête blanche, l'air vénérable, mais d'une stature dont la fière vigueur eût fait envie à plus d'un jeune muguet.

C'était une de ces natures exceptionnelles sur lesquelles il semble que le temps n'ait pas de prise, et qui révèlent une âme énergique et fière, impatiente de tout autre joug que celui qu'imposent a un homme de bien les devoirs de la religion et de la vertu.

La duchesse était une belle jeune femme de vingt-deux ans, d'une taille moyenne, dont un léger embonpoint accusait toutes les formes et les arrêtait à ce point juste et précis qui serait l'exagération dans la jeune fille, et qui est la perfection de la femme.

Des cheveux d'un noir magnifique s'arrondissaient en ondulations naturelles autour d'un front pur, dégagé et un peu bombé aux arcades sourcilières.

Sa riche carnation, couverte d'une teinte brune si vague et si insensible qu'on l'eût prise pour un léger brouillard prêt a se dissiper au premier souffle, les lignes à la fois délicates, fières et capricieuses de son beau visage, donnaient à toute sa personne quelque chose de hardi, d'étrange et de radieux qui rappelait confusément les beaux types africains alors si répandus dans toute l'Espagne.

Quant au baron de Villa-Mayor, frère de la duchesse et par conséquent beau-frère du duc, il offrait une réunion bizarre de qualités dignes du plus parfait gentilhomme et de défauts qu'on ne remarque d'ordinaire que chez les gens de basse extraction.

Son langage, presque toujours fleuri et recherché, affectait par moments des formes d'un sans-gêne et d'un sans-façon qui le faisaient considérer comme un original, mais qu'on lui pardonnait volontiers en raison de la haute position qu'il occupait dans la société.

Il avait le verbe haut, l'air rodomont et l'altitude provocante.

Hâtons-nous de dire pourtant que ce n'étaient là que des apparences, fort malheureuses sans doute, mais tout à fait trompeuses,

et qu'on aurait eu le plus grand tort de mal augurer pour cela de son caractère.

Il se montrait habituellement doux, obséquieux, conciliant à l'excès, et, depuis une année environ qu'il habitait un petit château gothique situé aux portes de Nérac et appartenant à son beau-frère, le duc d'Amalfi, personne ne pouvait se plaindre qu'il lui eût causé le moindre désagrément ou fait la plus petite égratignure.

Depuis son arrivée sur l'estrade, M. de Villa-Mayor ne cessait d'observer avec une minutieuse attention la physionomie et les moindres gestes du duc d'Amalfi, et il faut croire que ce dernier portait sur sa figure une expression qui ne lui était pas habituelle, car le baron en paraissait fort inquiet et faisait mille efforts pour combattre cette fâcheuse disposition, dont la cause lui était d'ailleurs parfaitement inconnue.

— Madame la marquise, dit-il à madame de Montmeylian, est-ce que vous ne trouvez pas à M. le duc moins bon visage que de coutume ?

— Vous êtes pâle, en effet, mon frère, observa la marquise.

— Monsieur le duc a passé une partie de la nuit à déchiffrer je ne sais quelles paperasses illisibles et enfumées qu'on lui a envoyées d'Italie, dit la duchesse, et il n'est rentré que fort tard dans ses appartements. Un peu de fatigue, sans doute.

Et la duchesse, après cette explication donnée d'un air indifférent et d'une voix nonchalante, joua gracieusement de l'éventail et lança à droite et à gauche une foule d'œillades insoucieuses et hautaines, semblable à une reine qui eût passé l'inspection de ses sujets.

— Madame la duchesse a raison, ajouta le duc eu jetant sur sa femme un regard de glace, un peu de fatigue, cela ne sera rien.

— Eh bien ! vous avez tort de vous fatiguer, monsieur le duc, répliqua le baron avec un intérêt tout fraternel. Eh ! bon Dieu ! la fatigue, c'est déjà une maladie ou du moins ce peut être l'occasion, la cause de quelque maladie vraiment grave. Lire tente une nuit, quelle imprudence ! et ce n'est pas tout, vous avez écrit aussi. Ne dite pas non… Voici à votre doigt une petite tache d'encre qui ne vous permet point le vous en défendre.

— C'est vrai, répondit froidement le duc. J'ai écrit.

— S'abîmer les yeux et se fatiguer la tôle quand on a autour de soi des serviteurs de confiance, des secrétaires intelligents, des parents dévoués même.

— Il fallait, dit le duc, que cette lettre fût écrite de ma main.

Et en disant ces mots, M. d'Amalfi jeta à sa femme un regard plus froid encore et plus sévère que le premier.

— Décidément, pensa le baron il a quelque chose. Ah ça ! que diable lui a donc fait Mariella ?… Je mettrais pourtant ma main au feu que jamais… Allons, j'aurai l'œil sur lui.

La parfaite sérénité de la duchesse d'Amalfi ne recevait aucune atteinte de ce qui se passait et se disait auprès d'elle.

Jamais sa beauté n'avait brillé d'un si vif éclat, et toute sa personne semblait répandre un flot de lumière où tout venait s'absorber, nuages et ombres, comme dans un rayon de soleil.

Elle trônait, pareille a une déesse, mais à une déesse acclimatée sur celle terre, disant un mot à celui-ci, faisant un geste d'amitié à celle-là, ravissant chacun par ses manières nobles et distinguées, et produisant autour d'elle une sensation dont elle ne paraissait même pas s'apercevoir.

Un seul mouvement de contrariété avait plissé son visage au moment de son entrée sur l'estrade.

C'est lorsque sa nièce, Laurence de Montmeylian, s'était tournée joyeusement vers elle en lui tendant la main.

Certaine de sa supériorité vis-à-vis des autres femmes, elle éprouvait toujours je ne sais quel sentiment involontaire de jalousie passionnée et même de cruelle envie à l'aspect de la naïve et calme beauté de Laurence.

Mais ce n'était jamais qu'un éclair, et la belle duchesse reprenait bientôt ses allures de souveraine et son air triomphant.

Pendant ce temps, un nouveau mouvement se faisait autour du chevalier de Sainte-Luce, qui avait gagné le milieu de l'enclos.

Gilles-le-Songeur avait quitté son attitude méditative pour aller lui tenir l'étrier, et le chevalier lui avait cordialement serré la main, ce dont Gilles était encore tout ému.

Maintenant c'était le tour de Fœdor qui, debout sur ses pattes de derrière, opérait de celles de devant une foule de signaux provocateurs, bien décidé à ne s'interrompre que lorsqu'il aurait obtenu, de celui qu'il fêtait ainsi, un geste ou un mot d'amitié.

Sainte-Luce ne pouvait rester insensible à cette manifestation affectueuse.

Il appela du geste le bel animal, et lui fit de la main deux ou

trois bonnes caresses.

Alors, Fœdor ne se sentit plus de joie.

Ce furent des bonds, des cabrioles et des jappements sans fin, et comme, en bête intelligente, il comprenait que l'ingratitude est un mauvais sentiment et qu'il est mal de paraître sacrifier les anciens amis aux nouveaux, il allait tout haletant du chevalier a Gilles et de Gilles au chevalier, leur léchant alternativement la main, faisant sans doute grande fête à l'un, mais prouvant à l'autre par ses regards tendres et les frétillements de sa queue, que ce bon accueil a l'ami de son maître ne pouvait en rien porter préjudice à sa fidélité.

Des fanfares éclatèrent en ce moment pour annoncer l'ouverture des jeux et couvrirent les aboiements de Fœdor.

Pierre Godard, comprenant que l'instant était décisif et que sa responsabilité était de plus en plus engagée, redoubla de zèle, se multiplia en quelque sorte et crut de son devoir d'accomplir un acte d'énergie pour mieux établir son autorité.

Il aurait bien voulu revenir a la charge avec Fœdor ; il poussa même la hardiesse jusqu'à lui lancer de loin un regard oblique et menaçant.

Quelle gloire, en effet, s'il eût réussi à mettre dehors un intrus qui, après l'avoir humilié en présence de toute la foule, semblait le braver encore par son calme imperturbable et son impertinente sérénité !…

Pour une âme vaillante comme celle de Pierre Godard, c'était bien tentant ; mais la prudence l'emporta, et le veilleur de nuit se contenta de disperser une nichée de petits enfants qui avaient passé la corde sans se baisser et qui s'enfuirent à son approche, profondément terrifiés par le timbre retentissant de sa voix et l'épaisseur de ses moustaches.

Sur ces entrefaites, le moine franciscain, dont le lecteur a déjà aperçu la silhouette, et qui s'avançait lentement, profita de la trouée que venait de produire la déroule des enfants pour aller s'appuyer contre un des pieux qui formaient l'enclos.

On ne fit guère attention à lui, et lui-même parut s'absorber dans ses propres pensées.

Mais, en l'observant de plus près, il eût été facile de remarquer que ses yeux brillaient comme deux escarboucles sous son capuce à demi baissé, et que, du fond de cet abri protecteur, il suivait d'un regard attentif tout ce qui se faisait autour de lui.

A un signal donné, tous les concurrents firent irruption sur le champ clos et se dirigèrent vers des emplacements différents, selon qu'ils devaient lutter au jeu du mail, à la barre ou à l'arquebuse.

On ne voyait point là le luxe des vieux tournois avec leur attirail de haches d'armes, de lances, d'épées courtoises et de palefrois harnachés comme pour un jour de bataille.

C'était plutôt une fête villageoise, gaie remuante, joyeuse, sans autre but que celui d'un plaisir à prendre en commun, sans autre prétention que celle d'une victoire innocente à remporter sur un compagnon de travail, sur un ami.

Tous les rangs étaient confondus.

Le jeune paysan de Lavardac ou de Francescas, vêtu d'un sarrau de toile et coiffé d'un béret à l'espagnole, coudoyait l'élégant gentilhomme aux bottines de buffle et au manteau de velours.

Les bateliers de la Baise et de la Gelize venaient, en chantant un refrain du pays, prouver à qui en douterait, qu'ils savaient, eux aussi, manier autre chose que la rame et l'aviron, et il n'était pas un seigneur à cinq ou six lieues à la ronde qui ne tînt à honneur d'assister à la fête de Saint-Gelais, ne fût-ce que pour entretenir la bonne intelligence qui régnait entre le château et la chaumière, et montrer qu'une main blanche de comte ou de marquis pouvait, au besoin, lutter avec le rude poignet du laboureur.

Les jeux devaient commencera midi.

Dès que midi sonna, on vit s'établir un ordre parfait au milieu des groupes qui encombraient l'arène, et chacun se plaça au rang qui lui était assigné pour attendre tranquillement son tour.

La foule qui environnait l'enclos se porta tout entière en avant par un mouvement simultané, et pesa sur la corde de la façon la plus inquiétante.

— Mais, malheureux que vous êtes ! s'écria Pierre Godard en parcourant comme un général d'armée celle rangée de spectateurs, qui ne prêtaient à ses doléances qu'une très médiocre attention ; mais vous ne voyez donc pas qu'un peu plus, vous cassez cette corde et tombez tous en plein sur le nez !

Pour toute réponse, la foule fit un second mouvement, et les pieux gémirent sur toute la ligne.

Pierre Godard leva les yeux au ciel.

— Dites donc, maître Pierre, dit une voix de femme, savez-vous par quoi on commence ?

— Par le jeu de la barre, aimable meunière, répondit le veilleur de nuit en affilant une des pointes de sa moustache.

— Oh ! j'en étais bien sûre. La Capeline ne voulait pas me croire, dit la meunière. C'est là que vous allez voir mon mari !

— Est-ce que cela ne ressemble pas au jeu de la canne, si fort à la mode dans l'Estrémadure et l'Aragon ? demanda la Capeline à Pierre Godard.

Rien ne pouvait chatouiller plus agréablement l'amour-propre de maître Pierre que cette simple question.

Il prit un air à la fois modeste et entendu et répondit à la Capeline :

— Le jeu de la barre ressemble au jeu de la canne, si vous le voulez. En d'autres termes, c'est exactement la même chose, bien que ce soit tout à fait différent.

La Capeline ouvrit de grands yeux.

— En Espagne, reprit doctoralement le veilleur, les deux lutteurs se placent ? en face l'un de l'autre, se lancent des bâtons qu'ils font tournoyer avec une rapidité merveilleuse, et tâchent chacun de leur côté de parer les coups à l'aide d'un petit bouclier qu'ils portent au bras gauche. Il n'est pas rare, grâce à ce divertissement, de voir, à la suite de la fête, le vaincu s'en retourner chez lui avec la mâchoire dégarnie et un œil de moins.

— C'est très agréable, observa la fière Brigitte.

— Mais ici, ce n'est plus tout à fait cela. L'un des adversaires est avantageusement remplacé par un piquet fiché en terre, tenez, celui que vous voyez là-bas, à votre droite, mère Brigitte. Juste à moitié de ce piquet, lequel a deux fois la grandeur moyenne d'un homme, est attaché un clou – et à ce clou pend un objet quelconque, n'importe lequel, pourvu qu'il soit facile à casser, un œuf de poule vidé, un hochet de plâtre, un morceau de verre…

— En effet, dit la Capeline, je vois quelque chose qui a la forme d'un œuf…

— C'en est un, ou du moins, c'en est l'écaille, répondit Pierre Godard, avec cette exactitude scrupuleuse du savant qui tient à ne négliger aucun détail. Du reste, continua-t-il, écaille d'œuf ou morceau de verre, on s'arrange toujours pour que…

La fin de cette explication lucide se perdit dans une clameur qui s'éleva de tous les côtés à la fois.

Le jeu était commencé.

Les bâtons sillonnaient l'air en tournoyant, et tous les éclaircissements de maître Pierre devenaient parfaitement inutiles en présence de cette démonstration en action donnée par les jouteurs eux-mêmes.

Les coups succédaient aux coups et chacun disait son mot.

— Bon ! voilà Brigaut qui tire aux nuages ! Il ne voit donc pas le but, l'aveugle !

— Vive Dieu ! le gros Roland l'a rasé de près !

— Ah ! on voit bien que c'est ce colosse de Guichard qui vient de lancer la barre, dit un troisième, il a attrapé le haut de la perche, elle est encore toute branlante.

— Oh ! taisons-nous, mesdames, voici M. le comte d'Andryane, un joli seigneur, celui-là ! Ah ! le bâton n'a pas porté.

— Prenez garde à ce petit courtaud de Mathias, s'écria une grosse voix dans le groupe, le voilà qui s'apprête à tirer, et il est si maladroit que je ne serais pas surpris qu'il crevât l'œil à quelqu'un de nous.

En effet, le bâton de Mathias passa à vingt pas du but, et le pauvre garçon retourna à sa place sous une averse de moqueries et d'éclats de rire.

— Oh ! oh ! oh ! mon Dieu ! s'écria la mère Brigitte, suffoquée par une émotion qui lui faisait accentuer comiquement ces monosyllabes, voilà mon garçon… c'est lui… c'est son tour.

— Faut pas vous évanouir pour ça, dit la meunière.

— Bon ! il a attrapé…

— Oui, comme Guichard, le haut de la perche. Ça ne compte pas, dit Pierre Godard.

— Ah ! fit la mère Brigitte toute désappointée.

— Et voilà le mien qui s'avance, dit la Capeline d'un air narquois.

— Nous verrons s'il fera de meilleur ouvrage que mon Bernard.

— Tenez, voyez comme il tient son bâton avec grâce…

— Oui, répliqua Brigitte, peu disposée à l'indulgence, on dirait qu'il va assommer un bœuf.

Le fils de la Capeline prit une pose d'athlète et poussa si

vigoureusement sa barre qu'elle alla tomber à l'autre extrémité de l'enclos, au grand effroi des spectateurs ; qui se dispersèrent en jetant les hauts cris.

— Coup manqué ! dit le veilleur de nuit avec aplomb.

— Comment ! il n'a pas gagné ? demanda la Capeline.

— Mon Dieu non !

— Par exemple, en voilà un jeu qui est hèle ! on dépasse le but et on perd.

— Ça vous étonne, ça, la Capeline ?

— Tiens ! puisqu'il va plus loin que les autres, c'est bien la preuve qu'il est le plus fort.

— Ce raisonnement n'est pas juste, objecta Pierre Godard, car vous comprenez bien…

— Non, tenez, interrompit malicieusement la belle meunière, disons la chose tout de suite. Votre garçon s'est trompé. Il aura pris ces braves gens qui sont là-bas pour des quilles et il a tiré dessus.

— Vous avez bonne langue, dit la mère Brigitte avec un sourire amer ; heureusement que voilà le tour de votre homme qui arrive, et nous allons peut-être aussi nous amuser, nous !

C'était effectivement le tour de ce fameux mari si pompeusement annoncé et si impatiemment attendu.

Sa tournure justifiait l'éloge qu'avait fait de lui sa partiale moitié, et il possédait, outre la haute taille et la carrure d'épaules qui excitaient à un si haut point l'admiration de sa femme, un air de calme et une aisance de mouvements qui faisaient bien augurer de son adresse.

Il joua et toucha le piquet deux lignes au-dessous de l'œuf.

Il y eut un hourra d'applaudissements.

— Hein ! que vous disais-je ? Est-ce que Jean Martin n'est pas le plus adroit ? s'écria la meunière toute rayonnante.

— C'est un beau coup, dit Pierre Godard.

— L'œuf n'est pas cassé ! grogna la mère Brigitte.

— Cela ne fait rien, reprit le veilleur de nuit. Il suffit, pour gagner, d'en approcher le plus possible… Ah ! par exemple, il faut que ce soit en dessous… En dessus, ça ne compte pas.

— Ah ça ! rien ne compte donc à ce jeu-là ? murmura la mère

Brigitte en levant les épaules.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je le trouve bête, grommela la Capeline entre ses dents.

— Est-ce qu'il y en a encore beaucoup d'autres après mon mari ? demanda la meunière trop flattée de son triomphe pour s'occuper des méchancetés de ses deux rivales.

— Je ne le (crois pas, dit Pierre Godard. Aussi penché-je fort a croire que c'est Jean Martin qui aura le prix.

— Il l'aura ! oh ! il l'aura ! Mon Dieu ! que je suis donc contente ! s'écria la meunière hors d'elle-même. Mon bon monsieur Godard, suivez bien le jeu, n'est-ce pas ? Vous me direz quand ce sera fini. Eh bien, Fifi, qu'est-ce que tu fais donc là, mon enfant ? Ta tartine est encore tout entière… Tu n'as donc pas faim ?

— Oh ! mère, c'est si beau ! dit l'enfant en ouvrant de grands yeux.

— Pauvre chéri ! c'est bien bon, va, la graisse d'oie !

— Je sais bien ; je la mangerai après.

— Parbleu, s'écria maître Pierre d'un ton goguenard, voici un concurrent qui, je pense, ne fera pas grand tort à votre mari, dame Louison.

— Qui donc ?

— C'est Gilles-le-Songeur.

— Gilles-le-Songeur ! s'écrièrent un grand nombre de voix.

Gilles s'avançait en effet tranquillement, à pas comptés, et sans s'émouvoir le moins du monde de la manifestation flatteuse dont il était l'objet.

Fœdor le suivait, frétillant de la queue, dressant les oreilles et l'encourageant du regard.

— Ah ! ah ! dit Gilles en regardant son chien, qu'est-ce que tu penses de ça, toi ?

Fœdor se mit à aboyer.

— Ah ! tu as bon espoir… Eh bien, voyons !…

Gilles était connu de tout le canton : ses antécédents, ses allures originales, ce qu'on disait de son passé, les exagérations qui ne manquaient jamais d'orner les récits étranges qu'on faisait de lui, tout cela piquait la curiosité et excitait l'intérêt.

Aussi y eut-il de tous côtés, quand ce fut son tour, un mouvement d'attention fortement prononcé.

La duchesse d'Amalfi suivit l'impulsion générale et avança la tête pour mieux distinguer celui qui attirait ainsi tous les regards.

Tout à coup elle se rejeta en arrière en portant la main a son cœur, comme pour en étouffer les battements.

Elle était pâle.

Personne, au reste, n'avait remarqué ce mouvement.

Elle s'en assura par un regard jeté à droite et à gauche, puis ses yeux, immobiles et grands ouverts, se fixèrent obstinément sur Gilles-le-Songeur.

Un moment après, et quand elle se crut suffisamment remise de son émotion, elle se pencha vers la personne qui était assise derrière elle, et s'informa du nom de ce nouveau concurrent.

La femme à qui elle s'adressait n'était pas du pays ; elle ne connaissait pas Gilles.

La duchesse hésita un instant, puis se décidant par un retour brusque et soudain :

— Quel est donc cet homme ? demanda-t-elle a la marquise de Montmeylian.

— Comment ! vous ne le connaissez pas ?

— Je ne l'ai jamais vu, répondit madame d'Amalfi avec assurance.

— En effet, vous ne venez jamais à Montmeylian que le soir, et Gilles-le-Songeur se couche ou disparaît à l'heure où se lève la première étoile.

— Ah ! on le nomme Gilles-le-Songeur ; mais qui est-ce enfin ?

— Un pauvre garçon, dit ta marquise, qui a eu d'autant plus de mérite à se faire aimer dans ce pays-ci, que tout le monde voulait le lapider lorsqu'il y est venu.

— Ah ! fit la duchesse… Et pourquoi donc cela ?

— Parce qu'on savait qu'il avait fait partie d'une troupe de bohèmes.

Madame d'Amalfi se mordit les lèvres, et devint plus pâle encore.

La marquise reprit :

— Personne ne voulait l'accueillir. Alors Jacob, sur la recommandation de M. de Sainte-Luce, me supplia de faire quelque chose pour lui. J'y consentis, et c'est depuis ce moment qu'il garde nos troupeaux.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous donc, ma tante, s'écria Laurence en voyant le trouble de la duchesse ; on dirait que vous souffrez ?

— Non… non…, balbutia madame d'Amalfi, la chaleur… le soleil… ne vous occupez pas de moi, je vous en supplie.

Laurence reporta ses regards du côté des jeux, la marquise en fit autant.

Le baron de Villa-Mayor avait accaparé le duc et le tenait comme emprisonné dans une interminable conversation, que celui-ci semblait subir sans en prendre le moindre souci.

La duchesse profita de cette préoccupation générale pour quitter le premier rang où elle était assise, et se placer derrière un groupe qui la masqua pour un instant a tous les yeux.

— C'est pourtant vrai ! s'écria la meunière, voilà votre Gilles qui va disputer le prix à Jean Martin.

— Comment ! notre Gilles ! c'est bien plutôt le vôtre ! Vous le trouviez si gentil tout à l'heure !

— Je ne le trouve pas mal, riposta la belle meunière, piquée à son tour ; mais ça ne m'empêche pas de dire qu'il est bien hardi !

— Ne dirait-on pas, à l'entendre, s'écria la mère Brigitte, qu'il aurait dû venir demander à madame Louison la permission de concourir !

— C'est à en mourir de rire, fit la Capeline, enchantée de trouver une occasion de vengeance.

— A la place de votre Jean Martin, reprit la mère Brigitte, je ne serais pas rassurée du tout, moi ; car c'est un rude garçon que Gilles-le-Songeur, et on le dit très habile.

— Extrêmement habile, amplifia la Capeline.

— Ah ! bast ! fit la meunière d'un ton dégagé.

— Je ne lui veux pas de mal, reprit Pierre Godard, mais je rirais de bon cœur si son chien lui passait a travers les jambes ou faisait quelque sotte gambade, juste au moment où…

Le veilleur de nuit fut encore interrompu par une rumeur des plus bruyantes.

— Qu'y a-t-il donc ? dit-il en allongeant le cou.

— Pardine, il y a, dit Brigitte, que Gilles a atteint le piquet, aussi près de l'œuf au moins que Jean Martin.

— Oh ! c'est ce qu'on verra ! s'écria la meunière qui devint rouge comme un coq.

— C'est tout vu, dit Brigitte, les juges se sont approchés, et les voilà qui complimentent Gilles.

— Il y a bien de quoi, grogna la Capeline. Ah ! décidément, quelle bête de jeu !

— Gilles a effleuré l'œuf, dit l'un des juges, et il éliât inscrit le dernier. En conséquence, s'il n'y a plus de concurrents, nous allons lui décerner le prix.

On cria *vivat* ! Fœdor crut de son devoir de faire des bonds prodigieux.

— C'est le cas de dire comme l'Evangile, observa maître Pierre. Les premiers sont les derniers, et les derniers…

— Il n'y a plus de concurrents ? demanda le juge d'une voix claire ; une fois… deux fois…

Personne ne répondit.

Il reprit alors, en se mettant au même diapason, sonore et retentissant :

— Or donc, nous, échevin de la bonne ville de Nérac, commissaire-juré des jeux, joutes et tournois de la fête de Saint-Gelais, et à ce spécialement délégué par nos collègues ici présents, disons et proclamons…

— Un instant ! un instant ! s'écria une voix partie de la barrière d'entrée.

On se retourna et l'on vit s'avancer, bras dessus, bras dessous, deux jeunes gentilshommes de bonne mine.

L'un d'eux surtout se faisait remarquer par une physionomie franche, ouverte et singulièrement avenante.

Il n'était personne, dans toute la contrée et à dix lieues à la ronde qui ne connût ce front élevé où se lisait l'intelligence, ce sourire qui semblait provoquer la gaîté, cet œil vif et profond auquel il suffisait d'un jet prompt comme l'éclair pour tout deviner, tout comprendre et tout voir.

Ce ne fut qu'un cri d'un bout à l'autre de l'enclos ou plutôt ce fut

le même cri sous des formes différentes.

— Vive le roi ! vive Henri ! vive notre reyot !

Henri de Navarre alla droit à Gilles, car avant de pénétrer dans l'enceinte, il s'était bien aperçu que c'était à lui que s'adressaient les acclamations de la foule et les compliments de l'échevin.

— Ah ! ah ! c'est donc toi, maître Gilles, qui te permets de battre tes compagnons, et peut-être même un peu les nôtres. Au demeurant, il n'y a pas là de quoi me surprendre. Des bras tournés comme ceux-là valent bien ceux de nos muguets de cour. Eh bien ! par la mort-Dieu ! je veux en avoir le cœur net, et s'il est encore temps…

— Il est toujours temps pour vous, sire, dit l'échevin, et quand Votre Majesté daigne nous faire un si grand honneur…

— Bah ! bah ! maître Gilles se passerait bien de cet honneur-là, et je gagé qu'il n'en donnerait pas un quart d'écu si Ma Majesté devait lui faire tort du prix qu'il vient de remporter ou à peu près !

Pendant que Fœdor tournait silencieusement autour du roi en remuant modérément la queue, comme s'il eût compris que vis-à-vis d'un personnage d'une telle importance, toute autre manifestation eût pu paraître déplacée.

— Ah ça ! dit Henri, que gagne-t-on à casser ce bel œuf de poule qui, de là-bas, a l'air de vous narguer tous ?

— Une magnifique canne, répondit l'échevin en se rengorgeant, avec un bout ferré et une tête d'argent, payée par les deniers de la ville.

— Ventre-saint-gris ! J'en ai justement besoin d'une, dit le roi. Elle me servira quand j'irai me promener dans mes belles Pyrénées.

Henri de Navarre examina le but une minute ou deux, fit un pas en avant, lança la barre et cassa l'œuf.

Les cris, les hourras, les trépignements de joie recommencèrent de plus belle.

Ce fut un enthousiasme général.

Oui, dit tout-à-coup une voix qu'on avait pas encore entendue ! Belle gloire en effet pour un roi que de s'amuser en public à ces jeux frivoles ! Votre Henri de Navarre ferait bien mieux de songer a sauver son âme et celle de ses sujets qu'il a perdus par son exemple !

A ce blâme inattendu, tous les regards se dirigèrent vers celui qui venait de parler et l'on remarqua un tout jeune garçon, de quinze ans à peine, maigre, d'une pâleur cadavéreuse et dont les yeux et les

sourcils noirs faisaient vigoureusement ressortir la teinte blême et maladive répandue sur tous ses traits.

L'expression sombre et sinistre de sa physionomie et l'exaltation qui brillait dans son regard, faisaient de lui un de ces types à part, une de ces individualités puissantes qu'il suffit d'avoir vues une fois pour ne les oublier jamais.

— D'où sort-il donc celui-là, qui ose se permettre de gloser sur notre reyot ? demanda un villageois en regardant le jeune homme de travers.

— Eh ! mais, je le reconnais, dit tout-à-coup Pierre Godard. C'est ce petit bonhomme qui est venu d'Angoulême il y a huit jours pour se faire recevoir frère convers chez les Feuillants, et que les frères ont renvoyé il y a deux jours comme visionnaire. Il repart ce soir pour son pays. C'est une espèce de fou.

— Oui-da ! et comment le nomme-t-on ?

— On m'appelle François, répondit le jeune garçon avec hauteur.

— François ! dit le villageois en ricanant, mais ce n'est pas un nom, ça ! c'est l'autre qu'on te demande… celui de ton père ?

— Quant à celui-là, répondit François, je ne le dis pas. Dieu, ajouta-t-il en levant au ciel un regard inspiré, Dieu m'est apparu dans mes longues extases, et sa voix que j'ai entendue au milieu des parfums de l'encens et du bruit retentissant des trompettes sacrées, m'a annoncé que j'étais le martyr choisi entre tous pour faire triompher sur terre son saint nom méconnu. Quand cette heure sera venue, vous saurez tous, le monde entier saura qui je suis.

On se mit à chuchoter et a rire.

Quelques menaces même se firent entendre.

Mais le jeune François se contenta de jeter un regard d'immense orgueil et de profond dédain sur ceux qui le raillaient, et s'éloigna gravement.

— Attaquer notre reyot, mais c'est nous attaquer tous, dit une bonne femme, encore enrouée des *viva* qu'elle avait poussés. Un cavalier si adroit, si brave !

— Ah ! le fait est qu'il a bon pied et bon œil, dit le franciscain, qui jusque-là avait tout observé en silence.

— Et bon cœur donc ! Vous oubliez l'essentiel… ajouta un vieux paysan en relevant vivement la tête et regardant le moine de travers.

— Et comme il est heureux ! Faut qu'il ait de la corde de pendu, bien sûr ! s'écria une brave commère, en accompagnant ses paroles d'un gros rire.

— Ou qu'il ait fait un pacte avec le diable, riposta le moine.

— Laissez donc ! répliqua le paysan, notre reyot n'a pas d'affaires avec le diable, il est trop bon chrétien pour ça…

Et quant au diable, il est trop malin pour se frotter a notre reyot ; il sait bien qu'il n'aurait pas le bon bout.

En ce moment, l'échevin présenta au roi la canne à tête d'argent.

Le roi la prit, et la remettant à Gilles-le-Songeur :

— Tiens, lui dit-il, elle t'appartient.

— Mais du tout, sire, elle est à vous.

— Raison de plus pour que j'en dispose a mon gré.

Cependant Votre Majesté la désirait.

— Sans doute : pour avoir le plaisir de te la donner.

Ce furent alors de nouveaux battements de main et de clameurs folles.

— Maintenant, dit l'échevin au roi, le tir à l'arquebuse va commencer, et si Votre Majesté daignait donner le signal…

— Non, monsieur l'échevin, répondit le roi, je suis arrivé le dernier, je tirerai le dernier. Aussi bien, dans une bataille, les coups de la fin sont toujours les plus chauds… et souvent les meilleurs.

Puis, s'adressant au gentilhomme qui l'accompagnait :

— Villandri, lui dit-il, viens donc un peu, que nous disions bonjour a tous ces braves gens qui me font si bonne fête.

Le gentilhomme s'approcha, et Henri, s'appuyant familièrement sur son épaule, se promena lentement autour de l'arène, faisant de la main un signe amical à ceux dont les traits lui étaient connus, et adressant même la parole a quelques-uns.

En passant devant l'estrade où siégeait la famille de Montmeylian, il ôta gracieusement son chapeau et jeta sur Laurence un regard qui semblait lui dire que cet hommage était particulièrement rendu a sa beauté.

— Je suis convaincu, dit-il à Villandri, que parmi ceux de nos gentilshommes qui vont prendre part au tir de l'arquebuse, il n'en est pas un qui n'ambitionnât pour prix du triomphe un sourire de ces

belles lèpres ou un regard de ces beaux yeux.

— Votre Majesté a deviné juste, répondit Villandri, et je puis ajouter que le sourire a été obtenu et que le regard a été conquis.

— Ah ! dit Henri, et quel est le mortel heureux entre tous qui a su loucher le cœur de cette délicieuse beauté ?

— Sire, je laisserai à votre sagacité le mérite de deviner ce secret, qu'un mouvement a trahi a mes jeux, et que la délicatesse me défend de révéler, mais que Votre Majesté ne manquera pas de surprendre dans le courant de la fête.

— Pardieu, j'y veillerai.

Ils continuèrent a marcher, et après un silence, le roi reprit :

— Ah ça, de quel côté est donc ton moine ? Je ne te vois pas.

— Tenez, sire, le voici là-bas, appuyé contre une des barrières.

— Et tu dis donc que ses allures l'ont paru suspectes ?

— Je mettrais ma main au feu qu'il n'est pas plus moine que vous et moi.

— Ah ça, c'est donc un espion ? Fi ! le vilain métier !

— Je crois plutôt qu'il est venu ici pour pratiquer nos bons paysans au profit de la Sainte-Ligue. Les fortes têtes de Lorraine pensent avec raison que la vigne du Seigneur pousse en tous lieux, et ils envoient leurs gens dans tous les coins pour tâcher d'y faire vendange.

Tout en parlant, Henri de Navarre et Villandri armèrent devant le moine.

Celui-ci baissa légèrement son capuchon et ne bougea plus.

Tout le monde s'était respectueusement découvert à la vue du roi.

— Dis donc, père Jérôme, dit Henri en s'adressant au vieillard qui avait tout à l'heure riposté au moine avec tant de vigueur, es-tu content de la moisson ?

— Assez, notre reyot, assez. Il y a eu beaucoup de soleil et pas mal d'eau. Les épis sont déjà lourds.

— Si je ne me trompe, cela fera trois bonnes années de suite.

— Quatre, notre reyot.

— Et j'en puis conclure, ce me semble, que, jusqu'à présent, je ne vous ai pas trop porté malheur.

— Eh ! pourquoi donc cela que vous nous parleriez malheur ? répliqua vivement le vieux Jérôme. Est-ce que le bon Dieu n'aime pas les braves gens donc ? Et qui donc mérite mieux d'être aimé de Dieu et des hommes que notre cher petit reyot ?

Le roi fouilla du regard le capuce du moine et leurs yeux se rencontrèrent.

— Oh ! pardon, reprit Jérôme d'une voix attendrie, pardon si je vous appelle toujours le reyot, comme si, Dieu me pardonne, vous n'aviez encore ni dague a la ceinture, ni barbe au menton. Mais que voulez-vous ? cela me rappelle de si heureux temps et de si charmants souvenirs. Car j'étais au service de votre grand-père, Henri d'Albret, et le jour de votre naissance, sire, j'étais dans la scande salle du château de Pau au moment même où, vous élevant dans ses bras pour vous montrer à tous les gens de sa maison, il frotta ses petites lèvres roses avec une gousse d'ail, et vous fit boire une goutte de vin de Jurançon dans sa coupe d'or ! Ah ! tenez, il me semblé vous voir encore avec ! ce bon petit sourire, que votre moustache dissimule bien un peu, mais que vous avez encore de temps en temps, quand vous êtes tout à fait de belle humeur.

Henri de Navarre, visiblement ému, tendit sa main a Jérôme, qui la baisa en versant une larme d'attendrissement.

— Mon brave Jérôme, dit-il, tu ne saurais croire tout le plaisir que tu me fais en parlant ainsi. Il est si doux d'être aimé !

— Oui da ! c'est une douceur qui ne vous a jamais manqué, notre reyot !

— Bath ! on a beau faire, on ne plaît pas à tout le monde, mon pauvre Jérôme, et les Guisards me le prouvent bien.

— Les Guisards ! Qu'est-ce que c'est que ça, les Guisards ?

— Des gens a qui l'épée frétille dans le fourreau, mais qui ne pouvant encore dégainer, tâchent de se rattraper sur la langue et parlent à qui mieux mieux.

— Et que disent-ils donc, ces Guisards-là ? demanda le vieux Jérôme en ouvrant ses yeux tout grands.

— Ce qu'ils disent, répondit Henri de Navarre en poursuivant toujours le faux-moine de son regard perçant, ils disent que je suis un mauvais prince, hérétique, opiniâtre et trois fois relaps.

— Vous, sire !

— Ils ajoutent que je vous dépouille, que je vous accable de tailles et d'impôts.

— Est-ce possible !

— … et qu'il faut se défier d'une poignée de main du Béarnais autant que de la griffe d'un renard ou de la dent d'un loup.

— Ah ! c'est trop fort !

— Bien, mon vieux Jérôme, bien ! Je vois que tu ne partages pas l'opinion des Guisards et cela me suffit.

— Tout vieux que je suis, montrez m'en un, sire, et de ce bâton noueux je lui fends le crâne en deux comme à une bête malfaisante.

— Peste, comme tu y vas !

— Voilà comme je suis, notre reyot ! tout cœur et tout bras !

— Merci, mon brave, merci ! Cependant, je t'eu fais l'aveu, s'il me tombait jamais sous la main un de ces méchants pourceaux de Lorraine, ce n'est ni à ton bras ni à ton bâton que j'aurais recours. C'est à moi seul que je voudrais qu'il eût affaire.

— Ah ! oui da ! notre reyot, et qu'est-ce que vous lui feriez donc ?

— Qui sait ! dit le Béarnais en regardant toujours le moine, qui commençait à n'être plus fort à son aise ; avec des hiboux de cette espèce, il y aurait, je gage, un bon quart d'heure à passer… Le tout serait de savoir s'y prendre, et là, vrai, je crois que je ne m'y prendrais pas trop mal. Allons, Villandri, retournons au jeu.

Et ils s'éloignèrent, laissant le père Jérôme très désole d'avoir appris que son cher petit reyot eût de si vilains ennemis, et le moine tout étourdi de ce qu'il venait d'entendre.

Le roi se dirigea alors du côté où étaient les trois commères avec lesquelles le lecteur a déjà lié connaissance.

— Le voilà qui vient par ici, dit la jeune et jolie meunière ; ça me fait un drôle d'effet tout de même.

— Ne croyez-vous pas qu'il va faire attention à vous ? dit la Capeline avec ironie.

— Eh ! pourquoi pas ? riposta Louison. Notre reyot fait attention à toutes les femmes quand elles sont gentilles ; il n'est pas fier.

— Voyez-vous l'orgueil ! Vous vous croyez donc bien jolie ?

— Quand je ne serais que passable, répartit la jeune femme en toisant la Capeline du haut en bas, j'ai à côté de moi de quoi me faire valoir.

— Oh ! l'insolente créature ! s'écria l'irascible matrone.

Mais le roi n'était plus qu'a deux pas ; la Capeline fut forcée de concentrer sa fureur.

La meunière n'avait point trop présumé de son mérite et de la galanterie du roi en supposant qu'il ne passerait pas sans la remarquer. Henri s'arrêta en face d'elle, et lui effleurant ta joue du revers de sa main :

— Dis-donc, Villandri, que penses-tu des fleurs champêtres que fait épanouir le ciel de notre belle Guyenne ? Crois-tu que notre bon frère Henri de Valois en ait d'aussi fraîches à la cour du Louvre ?

— J'en doute, sire.

— Est-ce que vous êtes de Nérac, ma gentille commère ? demanda Henri à la jeune femme.

Non, notre reyot, répondit la meunière, rouge comme une cerise et les yeux baissés, je suis de Castel-Jaloux.

— De Castel-Jaloux ! dit le roi, j'y suis allé vingt fois… mais où diable avais-je donc les yeux, et comment se fait-il que je ne vous aie pas remarquée ?

— Dame ? notre reyot, c'est que je demeure hors de la ville, à cent pas de la porte environ, et je ne sors guère de notre moulin.

— Ah ? vous êtes la fille du meunier ?

Louise Martin, épouse de Jean Martin, pour vous servir, répondit la meunière, en faisant une révérence. Entre nous autres, là-bas, on m'appelle la Louison.

— Eh bien, belle Louison, la première fois que je passerai par Castel-Jaloux, j'irai demander un verre de Roussillon à Jean-Martin, dit Henri en s'éloignant.

— Ouais ? murmura la Capeline, quand elle fut sûre de ne pouvoir être entendue du roi, on sait bien ce que le reyot demandera à la meunière.

— Vous n'avez pas cela à craindre, vous, dit Louison ; on ne vous demandera rien.

— Certainement, répondit la Capeline avec dignité.

— On aurait trop peur d'obtenir, reprit la meunière.

La Capeline allait se livrer encore à un nouvel accès de fureur, quand on entendit au milieu de l'arène la voix de l'échevin annonçant, d'un ton solennel, que le tir de l'arquebuse allait commencer.

— Vois-tu bien, Fifi ? demanda Louison à son enfant.

— Oui, mère, je vois bien, répondit Fifi.

— Mais pourquoi ne manges-tu pas ta tartine ?

— Je la mangerai tout à l'heure, mère.

Fifi, qui, nous l'avons déjà dit, était habile dans l'art de ménager ses jouissances, attendait pour déguster celle-ci, qu'il eût épuisé toutes les autres ; la tartine était pour lui le bouquet final de la fête.

Pierre Godard se mit à compter gravement les pas qui devaient séparer les tireurs de la cible.

— Mon cousin, dit à Andryane mademoiselle de Montmeylian, qui voyait ces jeux pour la première fois, que va-t-on donc faire de cette jolie tourterelle que je vois perchée la sur ce bâton a vingt pas de la cible ?

— Hélas ! mademoiselle, répondit le jeune homme, heureux de voir que Laurence le consultait de préférence à Sainte-Luce, ce pauvre oiseau sera tout à l'heure victime d'un jeu imaginé par les paysans de la montagne. Une fois le tir à l'arquebuse terminé, il va devenir à son tour le point de mire des plus adroits d'entre eux ; seulement, au lieu d'arquebuses, ils se serviront de bâtons, si bien que la malheureuse tourterelle court la chance d'être mutilée vingt fois avant de recevoir

le coup de la mort.

— Ah ! quelle cruauté ! s'écria la jeune fille avec un sentiment d'horreur qui contracta subitement ses beaux traits, ne pourrait-on obtenir la grâce de cette pauvre tourterelle ?

— De tous les jeux de celle fête, c'est celui qui a le plus d'attraits pour quelques-uns de ces hommes, répondit Andryane, et pour rien au monde ils ne consentiraient à y renoncer.

— Alors, ma mère, dit Laurence à madame de Montmeylian, nous nous retirerons aussitôt que le tir à l'arquebuse sera terminé, n'est-ce pas ? La pensée seule du sort réservé à cet innocent oiseau me gale tout le plaisir que je me promettais a cette fête.

— Volontiers, dit madame de Montmeylian.

— Nous resterons, répliqua sèchement le vieux marquis ; c'est l'usage, et je ne veux pas manquer pour obéir a une sensibilité ridicule.

— Je vous assure, mon père, dit Laurence, que vous m'infligez là un supplice cruel.

— Assez, dit le marquis, vous savez que je ne reviens jamais sur ce que j'ai une fois résolu.

On avait l'habitude de plier sous cette parole despotique ; Laurence se tut et se résigna. L'échevin venait d'ailleurs d'interrompre cet entretien en abordant mademoiselle de Montmeylian avec force révérences et en lui remettant la coupe d'or qui devait être donnée par elle au vainqueur.

Sur ces entrefaites, le tir commença.

M. de Montmeylian qui ne voulait pas revenir sur ce qu'il avait dit, et qui cependant craignait d'être témoin du chagrin de sa fille, quitta définitivement l'estrade et alla se promener sur le terrain des jeux.

Une coutume particulière au tir de l'arquebuse était de laisser passer les paysans avant les gentilshommes.

Les paysans commencèrent donc à tirer et Pierre Godard, avec cette gravité imposante dont il s'était fait une loi, prit son carnet et nota scrupuleusement les coups.

Les mères, les filles, les sœurs, les épouses des concurrents se mirent a suivre la lutte avec une attention haletante ; car Henri devait concourir aussi, ce qui donnait au jeu un attrait tout puissant et devait doubler l'éclat du triomphe.

Beaucoup de balles allèrent à quelques pouces du but, ce qui fit battre bien des cœurs ; mais le roi n'avait pas encore tiré.

Or, nul n'ignorait que c'était un adversaire redoutable, et l'on savait que le désir d'aller recevoir le prix des mains d'une aussi jolie personne que mademoiselle de Montmeylian allait devenir pour lui un nouveau stimulant.

— Allons, Andryane, et vous, chevalier, dit madame de Montmeylian à son neveu et à Sainte-Luce, personne ne se présente plus. A votre tour !

— Non, dit Sainte-Luce, l'échevin vient de remettre l'arquebuse au roi de Navarre.

En effet, Henri baissait l'arme et visait.

Le coup parût, et Pierre Godard, après avoir consulté les juges, annonça avec orgueil que le roi était le plus près du but ; sa balle n'en était séparée que de trois lignes.

— A vous, maintenant, dit madame de Montmeylian aux deux jeunes gens.

— … et tâchez de gagner le prix, dit Laurence avec son plus charmant sourire.

— Oh ! j'y ferai tous mes efforts, répondit Andryane en jetant à la jeune fille un regard plein d'amour.

Et il s'élança vers la barrière.

— Et vous, monsieur de Sainte-Luce, murmura Laurence avec un sourire plus calme, un regard plus voilé, une voix plus douce et plus pénétrante…

— Oh ! moi, dit Sainte-Luce, je ne gagnerai pas le prix.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Vous, si adroit !

Un coup de feu se fit entendre ; c'était celui d'Andryane, qui attendit la parole de Pierre Godard avec autant d'anxiété que si c'eût été pour lui une question de vie ou de mort.

Pierre Godard proclama, toujours après consultation, qu'il était à deux lignes du but, c'est-à-dire d'une ligne plus près que le roi.

Andryane jeta une pièce d'or à Pierre Godard ; ses traits respiraient à la fois l'orgueil et le bonheur.

— Monsieur de Sainte-Luce, dit Laurence en baissant encore la voix, gagnez, je le veux.

— Non, dit le jeune homme en jetant sur elle un regard humide de tendresse, non, je ne gagnerai pas… Je tâcherai de faire mieux.

En un clin d'œil, il courut à son cheval qui était attaché à un poteau dans l'intérieur de l'arène, prit a la selle Parme qui lui avait déjà servi dans la forêt, et s'élança au milieu des tireurs.

— Ah ! mon jeune gentilhomme, lui dit le roi, j'ai bien peur qu'il ne vous faille renoncer au triomphe, voilà un coup de maître qui l'a rendu impossible.

— Je suis d'avis comme vous, sire, répondit le chevalier de Sainte-Luce, que le comte d'Andryane a montré une rare adresse ; aussi n'aurai-je pas l'orgueilleuse prétention de vouloir le vaincre ; je n'y essaierai même pas.

Il abaissa son arquebuse.

— Allons, que faites-vous donc, demanda le roi.

— Sire, reprit Sainte-Luce, si je mettais fin d'un seul coup au supplice qu'on prépare à cette pauvre tourterelle ?… Que vous en semble ?

— Oui, il vaut mieux la tuer d'un coup ; c'est généreux, dit Henri ; mais vous renoncez au prix ?

— La tuer ! dit le jeune chevalier les jeux fixés sur la tourterelle et le visage rayonnant d'espoir ; oh ! non ! elle est trop jolie et semble trop heureuse de vivre. Voyez comme elle lisse coquettement ses plumes avec son bec, sans s'inquiéter du ruban rose qui la fait prisonnière.

Il visa longtemps et lâcha enfin la détente.

Au même instant, la tourterelle battit joyeusement des ailes, prit son vol, plana un moment au-dessus de la prairie, puis, partit comme un trait vers le parc de Montmeylian.

La balle de Sainte-Luce avait coupe le ruban qui la tenait captive.

Une stupéfaction profonde d'abord, puis un hourra d'admiration accueillit ce coup merveilleux.

Les traits de Laurence semblaient illuminés par le bonheur ; toute la joie de son âme débordait sur son beau visage.

Elle était doublement heureuse et d'avoir vu son vœu si bien

compris, et de la supériorité dont Sainte-Luce venait de faire prouva sur tous ses concurrents.

Et puis, n'avait-il pas préféré à un prix éclatant le bonheur d'accomplir sa volonté et de lui épargner un chagrin ?

Madame de Montmeylian elle-même semblait si ravie, qu'il eût été difficile de dire quelle était la plus heureuse de la mère ou de la fille.

Le comte d'Andryane vit l'émotion de mademoiselle de Montmeylian, il se rappela les paroles de pitié qu'elle avait prononcées en faveur de l'oiseau, et il comprit avec un dépit profond la maladresse qu'il avait commise et l'immense avantage que le chevalier de Sainte-Luce venait de conquérir dans l'opinion, peut-être dans le cœur de la jeune fille.

Mais le plus stupéfait, le plus anéanti de tous les spectateurs, était sans contredit Pierre Godard.

Un pareil coup était si étrange, si inouï, si complètement en dehors des usages reçus, que le veilleur de nuit, rigide observateur des us et coutumes, resta longtemps plongé dans l'accablement où l'avait jeté le départ de l'oiseau.

Il se sentait tout honteux d'avoir assisté, lui héraut, a une telle infraction aux règlements, et ne comprenant rien a l'enthousiasme de la foule, il n'était pas éloigné de voir dans ses cris le témoignage d'une violente indignation.

— Villandri ! dit le roi à celui qui l'accompagnait, dis-moi donc maintenant quel est celui qui a l'heureuse chance de plaire à mademoiselle de Montmeylian ?

— Sire, répondit Villandri, celui-là s'est montré doublement digne de son bonheur en comprenant l'angoisse de la charmante enfant pour le pauvre oiseau destiné à un affreux supplice, et en accomplissant sa délivrance avec une merveilleuse adresse.

— J'aurais dû le deviner, s'écria le roi. Mais, autre chose, Villandri ! As-tu remarqué qu'il avait un fusil pendu à ta selle de son cheval ?

— Non, sire.

— Je l'ai vu, moi, et j'ai deux mots a dire à ce jeune homme.

Et quittant Villandri, il alla droit à Sainte-Luce.

— Mon jeune gentilhomme, lui dit-il, voulez-vous m'apprendre

comment on vous nomme ?

— Le chevalier de Sainte-Luce, sire, répondit le jeune homme en s'inclinant.

— Ah ! vous êtes le fils du baron de Sainte-Luce ?

— Oui, sire.

— J'en suis charmé pour vous ; votre père était un des plus braves gentilshommes de ce pays, et je répondrais bien que vous êtes digne de lui.

— Sire, répondit le chevalier avec un mélange de fierté et de modestie, je n'ai pas encore été à même de le prouver ; mais que l'occasion se présente un jour et j'espère bien ne pas faire déshonneur au nom qu'il m'a légué.

— En attendant, dit le roi, il est une chose que vous avez prouvée deux fois aujourd'hui, c'est une adresse qui tient du miracle.

— Deux fois, sire ? répondit Sainte-Luce avec embarras, je ne comprends pas…

— Votre rougeur me dit le contraire.

— Mais, sire, je vous assure…

— Monsieur le chevalier de Sainte-Luce, interrompit te roi, je ne sais si vous êtes de mon axis, mais je crois qu'il n'y a dans tout ce pays qu'un homme capable de couper un ruban d'un coup d'arquebuse, et que cet homme est celui qui, il y a quelques heures, a logé, à une distance de cent pas, une balle dans l'œil d'un sanglier qui s'apprêtait a me faire un fort mauvais parti.

Sainte-Luce garda le silence.

— Vous voyez bien que j'ai deviné, reprit Henri.

— Je suis si heureux d'avoir réussi, que je n'ai pas la force de m'en défendre, sire.

— Eh bien, monsieur de Sainte-Luce, comme il est de toute justice que vous ayez votre part de l'animal que vous auriez, à la rigueur, le droit de réclamer tout entier, puisque c'est vous qui l'avez tué, je vous invite à souper aujourd'hui avec moi ; nous verrons s'il est plus tendre après sa mort qu'il n'en avait l'air de son vivant.

— Sire, répondit Sainte-Luce tout stupéfait, c'est un honneur…

— Que vous acceptez, dit vivement Henri. Nous partirons ensemble, ajouta-t-il avec un fin sourire, quand vous aurez reçu certain prix que vous niellez, j'en suis sûr, au dessus de tous les

honneurs du monde.

Et il s'en fut rejoindre Villandri.

Pierre Godard vint l'aborder au même instant et après trois saints profonds, de trois pas en trois pas, comme l'exigeait l'étiquette :

— Sire, dit-il avec une dignité qu'il crut à la hauteur du personnage auquel il s'adressait, si Votre Majesté veut proclamer le roi de l'arquebuse…

Et il désignait du doigt, en parlant, le comte d'Andryane.

— Oui, par la mort-Dieu ! dit Henri ; mais, au reste, l'admiration de la foule l'a déjà élu hautement, nous n'avons plus qu'à lui confirmer son titre. Proclamez donc trois fois le chevalier de Sainte-Luce roi de l'arquebuse.

Au nom du chevalier de Sainte-Luce, Pierre Godard demeura étourdi, comme s'il eût reçu un coup sur la tête.

— Mais, sire, dit-il, je vous assure que Votre Majesté confond, c'est M. le comte d'Andryane qui…

— Allez toujours, dit Henri ; s'il y a erreur, j'en prends sur moi la responsabilité.

Le veilleur de nuit vit qu'il fallait se résigner, et quoique désespéré d'un bouleversement qui confondait son intelligence, il fit le tour de l'arène en proclamant par trois fois le nom du chevalier de Sainte-Luce comme roi de l'arquebuse.

Puis, suivant le cérémonial usité, il réunit autour du chevalier les douze tireurs qui avaient le plus approché du but, se mit lui-même en tête du cortège, et le conduisit ainsi jusqu'à mademoiselle de Montmeylian.

Là, le nouveau roi se détacha du groupe qui l'entourait et vint s'agenouiller aux pieds de la jeune fille.

Il était profondément ému et Laurence elle-même ne put dissimuler le bonheur dont son âme était remplie quand elle lui remit la coupe d'or qui était la récompense du vainqueur.

Le comte d'Andryane observait d'un œil sombre et désespéré toute cette scène, dont aucune nuance n'échappait a son esprit jaloux.

Il remarqua que madame de Montmeylian elle-même, quoiqu'elle favorisât évidemment ses prétentions sur sa fille, semblait couver du regard son heureux rival.

Le marquis de Montmeylian seul considérait tous ces détails de

cet œil sec et hautain qui glaçait tous ceux qui l'approchaient.

Pendant ce temps, les concurrents de toute espèce, joueurs de barré et tireurs a l'arquebuse, sortaient pêle-mêle de l'arène et se répandaient dans la plaine, cherchant les parents ou amis qu'ils avaient parmi les spectateurs.

Quand Gilles-Je-Songeur voulut sortir comme les autres, il regarda de tous côtés, et fut très surpris de ne pas voir Fœdor.

Il fit entendre cinq à six notes dont les sons aigus avaient le pouvoir de l'amener immédiatement à ses pieds ; mais cette fois, l'avertissement ne produisit aucun effet, le chien ne parut pas.

Qu'était-il devenu ?

Fœdor avait l'esprit très vagabond et le flair fort délicat ; or voilà ce qui était advenu.

Une fois bien et dûment installé dans l'enclos, il s'était mis à le parcourir en tous sens pour se distraire, et en courant ainsi de côté et d'autre, son odorat avait été alléché par un parfum de graisse d'oie dont les voluptueuses émanations l'arrêtèrent tout à coup dans son élan.

Alors le brave animal se campa tout droit sur ses quatre pattes, leva le nez en l'air, dilata ses narines, étudia un instant la direction de cette appétissante odeur, puis, se tournant à gauche avec la fermeté de décision d'un chien sûr de son flair, il marcha droit à Fifi, qui, entièrement absorbé par la magnificence du spectacle qu'il avait sous les yeux, avait laissé descendre insensiblement jusqu'à son genou la main qui tenait la précieuse tartine.

Arrivé là, Fœdor se livra d'abord au manège qu'emploient généralement ses pareils pour faire comprendre qu'ils accepteraient volontiers leur part d'un mets qu'on ne songe pas a leur offrir.

Il jeta a Fifi, qui ne le voyait pas, des regards pleins de tendresse, agita sa queue, gémit timidement et passa sa langue sur ses lèvres avec une expression de convoitise et de sensualité non équivoque.

Cela dura bien cinq minutes de la sorte, au bout desquelles Fœdor ne recevant aucune réponse à ses supplications, s'approcha doucement de la tartine, et se hasarda à la flairer.

Voyant qu'on ne la retirait pas, il l'effleura légèrement du haut de la langue ; puis enfin, enhardi par l'impunité, il se mit à lécher largement, mais toujours avec les plus grandes précautions, de peur d'éveiller la susceptibilité du propriétaire.

Quand Gilles lit entendre le coup de sifflet auquel Fœdor obéissait si bien d'habitude, la tartine était devenue d'une netteté remarquable.

Cependant, quelques parcelles de graisse brillaient encore dans les interstices que produit la cuisson dans le pain, et Fœdor avait résolu de ne rien laisser.

C'est pour cela qu'il n'accourut pas immédiatement au signal de son maître.

Il voulut achever à la hâte ce qui restait, et le mouvement que produisit cette précipitation attira vers lui les regards de Fifi.

A l'aspect de sa tartine parfaitement nettoyée, l'enfant demeura d'abord anéanti, puis il se mit à éclater en sanglots.

Mais Fœdor avait déjà rejoint son maître, et, gravement accroupi à scs pieds, il léchait son museau avec la volupté calme et béate d'un dévot qui dit ses grâces.

La danse devait succéder aux jeux, et tout le monde se dispersait dans la prairie, par groupes et par familles.

Le moine, qui ne dansait pas, allait s'éloigner, lorsque Henri de Navarre vint à lui, suivi de deux hommes qui marchaient respectueusement a vingt pas derrière lui.

— Mon père, lui dit-il, un mot, je vous prie.

Le moine s'arrêta, légèrement interdit et se tournant vers le roi :

— Je vous écoute, sire.

— Mon bon père, reprit Henri, au plan sir que vous semblez prendre aux jeux naïfs de ces braves gens, je suis convaincu que vous êtes un excellent homme.

— Ah ! sire, dit le moine en s'inclinant.

— Aussi, dit Henri, je ne veux pas qu'il soit dit que vous ayez passé à Nérac sans éprouver mon hospitalité, ne fut-ce que pour prouver aux ligueurs que j'ai bien quelques qualités parmi les nombreux défauts dont ils me gratifient ; vous passerez la nuit au château.

Le moine fut loin de paraître enchanté de celle invitation.

— Pardon, sire, balbutia-t-il assez trouble, mais les devoirs de ma profession, une mission sacrée, me forcent à partir en toute hâte.

— Il faut toujours que vous passiez la nuit quelque part, reprit le roi, et je vous le répète, je veux que ce soit à mon château de Nérac, où vous serez beaucoup mieux que partout ailleurs. Sur mon âme ! vous avez une physionomie qui fait qu'on s'intéresse tout de suite a vous.

— Je suis désolé, sire, répliqua le moine de plus en plus troublé, de ne pouvoir accepter un tel honneur, mais je vous assure…

— Oh ! vous me plaisez trop, mon père, pour que j'admette aucune objection, et, afin de vous prouver que je veux vous recevoir avec toute la considération qu'on doit à un homme de votre robe, je veux vous faire accompagner de deux de mes gardes.

Et se tournant vers les deux hommes d'armes qui le suivaient à distance :

— Holà ! leur cria-t-il.

Les deux gardes s'avancèrent.

— Vous allez procurer à ce bon père un cheval d'une allure douce et paisible, comme il convient à son âge et à son saint caractère, et vous l'accompagnerez jusqu'au château. Surtout, veillez bien à ce qu'on ait pour lui les plus grands soins, car si, faute d'égards ou pour

toute autre cause, j'allais ne plus le trouver au château en rentrant, c'est à vous que je m'en prendrais.

Le moine comprit qu'il n'y avait pas a répliquer ; il se tut et s'inclina en signe de remerciement ; puis le roi Henri s'étant éloigné, il suivit les deux gardes.

Henri de Navarre rejoignit Villandri en souriant.

— Notre moine a bien voulu accepter notre hospitalité, lui dit-il.

Puis il ajouta :

— Va donc dire a notre bon cousin, le roi de l'Arquebuse, que nous n'attendons plus que lui pour partir.

Villandri s'empressa d'exécuter cet ordre et un instant après Henri partait au galop vers la montagne, suivi de quelques uns de ses gentilshommes qui étaient venus à sa rencontre et ayant à sa droite le chevalier de Sainte-Luce.

Il y avait cinq minutes à peine qu'ils avaient quitté la prairie, lorsqu'une femme de haute taille, couverte de vêtements communs, mais de couleur éclatante, et drapés d'une façon qui avait quelque chose de théâtral, vint s'appuyer contre la barrière de l'arène, comme si elle succombait sous le poids de la fatigue.

Cette femme pouvait avoir quarante ans environ, et quoiqu'elle appartînt évidemment à la classe du peuple, ses traits, fortement accentués, avaient une expression d'énergie, de gravité et de grandeur sauvage qui imposait tout d'abord ; ses cheveux noirs et touffus, mêlés de quelques fils d'argent, son large front où l'on eût cru voir la trace de quelque grande catastrophe ; ses yeux noirs qui éclataient fixes et ardents sur un teint d'un brun doré, en ce moment horriblement pâle, donnaient a sa physionomie un cachet d'étrangeté qui ne permettait pas de passer indifférent devant elle.

Après quelques instants d'immobilité, causée sans doute par la fatigue qui l'accablait, elle releva la tête, porta ses regards autour d'elle avec une curiosité fiévreuse, jeta un coup d'œil rapide sur tous les groupes, puis après les avoir scrutés un à un avec une inquiétude toujours croissante, elle parut saisie d'un découragement profond, et laissa retomber péniblement sa tête dans sa main.

Mais cela ne dura pas, elle sortit bientôt de cet accablement, et après avoir paru hésiter entre plusieurs personnes qui causaient autour d'elle, son choix se fixa enfin sur nos trois commères, qui conversaient en ce moment sur un ton fort animé.

Elle alla vers elles, et s'arrêtant à trois pas, comme si un

sentiment basé sur quelque cause secrète lui eût commandé cette réserve :

— J'arrive de bien loin, leur dit-elle, veuillez me donner un renseignement ; les jeux vont-ils commencer, ou seraient-ils déjà finis ?

A cette voix qui mettait fin à une discussion peu amicale, à en juger par les traits enflammés de la Capeline et la mine railleuse de la belle meunière, les trois femmes se retournèrent brusquement ; puis les deux plus âgées, la mère Brigitte et la Capeline, reculèrent tout-à-coup à la vue de l'étrangère, comme si elles se fussent trouvées face à face avec le malin esprit.

— Caridès ! murmura Brigitte d'un air terrifié.

— La femme de la Croix-de-l'Ermite ! dit la Capeline du même ton.

Louison les regardait, toute surprise de leur effroi, auquel elle ne comprenait rien.

— Qui êtes-vous donc, dit-elle à l'étrangère, pour leur faire une telle peur ?

— Je me nomme Caridès, répondit celle-ci avec calme ; mais, je vous en prie, madame, veuillez répondre à ma question : les jeux seraient-ils terminés ?

— Mais oui, répondit la meunière.

— Il y a longtemps ? reprit vivement Caridès.

— Un quart d'heure a peine.

Caridès garda un moment le silence ; puis, elle murmura d'une voix profondément désolée :

— Vingt lieues à pied, et arriver trop tard !

Et s'adressant de nouveau à la meunière :

— Dites-moi, jeune femme, comme de coutume, il y a eu tir à l'arquebuse ?

— Oui, sans doute, répondit Louison.

— Et, parmi les concurrents, a-t-on, remarqué cette fois quelques gentilshommes ?

— Il y en avait plusieurs, et un, entre autres, qui peut passer pour être d'assez bonne race : le roi Henri !

— Ah ! et les autres ?

— Quant aux autres, je ne les connais pas.

— Aucun ?

— Aucun.

— Quoi ! vous ne savez pas un nom ? cherchez bien.

— Ah ! oui, un seul, celui du roi de l'arquebuse, qui a été proclamé trois fois.

— Et… ce nom ? demanda Caridès eu proie à une émotion qui lui étouffait la voix.

— C'est le chevalier de Sainte-Luce.

A ce nom, une révolution subite s'opéra sur le visage de Caridès ; elle leva les yeux au ciel et demeura comme en extase :

— Sainte-Luce ! murmura-t-elle avec une expression d'ineffable bonheur.

Louison fit un mouvement pour s'éloigner.

— Un mot encore, un mot, lui dit vivement Caridès ; comment est-il, le chevalier de Sainte-Luce ?

— Ah ! dame, faut être juste avant tout, dit la meunière ; mon mari est un bel homme, je peux m'en vanter, quoi qu'en dise la Capeline, mais il ne brille pas auprès de lui. C'est le plus beau garçon du pays.

— Ah ! il est beau ! dit Caridès avec ravissement.

— Comme un archange.

— Et il est parti ?

— Il vient de quitter la fête avec le reyot.

— Le reyot ! qui donc appelez-vous reyot ? Est-ce que ce n'est pas le roi de Navarre ?

— Mais oui ; tenez…, vous pouvez le voir encore.

— Où donc ? s'écria Caridès en saisissant la main de la jeune femme avec impétuosité.

— Tenez, dit Louison, en lui désignant du doigt une vingtaine de cavaliers qui gravissaient au loin la montagne, voyez-vous parmi les trois gentilshommes qui sont de quelques pas en avant des autres, celui qui porte une toque noire ornée d'une plume blanche ?

— Oui, oui, je le vois.

— Eh bien ! c'est lui, c'est le chevalier de Sainte-Luce.

Alors Caridès ne songea plus à la meunière et resta les yeux fixés sur le cavalier à la toque noire, jusqu'à ce qu'il eût disparu sur l'autre versant de la montagne.

— Il reviendra ici, murmura-t-elle ; je le verrai ce soir ou demain.

Puis, portant vivement la main à sa tête, elle chancela tout à coup.

— Sainte-Vierge ! qu'avez-vous donc ? lui demanda Louison, en courant à elle.

— Je ne sais, balbutia Caridès, une faiblesse ; il y a longtemps que je n'ai mangé, j'avais tant peur de ne pas arriver à temps.

Elle se laissa glisser sur le gazon et perdit tout à fait connaissance.

— Mais venez donc, cria Louison à Brigitte et a la Capeline ; vous voyez bien que cette pauvre femme a besoin de secours.

— Secourir une maudite ! s'écria Brigitte avec horreur ; non, non !

— Vous ne voyez pas que c'est une ruse de Satan ! ajouta la Capeline.

Au même instant un chien accourut, et vint lécher le visage de Caridès : c'était Fœdor.

— Voilà des femmes qui ont moins d'âme que mon chien, dit Gilles, en jetant un regard de travers aux deux matrones.

Et, tirant un flacon de sa poche, il s'agenouilla près de Caridès et le lui fit respirer.

Deux minutes après, elle reprenait ses sens.

Alors, Louison, voyant qu'elle n'avait plus besoin de ses soins, et cédant aux instances de la Capeline et de Brigitte qui la tirait par la manche et la suppliait de partir dans l'intérêt de son salut, consentit enfin à s'éloigner et prit avec elles le chemin d'une petite montagne qu'il fallait traverser pour retourner à Nérac.

Quand les trois commères furent arrivées à mi-chemin de la montagne :

— Ah ça, maintenant, dit la meunière en s'arrêtant tout court, allez-vous enfin me raconter l'histoire de cette Caridès ?

— Oui, oui, dit Brigitte en consultant de l'œil la Capeline ; je crois que, maintenant, nous sommes assez loin pour n'avoir à craindre aucun maléfice de sa part.

Les trois femmes s'assirent en triangle, de manière à pouvoir se communiquer entre elles toutes leurs impressions, ce qui ajoute beaucoup au charme d'un récit, et Brigitte commença son histoire, dont nous allons nous charger nous-mêmes, pour éviter au lecteur les mille interruptions et les parenthèses sans fin qui l'allongèrent du double et en altérèrent singulièrement la clarté.

Il faut nous reporter à dix-sept ans de là.

Le soleil venait de disparaître, laissant sur la campagne une teinte légère, une clarté douce et uniforme, qui pénétrait le cœur de mélancolie.

L'Angélus se fit entendre ; c'est l'heure où cessent les travaux, l'heure où, de toutes parts, hommes, femmes, troupeaux, s'acheminent lentement et pêle-mêle vers la ferme, où les attendent une nourriture et un repos réparateurs.

Aux grands coups de la cloche sainte, la porte charretière de la ferme des Aubiers s'ouvrit toute grande, et l'on y vit arriver successivement les chevaux traînant sur le sol les instruments de labourage, les troupeaux de bœufs et de moutons harcelés par les chiens au poil inculte et à l'œil hagard, les charrettes chargées de foin et de trèfle, dont l'odeur pénétrante embaumait l'air en passant.

Au milieu de la vaste cour où défilaient toutes ses richesses, se tenait Peblo Rocca, le mari de Caridès, contemplant en silence la large encolure de ses chevaux, la belle mine de ses troupeaux et le riche butin qui faisait crier sous son poids les larges roues de ses charrettes.

Peblo Rocca était un Basque à la mine sèche, dure et sournoise ; mais, quoiqu'il inspirât peu de sympathie, chacun s'accordait à reconnaître que c'était un homme habile et laborieux.

Depuis trois ans qu'il avait pris à ferme la terre seigneuriale des Aubiers, il en avait doublé la valeur par son intelligence et son activité.

Et puis, la fortune avait favorisé ses efforts avec une merveilleuse persistance, lui donnant d'abondantes moissons quand les récoltes étaient mauvaises pour tous, garantissant miraculeusement ses troupeaux de la contagion qui décimait ceux de ses voisins, lui procurant des marchés avantageux là où ses rivaux se voyaient contraints de vendre avec perte ou sans bénéfice.

Une prospérité si éclatante et si soutenue éveilla bientôt l'attention : on en rechercha la cause, et on crut la trouver dans la présence, au centre d'un petit terrain dépendant de la ferme des Aubiers, d'une vieille croix en fer toute rouillée, à laquelle se rattachait je ne sais quelle mystérieuse légende, et que le pays honorait d'une dévotion toute particulière.

A la ferme, comme dans le pays, tout le monde partageait cette croyance, un seul excepté, et ce personnage, c'était Peblo Rocca.

Suivant la coutume des gens heureux en affaires, le métayer attribuait sa prospérité à son seul mérite ; son orgueil et son penchant naturel à l'incrédulité se refusaient également à reconnaître une intervention divine ou une protection surnaturelle dans le succès qui s'attachait à toutes ses entreprises, et il prenait en pitié la naïve croyance des braves paysans qui voyaient un talisman dans cette fameuse croix de l'Ermite, dont chacun enviait la possession.

Peblo Rocca jeta un dernier regard sur l'ensemble de la ferme, sur les vastes étables où entraient les bœufs d'un pas lent et régulier, sur les immenses greniers où les moissonneurs entassaient les charretées de foin qu'ils venaient de rapporter des champs, sur les magnifiques hangars qui abritaient les instruments de culture, puis il se dirigea vers la cuisine, dont les vitres étincelantes apprenaient aux travailleurs affamés qu'un repas abondant les attendait.

Il trouva tout le monde réuni, hommes et femmes, autour de la lourde table sur laquelle se prenait le repas du soir ; le couvert était déjà mis, couvert simple, rustique, mais dont l'aspect n'en excitait pas moins l'appétit et la gaîté des convives.

Une jeune femme de dix-huit à dix-neuf ans, à la taille haute et bien prise, à la mine fière et hardie, à l'œil noir, au regard superbe, Caridès tenait le bout de la table, ayant devant elle une pile d'assiettes de faïence brune et une gigantesque marmite toute fumante.

La manche retroussée, le bras nu jusqu'au coude, un beau bras plein, arrondi, un peu bruni par l'air et le soleil, Caridès servait à

chacun sa pitance avec une grâce et un aplomb rustiques qui ajoutaient à sa mâle beauté une saveur toute particulière.

A sa droite et a sa gauche étaient assis deux jolis enfants de trois ans environ, le sien et celui du baron de Sainte-Luce, et ses regards allaient de l'un à l'autre avec une tendresse si profonde et si également partagée, qu'il eût été impossible de deviner lequel des deux était l'étranger.

— Dites donc, père Anselme, dit Peblo à l'un de ses moissonneurs, vous savez que je viens d'acheter quelques arpents de terre ?

— Oui, répondit le bonhomme, nous savons cela, et du fameux terrain ; encore une heureuse affaire que vous avez faite là, monsieur Peblo.

— Je le crois ; mais maintenant je vais avoir besoin d'un nouveau bâtiment pour engranger le surcroît de grains que vont me rapporter ces trente-deux arpents ; il faut que je parle pour cela à Marcel, le maître maçon, il demeure à deux pas de nous ; père Anselme, dites-lui donc de venir me parler demain matin.

— Votre commission sera faite dès ce soir, monsieur Peblo.

Le repas fini, chacun prit congé des maîtres de la maison.

Le lendemain, au point du jour, Marcel, le maître maçon, vint parler a Peblo Rocca, qu'il trouva seul, et l'air tout réfléchi sur le petit terrain au centre duquel s'élevait la Croix de l'Ermite.

— Marcel, dit le métayer au maître maçon, il me faut une seconde grange, or, voici un terrain qui ferait parfaitement l'affaire, prenez vos mesures et établissez-moi ça le plus vite et le plus solidement possible.

— Sur ce terrain ? dit le maçon, impossible, monsieur Peblo.

— Comment, impossible ! et la raison ?

— Dame ! la raison, c'est que pour bâtir une grange ici, il faudrait détruire la Croix de l'Ermite.

— Eh bien ! on l'enlèvera ; elle est assez vieille et assez rouillée pour cela.

Enlever la Croix de l'Ermite ! s'écria Marcel épouvanté, mais vous n'y pensez pas, monsieur Peblo.

— J'y ai réfléchi, au contraire ; ma grange sera très bien là ; vous vous mettrez donc à l'ouvrage dès demain, et, pour commencer, vous abattrez cette croix, dont je vous fais cadeau, si vous croyez

qu'elle porte si bonne chance.

— Monsieur Peblo, dit Marcel, cherchez un autre maçon ; quant à moi, j'aimerais mieux ne jamais toucher un moellon de ma vie que de porter la main sur la Croix de l'Ermite, et si vous voulez m'en croire…

— C'est bon, dit brusquement Peblo, je sais ce que j'ai à faire.

Marcel salua et partit.

Peblo se dirigea vers sa maison.

— Caridès, dit-il a sa femme, donne-moi mon bâton et mon manteau.

— Tu sors, Peblo ?

— Je vais à la ville.

Caridès lui jeta son manteau sur les épaules ; il prit son bâton et partit d'un pas rapide.

A peine était-il sorti que le père Anselme entra dans la cuisine, les traits tout bouleversés.

— Eh ! Sainte-Vierge ! s'écria la jeune femme, qu'y a-t-il donc, que vous est-il arrivé, père Anselme ?

— A moi ? rien, répondit le bonhomme, mais c'est à vous, c'est à M. Peblo, c'est a la métairie qu'il va arriver malheur. Savez-vous bien ce que veut faire votre mari, madame Caridès ?

— Je n'en sais rien, Peblo ne confie ses affaires à qui que ce soit.

— Eh bien, il veut faire abattre la Croix de l'Ermite.

— Oh ! ce n'est pas possible ! s'écria Caridès en pâlissant à son tour.

— C'est pour cela qu'il a fait venir Marcel ce matin, mais Marcel a refusé.

— Faire abattre la Croix de l'Ermite ! répéta Caridès avec terreur. Mais, ajouta-t-elle, pourquoi donc est-il allé a la ville ?

— Sans doute pour y trouver un maçon qui consente à se charger de la besogne que Marcel a refusé de faire.

— Que le ciel nous préserve ! murmura Caridès avec accablement.

La jeune métayère attendit avec impatience le retour de son mari.

Le jour tirait à sa fin, et il n'avait pas encore paru.

Elle s'en fut a la grande porte de la ferme, d'où le regard dominait la roule qui conduisait à Nérac.

La journée avait été brûlante, de grands nuages fauves s'amassaient a l'horizon, jetant sur la campagne des teintes sinistres.

Bientôt le ciel tout entier fut couvert, les ténèbres se firent brusquement, rendues plus sombres et plus effrayantes par un jet de lumière rougeâtre qui partait d'un seul point de l'horizon et semblait se traîner péniblement sur le sol.

Des grondements sourds, lointains, presqu'insensibles, palpitaient sous cette épaisse couche de nuages et jetaient dans l'âme une appréhension terrible.

Les oiseaux voltigeaient de côté et d'autre avec effroi, étonnés de cette nuit subite et du silence mortel qui régnait de toutes parts.

On eut dit que la nature entière était dans l'attente de quelque grande catastrophe.

Caridès pensait avec inquiétude à Peblo, elle redoutait pour lui quelque accident sur une route déserte où il n'eût pas trouvé une demeure, pas une chaumière où s'abriter contre l'orage, quand elle le vit paraître tout-a-coup sur le point culminant du chemin où plongeait son regard.

Elle le reconnut à la sombre clarté qui rasait la campagne ; un homme marchait à ses côtés, et tous deux balaient le pas en baissant la tête, comme si chacun eût clé absorbé dans ses pensées.

Ils arrivèrent enfin, et Caridès reconnut que les prévisions du père Anselme ne l'avaient pas trompé.

L'homme qui accompagnait son mari était un maçon ; il portait sur son dos ses instruments de travail : une pioche et une truelle.

Mais chose étrange ! le fer de sa pioche brillait comme de l'acier poli, et semblait n'avoir jamais touché la terre ; le cuivre de sa truelle étincelait comme de l'or pur, et l'on eût juré que jamais le plâtre n'en avait terni l'éclat.

Cette bizarrerie frappa Caridès et la porta à examiner cet ouvrier si soigneux de ses outils.

C'était un homme de quarante ans environ, d'une constitution robuste, et dont les traits disparaissaient en partie sous une épaisse barbe d'un roux ardent.

Sa physionomie était d'une impassibilité que rien ne semblait

pouvoir altérer ; son regard fixe et enflammé lançait de sombres éclairs à travers les épais sourcils qui les voilaient a moitié.

Enfin, et cette particularité n'était pas la moins frappante, ses mains étaient blanches et délicates comme des mains de femme.

Quand il eût pénétré dans la métairie, il s'arrêta un instant au centre de la cour, croisa les bras sur sa poitrine, et porta successivement ses regards sur tous les bâtiments avec une expression d'ironie profonde et de triomphe.

— Entrons donc, maître Drack, lui dit Peblo, nous venons de faire une bonne course, vous devez avoir l'appétit ouvert.

— Entrons, répéta le maçon d'une voix brève.

Et tous deux suivirent Caridès, qui les précéda dans la cuisine et leur servit à souper.

— Merci, lui dit Drack en repoussant son assiette, je ne prendrai rien.

— Rien ? s'écria Peblo.

— Rien qu'un verre d'eau, répliqua le maçon.

— De l'eau ? Allons donc ? vous boirez bien du vin.

— Un verre d'eau, pas autre chose.

Et il présenta son verre à Caridès qui le remplit d'eau jusqu'au bord.

Le maçon l'avala d'un trait, et, après l'avoir bu, il se mit à respirer avec une expression de volupté inouïe.

— Tu as donc quelque chose à faire bâtir ? demanda Caridès à son mari.

— Oui, Caridès, répondit le métayer, et c'est pour cela que je suis allé ce matin à la ville, car Marcel ne convient pas pour cela.

— C'est donc un ouvrage bien difficile ?

— C'est quelque chose au-dessus de ses forces ; il me fallait un ouvrier de Nérac, et comme j'allais y entrer, j'ai rencontré maître Drack qui marchait quelques pas devant moi, ses outils sur le dos. Je lui ai proposé l'affaire, il l'a acceptée, nous nous sommes entendus pour le prix, et au lieu d'entrer dans la ville, il a rebroussé chemin, et nous sommes revenus ensemble a la ferme. Or ça, maître Drack, vous ne prenez rien, décidément ?

— Rien, répondit maître Drack.

Eh bien, si nous commencions la besogne ce soir même, qu'en dites-vous ? il fait encore jour.

— Je suis prêt, dit le maçon.

Il se leva, ramassa ses outils qu'il avait déposés dans un coin et attendit, toujours impassible.

— Peblo ! s'écria alors Caridès en se jetant au devant de son mari, et lui saisissant la main avec force, Peblo, je sais ce que tuas résolu… Je t'en prie, n'en fais rien ! la Croix-de-l'Ermite nous a toujours protégés, respecte-la, ne nous expose pas à a colère du ciel en portant une main sacrilège sur cette sainte relique, à la protection de laquelle nous devons tout, la fortune et le bonheur.

— Caridès, tu es aussi folle que les autres, répliqua Peblo, mais je n'aurai pas la folie de sacrifier mes intérêts à une croyance absurde.

Cependant, devant l'angoisse de sa femme, il parut hésiter un instant.

— Dois-je partir ? demanda maître Drack en fixant sur le métayer un regard empreint d'un dédain glacial.

— Allons, finissons-en, s'écria brusquement Peblo.

Il repoussa sa femme de la main et sortit, précédé de maître Drack, qui marcha droit au terrain pu était la Croix-de-l'Ermite, comme s'il eût connu la ferme aussi bien que Peblo lui-même.

— Par où dois-je commencer ? demanda alors le maçon.

— Vous le voyez, répondit Peblo ; vous ne pouvez travailler que sur un terrain uni ; cette croix vous gêne donc : il faut commencer par l'abattre.

— C'est juste, dit maître Drack.

Il jeta à terre sa truelle, prit sa pioche à la main et s'approcha de la croix.

C'était une croix en fer toute rongée par la rouille et scellée dans un grossier piédestal de granit.

Maître Drack demeura quelques instants a la contempler, immobile et silencieux.

Les moissonneurs, hommes et femmes, prévenus par le père Anselme du projet de Peblo, étaient venus, ainsi que Caridès, sur le terrain de la Croix-de-l'Ermite, et tous attendaient avec terreur l'issue de la scène qui se préparait.

— Eh bien ! dit Peblo, qui vous arrête ?

Le maçon ne répondit rien et prit sa pioche a deux mains.

En ce moment, un silence funèbre régnait sur la campagne ; le ciel était terne, uni et immobile comme une coupole d'étain : la foudre n'éclatait pas, elle roulait sans discontinuer, sourde et profonde comme une colère contenue.

La lueur sinistre qui partait de l'horizon vint éclairer en plein les traits de maître Drack.

Ses yeux dardaient des éclairs sur la croix, et sa barbe rousse semblait flamboyer.

Il se prit a sourire, et l'on vit une double rangée de dents blanches et fines étinceler entre ses lèvres ardentes.

Enfin, il leva sa pioche et la laissa retomber au pied de la croix d'où l'on vit jaillir une gerbe d'étincelles.

Il frappa pendant cinq minutes sans s'arrêter, et ce granit, contre lequel semblaient devoir s'émousser les outils les mieux trempés, tomba en poussière sous la pointe aiguë de sa pioche, comme si c'eût été un monceau de terre durcie par la gelée.

La croix s'ébranla peu à peu, chancela tout-à-coup, tomba sur le sol et se brisa en deux parties.

Au même instant, la clarté étrange qui palpitait sur le sol comme un malade qui agonise, disparut sous un nuage épais, et une obscurité profonde enveloppa la campagne.

Les paysans, saisis d'horreur et d'épouvante, se prirent par la main et frissonneront en même temps comme si une secousse électrique les eût frappés tous à la fois.

Cependant, l'un d'eux conserva assez de sang froid pour allumer sa lanterne, qu'il avait apportée avec lui, et, grâce à sa précaution, chacun put se voir et se reconnaître.

Ce fut Peblo qui, le premier, rompit le silence mortel qui pesait sur toutes les âmes comme un manteau de plomb.

— Allons, enfants, le souper vous attend, dit-il aux moissonneurs.

Puis, se tournant du côté de la croix :

— Holà ! maître Drack, venez-vous manger ou boire un coup ?

Maître Drack ne répondit pas.

— Jean, dit alors Peblo au paysan qui tenait la lanterne, viens donc ici, je ne vois pas le maçon.

On chercha par tout le terrain, on fouilla tous les coins de la ferme, mais tout fut inutile, on ne retrouva ni le maçon, ni ses outils.

— Voilà qui est singulier, murmura tout bas Peblo : un maçon qui s'en va sans se faire payer sa peine !

Le lendemain Peblo fit jeter sur le chemin la croix brisée et son piédestal de granit, puis trois maçons venus de la ville commencèrent à élever la grange dont il avait besoin. Mais les travaux furent presque aussitôt interrompus ; l'un de ces ouvriers, étant pris de vin, se laissa tomber dans une mare où il trouva la mort, l'autre fut saisi subitement d'une fièvre qui le mit au lit, et le troisième fut trouvé nu matin assassiné au coin d'un bois.

Enfin le malheur sembla vouloir s'attacher à tout ce qui, de près ou de loin, tenait à la ferme des Aubiers.

Une contagion se déclara dans le pays, et l'on remarqua, chose étrange ! qu'elle ne s'attaquait qu'aux gens employés par Peblo Rocca ; de sorte qu'en quelques jours il se vit abandonné de tous les ouvriers, hommes et femmes, et dans l'impossibilité de les remplacer, quelque prix qu'il offrît pour tenter la cupidité des paysans.

Alors ses terres demeurèrent à l'abandon, se détériorèrent faute de culture ; puis ses troupeau ? ; disparurent peu à peu, enlevés par la maladie, ses grains et ses fourrages se perdirent avec une incroyable rapidité.

Au bout de six mois, Peblo se vit contraint de céder à un autre la ferme des Aubiers.

Il se retira avec Caridès dans une petite chaumière où le malheur les suivit avec le même acharnement, et on vit bientôt Peblo et Caridès pâles, maigres, couverts de haillons et frissonnant au soleil, car la fièvre les avait saisis tous deux.

Le bruit d'un galop de cheval interrompit Brigitte à cet endroit de son récit.

Les trois commères tournèrent la tête et aperçurent un jeune homme qui arrivait ventre à terre par l'étroit sentier qu'elles dominaient de quelques pas.

— Tiens, dit la meunière, c'est le roi de l'Arquebuse.

— Vous croyez ? demanda la Capeline.

Mais en moins d'une minute il arriva jusqu'à elles et les dépassa ; c'était bien le chevalier de Sainte-Luce.

— Tiens, dit Brigitte, c'est singulier, il était parti avec notre

reyot, comment se fait-il donc qu'il revienne par ici ?

— Comment ! vous ne devinez pas ? dit la Capeline.

— Pas du tout.

— Quel est le chemin qu'il prend en ce moment ?

— Le chemin du château de Montmeylian, c'est facile à voir.

— Eh bien, reprit la Capeline, il est jeune, joli garçon, il court à se briser vingt fois le cou, et vous ne comprenez pas qu'il va à un rendez-vous d'amour ?

— Mademoiselle de Montmeylian est si jolie ! dit la meunière ; on peut bien perdre un peu la tête pour elle.

— Mais reprenez donc l'histoire de Caridès, mère Brigitte, c'est effrayant… mais j'aime bien ces histoires-là, moi.

Pour peu que le lecteur soit de l'avis de la belle meunière, nous allons revenir à Caridès.

Un soir d'été, c'était un dimanche, Caridès allait se rendre à vêpres, tandis que Peblo, qui, de tout temps s'était fait un point d'honneur de ne jamais mettre les pieds dans une église, se tenait, immobile, appuyé au seuil de la chaumière, quand un homme parut tout-à-coup à leurs yeux, mais si brusquement, qu'on eut dit qu'il était sorti de terre.

C'était maître Drack, le maçon que le fermier des Aubiers avait ramené de Nérac un an auparavant ; car c'était justement l'anniversaire du jour fatal où la croix avait été détruite.

C'était bien lui ; Caridès le reconnut a son regard étincelant, à sa barbe rousse, à ses mains blanches, à ses outils polis et brillants comme l'or et l'acier.

Rien en lui n'était changé depuis le funeste événement.

A le voir ainsi, on eût pu croire qu'une heure à peine s'était écoulée au lieu d'une année entière.

— Bonjour, monsieur Peblo, dit-il au métayer de cette voix sans accent, sans timbre et sans écho, qui semblait sortir d'un automate : comment vont les affaires depuis que je ne vous ai vu ?

— Mal, très mal, maître Drack, répondit Peblo.

Caridès jeta sa mante sur ses épaules.

— Peblo, je vais à l'église, dit-elle à son mari.

Et elle partit en saluant le maçon, qui fixa sur elle un regard de

feu, sans répondre à cette politesse par une parole ou par un geste.

Une heure après, quand Caridès rentra chez elle, plus triste encore que de coutume, elle ne trouva plus Peblo, il était sorti.

Après deux heures d'attente, l'inquiétude commença à s'emparer de son esprit, et malgré sa répugnance à adresser la parole à ses voisins, elle s'informa près d'eux s'ils avaient vu son mari.

Une bonne femme, trop vieille et trop infirme pour se rendre à l'église, lui apprit qu'elle l'avait vu passer avec le maçon et qu'ils avaient pris tous deux le chemin de la forêt.

Caridès embrassa ses enfants, qui dormaient tous deux et courut à la forêt.

Elle chercha longtemps en vain, elle appela et nulle voix ne lui répondit.

Elle allait regagner sa chaumière, espérant trouver Peblo de retour, quand elle vit comme deux rayons de feu briller dans la demi-obscurité du crépuscule.

Elle fit quelque pas de ce côté, et elle crut distinguer la barbe ardente de maître Drack, il lui sembla même voir un rire silencieux épanouir ses traits sinistres et laisser a découvert ses deux rangées de dents blanches.

Malgré la frayeur dont elle se sentait saisie, sans pouvoir s'en expliquer la cause, Caridès s'approcha vivement du maçon.

Elle le vil s'évanouir aussitôt comme une vapeur.

Puis, à la pâle clarté d'un rayon de lune qui perça le feuillage, elle aperçut vaguement comme un corps humain qui semblait suspendu en l'air, à quelques pieds au-dessus du sol.

Stupéfaite de ce qu'elle prit d'abord pour une apparition surnaturelle, Caridès regarda plus attentivement ; alors elle faillit tomber à la renverse, saisie d'horreur et d'effroi.

Ce corps, c'était celui de Peblo, qui était pendu à une branche de chêne.

Caridès s'enfuit épouvantée, et arriva chez elle toujours courant comme si elle eût été frappée de folie.

Mais là une nouvelle catastrophe l'attendait encore.

Son premier regard, en rentrant dans la chaumière, fut pour le berceau où elle avait laissé ses deux enfants endormis dans les bras l'un de l'autre, et jugez de sa surprise, de son effroi, quand elle

s'aperçut qu'il n'y en avait plus qu'un.

— Ah ! pauvre femme ! s'écria la meunière.

— Elle se mit à chercher partout, pleurant, sanglotant, et se tordant les bras de désespoir, tout fut inutile. Comme les enfants couraient depuis longtemps déjà, il lui vint une horrible pensée ; elle s'élança vers la petite rivière qui coulait à cent pas de là, et alors elle jeta un cri terrible et faillit devenir tout-à-fait folle en découvrant dans les herbes, sur les bords de la rivière, le chapeau de paille et les souliers de l'enfant disparu.

— Hélas ! Seigneur, dit la jeune meunière d'un ton pénétré, que de malheurs sur une pauvre créature !

— Caridès était courageuse, reprit Brigitte, et elle voulut encore lutter contre le sort qui s'acharnait après elle ; mais loin de trouver les consolations qu'on accorde toujours aux malheureux, elle n'éprouva de toutes parts que persécutions et mauvais traitements, car depuis quelque temps le village était en proie à tous les fléaux, subissant les maladies, les contagions, les orages, enfin toutes les calamités, et, à tort ou a raison, on attribuait tout cela à Caridès, si bien que la malheureuse femme se vit partout rebutée.

Comprenant bien qu'il fallait céder a la malignité du destin, elle prit un jour dans ses bras l'enfant qui lui était resté et s'en fut le rendre au vieux Jacob, car il paraît que celui-là était le fils du baron de Sainte-Luce.

Elle le regarda un instant en silence avant de s'en séparer ; puis après l'avoir couvert de larmes et de baisers, après l'avoir recommandé aux soins de cet homme comme si c'était son propre enfant, elle partit et nul ne la revit depuis.

On apprit seulement qu'elle était allée demeurer à vingt lieues de là, sur la frontière d'Espagne, chez une sœur qui s'était mariée de ce côté.

— Et voilà, dit Brigitte en terminant, l'histoire de la métayère de la Croix-de-l'Ermite, Caridès la maudite.

Tout-à-coup Brigitte tressaillit et se troubla singulièrement.

Caridès était à deux pas d'elle, s'appuyant sur le bras de Gilles-le-Songeur ; à son aspect, les deux autres femmes se mirent à trembler également, impressionnées par le récit qu'elles venaient d'entendre.

Caridès s'arrêta en face des trois femmes, et après les avoir regardées un instant d'un air grave :

— Apprenez, dit-elle, qu'il n'y a de maudits ici-bas que ceux qui

refusent de secourir leurs semblables.

Puis s'adressant à la jeune meunière :

— Merci, jeune femme, lui dit-elle, merci des soins que vous m'avez donnés ; fussé-je trois fois maudite, croyez bien que Dieu vous en tiendra compte.

— Et vous, dit Gilles à Brigitte et à la Capeline, soyez sûres que vous aussi vous serez récompensées un jour de la résignation avec laquelle vous avez supporté le désagrément de vous voir si mal partagées au moral et au physique.

Après ce compliment que les deux commères ne reçurent pas d'un air fort satisfait. Gilles leur tourna le dos et se remit en marche avec Caridès.

Au bout de cinq minutes, ils arrivèrent tous deux en face d'une petite cabane bâtie avec des branches d'arbres qui s'entrelaçaient avec une certaine grâce.

— Voici mon château de plaisance, dit Gilles à Caridès, je me le suis bâti moi-même pour y trouver un abri quand je me suis trop attardé pour rentrer à Montmeylian. J'en ai renouvelé justement ce matin la bruyère qui me sert de lit, vous pourrez y passer une bonne nuit.

— Vous avez une belle âme, lui dit Caridès ; puissiez-vous voir se réaliser tous les vœux que forme votre cœur.

— Merci, répondit Gilles d'un ton moitié riant, moitié sérieux ; mais j'ai mille raisons de douter que cela arrive jamais. En attendant, bonne chance et bon repos ! Mais ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez voir la fête qui se donne ce soir au château de Montmeylian ?

— Oh ! oui, de loin, ne fût-ce qu'un instant, cela me ferait bien plaisir, dit Caridès, et demain…, oui, demain, je m'en irai.

— Eh bien, asseyez – vous là, brave femme, et tâchez de reprendre des forces ; pendant ce temps, j'irai chercher à la source voisine de quoi vous rafraîchir, et ce soir je vous conduirai au château.

— Merci, dit Caridès, merci. Vous ne voulez pas me croire ; mais je vous dis que Dieu vous rendra un jour le bien que vous faites aujourd'hui à la pauvre Caridès.

Et, en disant ces mots, Caridès la Sévillane entra dans la cabane que Gilles-le-Songeur venait de lui ouvrir.

Le jour commençait à décroître quand mademoiselle de Montmeylian sortit du château et se dirigea vers le parc, la tête légèrement inclinée sur la poitrine, et de ce pas lent, calme, cadencé, qui atteste que l'esprit est bercé par quelque douce rêverie.

Arrivée en face d'un rond-point auquel aboutissaient dix allées conduisant dans toutes les directions du parc, elle s'arrêta et parut hésiter un instant ; mais cette incertitude dura peu ; son regard s'arrêta presque aussitôt sur une petite allée sombre qui pouvait à peine livrer passage à deux personnes à la fois, et alors une charmante rougeur colora son gracieux visage ; tous ses traits semblèrent s'illuminer à la fois d'un bonheur profond, d'une joie intime, ineffable et mystérieuse.

Evidemment un délicieux souvenir, une de ces émotions ravissantes que font jaillir au cœur d'une jeune fille le son d'une voix, le feu d'un regard ou le contact d'une main, se rattachait a cette allée étroite et sombre.

Ce fut donc celle-là qu'elle prit.

Elle s'y promena lentement, regardant tantôt la mousse veloutée du sentier, tantôt le dôme sombre qui s'arrondissait sur sa tête, comme pour retrouver dans les lieux qu'elle avait déjà parcourus tous les fragments épars de son bonheur.

La jeune fille s'arrêta devant un banc de gazon placé à peu près à mi-chemin de l'allée.

Elle le considéra un instant avec un redoublement d'émotion, puis, elle s'y assit, après avoir cueilli une petite pâquerette qu'elle glissa dans son corsage.

Alors elle se pencha en arrière, et, les yeux fixés sur la cime des arbres, elle laissa la rêverie envahir son âme tout entière, prêtant involontairement aux scènes, que lui rappelaient ses souvenirs le cadre charmant qui vivait devant elle, l'ombre mélancolique qui descendait des grands arbres, les éclaircies de lumière qui glissaient et se brisaient ça et la dans l'épaisseur du bois, le souffle étrange qui palpitait dans le feuillage comme un soupir humain ou comme l'haleine insensible de quelque âme errante.

Tout à coup il lui sembla qu'un souffle plus énergique et plus

régulier venait se mêler à ceux qui la berçaient comme une musique.

Elle écouta plus attentivement et put se convaincre que ce n'était point là un effet de son imagination, car cette respiration, de plus en plus accentuée, se faisait entendre à son oreille, et il lui sembla même sentir comme une tiède vapeur effleurer son cou.

Alors, en proie à un trouble extrême, Laurence fit un mouvement pour se lever et s'éloigner, mais aussitôt une main s'empara de la sienne, et une voix murmura doucement son nom, mais si doucement et avec un accent si tendre qu'elle resta immobile et attendit.

Un jeune homme se montra alors a ses regards, et le lecteur a déjà deviné sans doute que c'était le chevalier de Sainte-Luce.

— Oh ! pardon, dit-il en quittant la main qu'il avait saisie et s'asseyant timidement auprès de Laurence, pardon d'avoir osé presser cette main dans la mienne, mais j'ai compris que vous aviez reconnu ma présence, j'ai cru que vous alliez me fuir, et j'ai tant besoin de vous parler !

— Vous ! monsieur de Sainte-Luce ! s'écria la jeune fille en feignant une surprise qu'elle était loin d'éprouver.

— Puisque j'ai le bonheur de vous trouver seule aujourd'hui, reprit le chevalier, laissez-moi profiter d'une occasion que j'épie depuis si longtemps et que je ne retrouverai plus jamais peut-être, car vous savez la haine de M. de Montmeylian contre tout ce qui est catholique, et l'antipathie toute particulière qu'il me témoigne en toute rencontre.

— Oui, oui, dit la jeune fille d'une voix triste, je connais cette antipathie, dont je n'ai jamais pu pénétrer la cause ; aussi je m'étonne de vous voir au château de Montmeylian.

— Hélas ! j'ai dû venir ici par une voie secrète et en me cachant avec soin à tous les regards. Ce mystère m'a coûté, mais je voulais vous voir et vous parler à tout prix ; je vous en supplie donc, écoutez-moi.

— Je vous écoute, murmura tout bas mademoiselle de Montmeylian.

— Quand je quittai ce pays, il y a dix ans, pour parcourir l'Europe sous la conduite du comte de Valdenas, qui avait été l'ami de mon père, nous étions enfants l'un et l'autre ; je ne vous rencontrais que rarement, et pourtant j'emportai avec moi le souvenir de cette charmante enfant, dont tout le monde admirait la grâce et la merveilleuse beauté, et j'avais cette image toujours vivante dans ma

mémoire, quand, après huit années d'absence, je revins passer quelques jours dans ce pays, il y a de cela deux ans. Ah ! je me rappelle encore, je me rappellerai toujours la première fois que je vous revis ! C'était le lendemain de mon arrivée, je traversais à cheval le village de Saint-Gelais au moment où vous sortiez du temple. Je n'essayerai pas de vous dire l'impression que vous fîtes sur moi, je ne saurais l'exprimer, mais je compris que désormais toute mon âme et toutes mes pensées allaient vous appartenir. Je demandai le nom de cette jeune fille si rayonnante de beauté, et l'on me répondit que c'était mademoiselle de Montmeylian. Au lieu de plusieurs jours que je devais passer ici avec le comte de Valdenas, j'y demeurai trois mois entiers. Je ne pouvais vous adresser la parole, mais je vous rencontrais, et cela me suffisait. Enfin, il fallut partir ; mais partir sans vous parler, sans vous dire mon amour !… je ne pouvais me faire à cette pensée. Et pourtant que d'obstacles s'opposaient à cette entrevue si ardemment désirée !… Vous ne sortiez jamais seule, et la haine de M. de Montmeylian m'interdisait l'entrée du château. Je résolus de pénétrer furtivement dans le parc, aussitôt la nuit tombée, heure à laquelle vous y veniez prendre l'air tous les soirs. C'est ce que je dis dès le jour suivant ; et quand j'arrivai ici, je vous vis dans cette allée et assise précisément sur ce gazon. Je vous fis part de mes sentiments, je vous suppliai de me dire si je pouvais emporter un peu d'espoir ; mais vous partîtes sans vouloir me donner la réponse que je demandais à genoux. Ce jour-là, mademoiselle, vous avez oublié, en vous retirant, un ruban dont je m'emparai, qui ne m'a pas quitté depuis, et que j'ai contemplé parfois avec ravissement, en cherchant à me convaincre que cet oubli de votre part avait été volontaire et que je pouvais y voir la parole consolante que vous aviez refusé de prononcer.

Le chevalier se lut, attendant de la jeune fille un mot qui confirmât cet espoir ; mais, soit qu'elle hésitât à détruire une illusion, soit qu'elle craignît de trahir l'état de son cœur, elle garda le silence.

— Je crois comprendre, mademoiselle, dit alors Sainte-Luce d'une voix grave et triste. Je suis un pauvre gentilhomme, auquel on peut tout contester, son nom, sa fortune et son titre, et j'ai osé aimer une noble demoiselle comme vous ; j'en suis puni par votre mépris, c'est juste !…

Laurence voulut répondre, mais elle ne trouva pas la force de proférer une parole.

— C'est bien, reprit le chevalier, je vais vous quitter et quitter ce pays pour toujours. Mais sachez bien d'abord que ce n'est ni votre nom ni votre fortune qui m'ont séduit ; ah ! le ciel m'est témoin que

j'aurais voulu vous trouver sans titre, sans richesse !

Sa voix s'altérait visiblement ; on sentait qu'il n'était plus le maître de son émotion, que la douleur montait toujours et allait déborder.

— Au reste, reprit-il, comment n'ai-je pas compris que mon espoir était insensé en voyant les prétentions de M. d'Andryane si bien accueillies de tout le monde ?

— Mais quelles prétentions ? demanda Laurence.

— Ses assiduités au château, son empressement et ses prévenances vis-à-vis de vous, la familiarité dont l'honorent M. et madame de Montmeylian, tout ne dit-il pas qu'il aspire à votre main, et qu'il a quelque raison d'y compter ?

— Eh bien ! oui, vous aviez deviné juste, monsieur de Sainte-Luce ; oui, c'est là le but des fréquentes visites que nous rend mon cousin d'Andryane.

Il se fit un moment de silence.

— Et, reprit le jeune homme d'une voix profondément émue, et vous avez consenti ?

— Pour cela, répondit mademoiselle de Montmeylian, il faudrait qu'on m'eût demandé quelque chose ; mais j'ai été obligée de deviner comme vous la cause des assiduités de M. d'Andryane. Je n'ai donc pas eu à me prononcer.

— Mais, reprit Sainte-Luce, cela ne peut durer longtemps ainsi, on va vous interroger, et alors…

— Alors, monsieur de Sainte-Luce, je prendrai conseil de mon cœur, et je répondrai…

Elle parut hésiter.

— Quoi ? demanda le chevalier avec angoisse.

— Je répondrai, dit mademoiselle de Montmeylian en baissant la voix, que je ne crois pas pouvoir faire le bonheur de M. le comte d'Andryane.

— Laurence ! s'écria le chevalier en saisissant avec transport la main de la jeune fille, ah ! Laurence ! vous ne savez pas tout le bonheur que me font éprouver vos paroles. Mais, je vous en supplie, encore un mot, et je n'aurai plus rien à demander a Dieu ! Dites-moi, je vous en prie en grâce, dites-moi si je puis espérer…

— Hélas ! monsieur de Sainte-Luce, répondit la jeune fille en

retirant sa main, que parlez-vous d'espoir et de bonheur, quand vous connaissez les sentiments de mon père à votre égard, quand vous savez que ma mère elle-même se montre favorable à M. d'Andryane, quand vous voyez enfin qu'entre vous et ce bonheur que vous avez rêvé se dressent deux obstacles insurmontables !

— Deux ? Oh ! non, s'écria le chevalier, je vous jure qu'il n'y en a qu'un.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, reprit Sainte-Luce avec la chaleur que donne l'espérance que si j'ai un ennemi dans le marquis de Montmeylian, j'ai en revanche le bonheur de posséder dans madame la marquise une amie… oh ! mais l'amie la plus sincère, la plus indulgente, la plus dévouée !

— En vérité ! s'écria Laurence avec une explosion de joie et de surprise, ma mère est votre amie ! Comment se fait-il donc que je n'aie jamais soupçonné…

— Oh ! c'est qu'il y a une espèce de mystère dans notre amitié.

— Du mystère ! mais c'est charmant, dit la jeune fille qui laissait déborder naïvement tout son bonheur ; vous allez me conter cela.

— Sans doute, répondit le chevalier en se mettant tout de suite à l'unisson de cette joie, je puis vous mettre dans la confidence de notre secret ; car madame de Montmeylian ne m'a jamais dit de vous le cacher ; il est vrai qu'elle croyait cette recommandation inutile, sachant bien que je n'avais aucune occasion de vous voir.

— Partez en toute assurance, reprit mademoiselle de Montmeylian ; s'il y a une faute, je la prendrai sur moi et ma mère pardonnera.

Le chevalier parut se recueillir un moment ; puis il reprit d'une voix émue :

— Sachez d'abord qu'il y a plus de quinze ans que je me rappelle avoir reçu de madame de Montmeylian les premières preuves de l'intérêt qu'elle m'a toujours témoigné depuis.

— Quinze ans ! tant que cela ? dit Laurence.

— Et qui sait ? peut-être trouverais-je plus encore si mes souvenirs pouvaient remonter au delà ; mais j'étais trop enfant. La première fois que je la vis, je m'en souviens, c'était un jour que Jacob, qui n'était pas encore à votre service, avait refusé de me conduire vers une certaine partie de la forêt qui me plaisait particulièrement, pour m'entraîner vers une autre promenade où il me promettait beaucoup

plus de plaisir. Je finis par céder, et au bout de quelques instants nous rencontrâmes madame de Montmeylian dans un carrefour de la forêt. Elle m'embrassa beaucoup, me donna des bonbons, et depuis ce jour, ces rencontres se renouvelèrent fréquemment.

— Mais, demanda mademoiselle de Montmeylian, à quoi deviez-vous donc de lui avoir inspiré une amitié si vive ?

— C'est ce que je n'appris qu'à l'âge de dix ans, la veille du jour où je quittai Saint-Gelais pour voyager avec M. le comte de Valdenas. Jusque-là, j'avais même ignoré son nom. Jacob me le fit connaître en même temps que la cause de l'intérêt qu'elle me portait. Madame de Montmeylian, me dit-il, a connu autrefois votre père ; tes Sainte-Luce et les d'Amalfi étaient intimement liés, elle n'a donc pu voir le fds d'un ancien ami, demeurer seul au monde par la mort prématurée de son père, sans se sentir émue de pitié, et elle a voulu, autant qu'il était en elle, vous faire oublier par ses soins et ses caresses, tout ce qu'a de douloureux pour un enfant la privation d'une famille. Mais elle a dû prendre beaucoup de ménagements pour en agir ainsi ; l'inflexibilité farouche de son mari contre tout ce qui est catholique, lui défendait de le faire ouvertement. Quant a elle, ayant abjuré par force la religion romaine pour se soumettre a une union qui lui était également imposée par la force, elle ne voyait aucun mal a répandre sur vous tous ses soins et toute sa tendresse.

— Ah ! dit mademoiselle de Montmeylian après un moment de réflexion, c'est par contrainte que ma mère a abjuré la religion catholique ! C'est donc pour cela qu'un jour, l'ayant priée de m'expliquer par quelles circonstances elle avait été amenée à changer de religion, je n'ai reçu d'elle d'autre réponse qu'un regard triste qu'elle a fixé sur moi sans parler, et une larme qu'elle a laissé tomber sur ma main.

— Lors de mon retour, il y a deux ans, reprit le chevalier, je revis plusieurs fois madame de Montmeylian qui, à chaque rencontre, me témoigna une affection si vive, s'inquiéta de mon avenir avec une sollicitude si profonde, que cela m'encouragea beaucoup, je dois vous l'avouer, dans les espérances de bonheur que j'avais osé concevoir. Une nouvelle circonstance contribua encore a me convaincre de cette amitié si attentive et si dévouée que je devais a la fois à ma position d'orphelin et au souvenir de mon père. La veille du jour où je repartis pour une nouvelle excursion qui devait me tenir éloigné deux ans entiers de Saint-Gelais, Jacob me remit dix mille livres pour mes besoins, et quand je lui demandai la source où il avait puisé cette somme énorme, il me dit qu'elle était le fruit de ses économies depuis trente ans. Je le crus d'abord, mais en réfléchissant depuis, j'ai

compris que Jacob avait toujours été un trop fidèle domestique pour amasser une pareille somme, et qu'eût-il été infidèle, la fortune de mon père avait toujours été trop mince pour qu'il eût jamais pu faire à son service une économie aussi forte. Or, madame de Montmeylian étant, avec Jacob, la seule personne au monde qui me portât intérêt, et Jacob se trouvant précisément à son service, l'idée me vint que c'était a elle seule que je devais celle généreuse attention, et depuis je fus entièrement confirmé dans cette pensée, lorsque voulant rendre cet argent à Jacob, il refusa d'en entendre parler et prétendit n'avoir fait que me restituer un dépôt qui lui avait été confié par mon père.

— Oh ! mais, en effet, dit naïvement Laurence, vous me rappelez que j'ai souvent entendu manière parler de vous dans les termes les plus favorables, et que tout dernièrement encore, quelqu'un vous comparant à M. d'Andryane et mettant tout l'avantage du côté de mon cousin, elle a pris votre parti et a plaidé votre cause avec une chaleur que je ne lui avais jamais vue. Il est vrai que mon père n'était pas là.

— Chère Laurence ! s'écria Sainte-Luce en portant à ses lèvres la main de la jeune fille, vous m'aimez et votre mère est pour nous ! Ah ! quels que soient les obstacles qui s'opposent à notre bonheur, je ne puis m'empêcher d'espérer ; j'ai trop de joie dans l'âme pour croire à un avenir de malheur, et c'en serait un si grand que celui de vous voir devenir l'épouse d'un autre !

— Jamais ! oh ! non, jamais ! dit Laurence d'un ton grave et ferme qui formait un frappant contraste avec la grâce naïve et la joie expansive qu'elle venait de déployer tout a l'heure ; car il y avait en elle pour ainsi dire deux caractères : l'un qui contenait toutes les charmantes délicatesses, toutes les ravissantes faiblesses de la femme ; l'autre qui ne se montrait à la surface qu'à de rares intervalles, manifestant le courage héroïque et la force de volonté de l'homme le plus énergique.

Dans ce seul mot prononcé de ce ton résolu, il y avait tous les aveux, toutes, les protestations qu'eût pu désirer l'amant le plus exigeant.

Aussi Sainte-Luce se jeta-t-il aux pieds de la jeune fille pour la remercier du bonheur qu'elle lui donnait, lui baisant les mains avec transport, et jurant que rien, au monde ne saurait empêcher désormais qu'ils ne fussent l'un à l'autre.

Les cœurs s'étaient entendus ; les deux amants oublièrent tout ce qui faisait ombre à leur bonheur ; ils ne virent même plus la formidable barrière qu'opposait à l'accomplissement de leurs vœux le caractère de M. de Montmeylian ; tout s'effaça devant les horizons

enchanteurs qui s'ouvraient a leurs yeux ; ils se mirent a causer du passé, et que de choses ils avaient à se dire !

— Voyez-vous, Laurence, disait le chevalier, avant le jour où je vous vis jeune fille, si belle et si pure, si noble et si radieuse, que je crus un instant à une vision céleste, avant ce jour, je sentais chaque matin la lassitude et l'ennui se glisser dans mon âme, et tout en parcourant les contrées diverses où m'entraînait le comte de Valdenas, tout en étudiant, à l'aide de sa profonde sagacité, le cœur de l'homme en général, et les mœurs, les coutumes, les caractères particuliers des différents peuples qui s'offraient à notre observation, je me demandais quel était le but de la vie, quel charme on pouvait trouvera contempler chaque jour les mêmes objets, toujours les mêmes arbres, les mêmes montagnes, le même ciel bleu, et il me semblait que je mourrais bientôt, tué par le dégoût d'une existence monotone. Mais depuis cette vision ravissante, ô ma Laurence ! mon esprit s'ouvrit subitement aux clartés qu'il n'avait même pas entrevues jusqu'alors, et je compris la poésie des forêts, la magnificence des montagnes, la splendeur profonde et mystérieuse du firmament.

— Et cependant, dit Laurence avec un doux accent de reproche, vous avez eu le courage de repartir, de rester loin de moi deux longues années.

— Il le fallait, chère Laurence ; j'obéissais au vœu de mon père, qui avait jugé nécessaire de me faire voyager jusqu'à l'âge de vingt ans, et qui ne soupçonnait pas toute la douleur que j'éprouverais un jour à m'éloigner de Saint-Gelais.

— Oui, je comprends, répondit Laurence, en jetant à la dérobée un regard sur le jeune homme, vous avez dû d'autant plus souffrir, que vous n'emportiez aucun indice, aucun espoir…

— Au contraire, dit vivement Sainte-Luce, j'emportais un grand bonheur, une ivresse si profonde et si complète, qu'elle demeura comme un parfum dans mon cœur, comme un éblouissement dans mon âme, et jeta sur ces deux années de séparation un enchantement perpétuel.

— Je ne vous comprends pas, dit mademoiselle de Montmeylian.

Mais la vive rougeur qui colora ses traits, la joie profonde qui brilla dans ses beaux yeux, prouvaient clairement le contraire.

— Deux jours avant mon départ, reprit Sainte-Luce, j'avais vu Jacob et madame de Montmeylian, et tous deux m'avaient prodigué les conseils et les recommandations que leur avait suggéré leur amitié. Je savais donc que mon départ était connu ici, et cette pensée me vint aussitôt : elle aussi doit le savoir, elle sait également que mon chemin,

pour aller à Nérac, est de passer devant le château de Montmeylian ; alors si elle a compris mon amour, si elle y est sensible, si seulement elle a quelque pitié de la douleur que doit me causer cette séparation, elle sera là, à sa fenêtre, pour que son charmant visage soit le dernier objet que fixent mes regards avant de (putter ce pays, pour qu'un éclair de ses beaux yeux tombe dans mon âme comme un rayon du ciel et la soutienne contre le cruel supplice de l'absence. Voilà ce que je me dis, et le jour venu, je partis, ventre à terre, impatient d'arriver en face de cette fenêtre où m'attendait tant de bonheur. Mais quand je ne fus plus qu'à quelques pas du château, j'arrêtai l'élan de mon cheval, et le mis au pas, étonné tout à coup de l'audace du vœu que j'avais osé concevoir et presque convaincu qu'il ne saurait se réaliser. J'arrivai ainsi devant le château, flottant entre l'espoir et le découragement, me disant que d'ailleurs, à cette heure matinale vous deviez dormir encore, et ce fut en tremblant que je tournai mes regards vers votre fenêtre. Oh Laurence ! Laurence ! non ! rien au monde ne saurait rendre le ravissement qui s'empara de tout mon être quand je vous vis là, debout, le regard tourné de mon côté, et vêtue exactement comme le jour où je vous avais vue resplendir sur les degrés du temple, comme un ange au seuil du Paradis ! Ce fut comme une extase, comme un flot de bonheur qui inonda mon âme tout entière. Je cueillis aussitôt je ne sais quelle fleur étrangère que sa haute tige semblait élever tout exprès à la hauteur de mon cheval, je vous la montrai pour vous faire comprendre qu'elle ne me quitterait jamais, qu'elle serait toujours là pour me rappeler cette heure d'ineffables délices ; puis, la pressant avec transport sur mes lèvres, je partis au galop. Et cette fleur, ajouta le chevalier en passant la main sous son pourpoint, la voici.

Il montra à Laurence quelque chose de noir, de flétri et d'informe qui n'avait plus rien de la fleur. La jeune fille la prit et la garda dans sa main, la contemplant en silence ; l'éclat surnaturel de son visage, l'agitation de son sein trahissaient seuls l'émotion profonde à laquelle elle était en proie.

— C'est bien peu de chose, n'est-ce pas ? reprit Sainte-Luce en baissant doucement la voix, et pourtant cette pauvre petite fleur desséchée, c'est à elle, a elle seule que je parlais de vous. Le soir, dès que je me voyais dans quelque lieu solitaire, au fond d'un bois ou abandonné au courant de quelque fleuve, je la prenais dans ma main, comme vous la prenez là, et je lui racontais toutes mes impressions, toutes mes craintes et toutes mes espérances, puis l'effleurant de mes lèvres, je lui disais de me parler de vous, de me confier tout bas si vous accordiez parfois une pensée à celui qui vous avait donné toute sa vie ; et comme je m'étais convaincu que ma petite fleur, à force de

s'ouvrir chaque matin et de se fermer chaque soir sous vos fenêtres, avait fini par aspirer un peu de votre âme dans son beau calice d'or, j'attendais sa réponse avec une angoisse aussi vive que si elle fut sortie de votre propre bouche. Eh bien !… ah ! ne riez pas de mon illusion, je vous jure que j'ai senti parfois comme un parfum mystérieux monta subitement de ses pétales desséchées, pénétrer jusqu'à mon cœur et y jeter une émotion délicieuse. C'était la réponse, vous pensiez à moi, la fleur l'avait dit.

Laurence écoutait toujours et ne disait rien.

— Mais rendez-la moi, dit Sainte-Luce en avançant la main pour la reprendre, car je vous l'ai dit, tous les secrets, toutes les souffrances, tous les enchantements de mon amour, je les lui ai confiés, elle en est pour ainsi dire pénétrée, elle renferme en elle les plus pures, les plus ardentes émanations de mon âme ; aussi est-elle devenue mon bien le plus précieux.

— Ah ! murmura Laurence, toutes vos joies et toutes vos douleurs, toutes les émotions qui vous viennent de moi, tout est là, dans cette fleur ?

— Tout ! dit le chevalier ; donnez donc, car vous comprenez de quel prix inestimable elle est pour moi.

Et il voulut la prendre dans la main de la jeune fille ; mais la main se ferma tout à coup. Puis Laurence tira de son corsage la pâquerette qu'elle y avait glissée en s'asseyant sur le gazon, et la donnant au jeune homme :

— Tenez, dit-elle, faisons un échange, prenez celle-ci ; moi, je garde l'autre, qui me redira tout ce que vous lui avez confié.

— Laurence ! ah ! ma chère et adorée Laurence ! s'écria Sainte-Luce hors de lui, c'est trop de bonheur, c'est plus que je n'en avais jamais espéré, plus que mon cœur n'en peut supporter.

— Hélas ! dit Laurence, nous nous abandonnons imprudemment à des rêves qui seront détruits dès demain peut-être ; nous ne regardons que le coin du ciel qui est tout azur, et nous ne voyons pas l'orage qui se forme de toutes parts et menace d'engloutir notre bonheur.

— Oui, votre père nous est contraire, Laurence, dit le jeune homme ; mais votre mère nous aime tous deux.

— Ma mère est habituée à-courber la tête ; elle ne pourra que supplier, et je connais mon père, il sera inflexible. D'ailleurs, ce mariage, dont il n'a pas encore daigné me parler, de crainte, sans doute, de paraître me demander mon consentement, à moi sa fille, ce

mariage, je sais qu'il a résolu de le conclure prochainement.

— Alors, nous n'avons pas un moment à perdre, il faut que je parle dès ce soir à madame de Montmeylian.

— Elle vient souvent se promener vers cette heure sur la terrasse qui s'étend au haut de cette avenue.

— J'y vais, dit Sainte-Luce. Adieu, adieu, Laurence, je vous aime trop pour croire que Dieu veuille nous désunir.

— Adieu, adieu, murmura la jeune fille à voix basse.

Le chevalier se dirigea rapidement vers l'extrémité de l'avenue que lui avait désignée Laurence. Comme il approchait de la terrasse, il crut distinguer, à travers les troncs argentés des bouleaux, comme une ombre blanche qui se promenait lentement, et au bout de quelques instants, il reconnut que cette ombre, c'était madame de Montmeylian. Il courut à elle.

— Vous ! vous ici, Sainte-Luce ! s'écria madame de Montmeylian, frappée de stupéfaction à l'aspect du jeune homme.

— Madame, dit le chevalier, ne sachant comment il devait interpréter cette extrême surprise, m'en voudriez-vous d'avoir pénétré dans le château sans votre agrément ?

— Vous en vouloir ? reprit tout-à-coup la marquise d'un ton plein de bonté, vous savez bien que non, cher enfant ; seulement, j'ai été un peu effrayée, je l'avoue, à la pensée que vous pourriez être vu dans ce parc par le marquis de Montmeylian, et vous savez tout ce qu'une telle rencontre pourrait avoir de désagréable pour vous.

— Je ne l'ignore pas, madame, répondit Sainte-Luce ; mais l'intérêt qui m'amenait ici était assez puissant pour me donner la force de braver cette crainte.

— Ah ! vous avez quelque grâce à me demander, dit la marquise avec un de ces gracieux sourires qui contiennent déjà le consentement, j'aurais du le deviner. Eh bien, venez ici, beau chevalier, donnez-moi votre bras, que je m'y appuie, car je me sens faible ce soir, et entrons dans cette petite allée où nul importun ne viendra troubler notre entretien.

Sainte-Luce s'approcha avec empressement, enchanté de trouver la marquise dans des dispositions si favorables, offrit son bras sur lequel celle – ci s'appuya avec complaisance, et ils pénétrèrent tous deux dans la petite allée sombre qu'il venait de quitter.

— Voyons, mon cher chevalier, dit alors madame de Montmeylian, qu'avez-vous à me demander ? Vous savez, je vous l'ai

dit souvent, que j'ai été l'amie de votre pore ; depuis sa mort, je me suis fait un devoir de veiller sur votre enfance, puis sur votre jeunesse, comme s'il m'en eût priée à son dernier soupir, ce qu'il a fait peut-être : parlez donc sans crainte, et dites-moi ce que je puis pour votre bonheur.

Le jeune homme garda le silence, tant il trouvait difficile maintenant d'aborder le sujet délicat dont il voulait entretenir sa protectrice.

— A votre embarras, dit la marquise d'un ton caressant, je crois deviner le sujet de la requête que vous allez m'adresser. Allons, vous êtes jeune, vous aimez le plaisir, le luxe peut-être… Qui sait ? Vous voudriez un autre cheval, de plus belles armes, des vêtements plus somptueux… et la modicité de vos revenus, que je connais, se refuse à la satisfaction de vos caprices. C'est cela, n'est-ce pas ? Vous avez besoin d'argent et vous avez voulu me prouver que j'étais votre meilleure amie en vous adressant à moi.

— Non, madame, répondit timidement Sainte-Luce, ce n'est pas d'un caprice qu'il s'agit, mais d'une chose grave, car il y va du bonheur de toute ma vie.

— En vérité ! mon enfant, mais parlez donc et croyez bien qu'il n'est rien que je ne fasse au monde pour que vous soyez heureux.

— Oh ! madame, reprit Sainte-Luce, je vous ai toujours trouvée si admirable de bonté pour moi, qui n'ai jamais rien fait pour la mériter, que je ne douterais pas du succès s'il dépendait de vous seule, mais il faut le consentement d'une personne qui m'a toujours été contraire, de M. de Montmeylian, et voilà ce qui m'épouvante, voilà ce qui m'empêche d'espérer.

— Le consentement de mon mari ? Je ne comprends pas… Voyons, mon enfant, expliquez-vous, que venez-vous me demander ?

— Madame la marquise, dit Sainte-Luce d'une voix grave et émue, je viens vous demander la main de mademoiselle de Montmeylian, que j'aime et dont je suis aimé.

Si l'obscurité n'eût été trop profonde pour qu'on pût distinguer les traits de la marquise, on y eût vu sans doute une émotion extraordinaire, car elle s'arrêta tout-à-coup, étendit la main pour s'appuyer contre un arbre et resta quelques instants sans pouvoir proférer une parole.

— Mon Dieu ! madame, balbutia le jeune homme tout interdit, vous aurais-je offensée au point que vous ne daigniez pas même répondre à ma demande ?

Madame de Montmeylian fut encore un instant sans prononcer un mot ; puis, comme si elle eût surmonté son émotion par un suprême effort :

— Vous aimez Laurence ? dit-elle d'une voix étrangement altérée.

— Oui, madame.

— Et Laurence vous aime ?

— Elle me l'a avoué.

— Oh ! cela est impossible ! s'écria la marquise.

— Madame, je vous jure…

— Vous ne me comprenez pas, reprit madame de Montmeylian.

Elle se tut de nouveau comme accablée, puis elle ajouta :

— Je veux dire qu'il est impossible que cette union obtienne l'assentiment de mon époux.

— Ah ! madame, j'irai me jeter à ses pieds, s'écria Sainte-Luce avec feu, et je parviendrai à l'attendrir ; j'irai trouver M. d'Andryane : on le dit généreux, je m'adresserai a son cœur, je lui ferai connaître la vérité, et, j'en suis certain, il sera le premier à renoncer à une main qu'il n'obtiendrait que par la violence.

— Silence ! silence ! Sainte-Luce, dit la marquise, ne faites rien de tout cela !

— Mais, madame ; songez donc…

— Écoutez-moi, reprit madame de Montmeylian d'une voix solennelle.

— J'obéis, madame, et promets de vous obéir toujours.

La marquise garda encore un instant le silence, comme pour reprendre ses forces, puis, saisissant la main du chevalier et la pressant dans les siennes :

— Sainte-Luce, lui dit-elle, connaissez-vous dans le parc de Montmeylian le pavillon des Cygnes ?

— Oui, madame, là-bas, derrière le bois de frênes, près du grand chemin.

— C'est cela. Vous savez aussi que celle nuit le marquis réunit toute la noblesse du pays au château !

— Je le sais.

— Eh bien, pendant la fête, quand les danses auront commencé, au plus fort du plaisir, à minuit, vous vous rendrez au pavillon des Cygnes. Soyez exact.

— Oh ! je n'y manquerai pas.

— Vous trouverez la porte entr'ouverte et le pavillon éclairé. Vous regarderez les peintures, et dans une chasse au lion et au tigre, vous remarquerez un tigre noir dont l'œil brille comme un diamant. Appuyez le doigt sur cet œil et un panneau d'armoire s'ouvrira aussitôt. Dans cette armoire, vous trouverez une petite boîte d'or dont voici la clé ; elle ne me quitte jamais ; vous l'ouvrirez, et vous prendrez connaissance des papiers qu'elle renferme.

— Moi, madame ?

— Oui, mon enfant.

— Je ferai scrupuleusement tout ce que vous me dites, madame ; mais permettez-moi de revenir sur l'objet qui m'intéresse plus que ma propre vie… Cette réponse que je vous ai demandée, que je vous demande à genoux…

— Vous la connaîtrez après avoir lu les papiers dont je vous parle, répondit la marquise.

— Quoi ? vous ne pouvez, maintenant…

— Sainte-Luce, mon enfant, n'êtes-vous pas convaincu que vous avez en moi une amie dévouée, et que si je remets cette réponse a plus tard, c'est que quelque motif impérieux m'empêche de vous la donner en ce moment ?

— Vous avez raison, madame.

— Allez donc, mon enfant, sortez du parc sans qu'on vous voie, et à minuit au pavillon des Cygnes. Allez, moi je retourne seule au château.

Sainte-Luce baisa respectueusement la main de la marquise et partit.

Quand il eût fait cinquante pas dans le parc, il se retourna et il la vit toujours à la même place, blanche et immobile comme le tronc des bouleaux, avec lesquels, à la clarté de la lune naissante, on eût pu la confondre.

Chapitre 12 – Une revanche.

C’était au château de Nérac que résidait Henri de Navarre ; c’était là que, durant la trêve momentanée qui avait lieu entre les huguenots et les catholiques, il vivait avec ses capitaines, qui tous, sans exception, étaient devenus pour lui des amis dévoués.

Ce jour-la, tous ces capitaines intrépides, dont la bravoure étonnaient leurs ennemis eux-mêmes, étaient réunis sur un petit préau qui s’étendait en face du pont-levis, les uns debout, les autres assis sur des bancs de bois, ceux-là couchés sur le gazon.

Ils étaient une vingtaine, parmi lesquels se distinguaient particulièrement le baron de Rosny, qui devait jouer plus tard un si beau rôle près de Henri IV, sous le nom de Sully ; Châtillon, le fils de Coligny, d’Aubigné, huguenot intraitable, aussi spirituel que brave ; Duplessis-Mornay, le plus brave, le plus austère, le plus érudit des réformés ; Lanoue, surnommé Bras-de-Fer, a cause du bras gauche qui lui avait été enlevé au siège de Senlis et qu’il avait fait remplacer par un bras en fer dont il pouvait se servir pour monter a cheval, mutilation qui n’empêchait pas qu’il ne fut réputé le plus habile, le plus actif, le plus redoutable des capitaines de Henri de Navarre.

La résolution indomptable empreinte sur la physionomie de tous ces hommes de guerre n’avait rien de cette expression insoucieuse, légère et provocante qui distinguait les capitaines ligueurs et lorrains ; il s’y mêlait, au contraire, quelque chose de grave et de réfléchi qui donnait à leur personne un caractère frappant et tout particulier de profondeur et d’élévation.

Cette expression était si remarquable, que le peuple les reconnaissait au premier coup d’œil et les désignait du doigt partout où ils passaient.

Tous faisaient cercle en ce moment autour du baron de Cossac, et les plus graves riaient aux éclats d’une histoire qu’il leur racontait avec le plus grand sérieux.

— Vous riez, messieurs, dit Cossac en achevant son récit ; je vois que vous avez peine à croire à un pareil degré de stupidité, et pourtant Villandri est là pour vous dire si j’ai inventé un mot ou exagéré un seul détail.

— Oui, messieurs, dit alors Villandri, avec un sérieux qui ne

pouvait tromper que l'épais baron de Cossac, je suis là pour attester que pas un de tous ces manants, bourgeois et villageois, n'a paru comprendre l'honneur insigne qui devait résulter pour eux d'un duel avec notre ami, quoiqu'il ait pris la peine de leur expliquer, pour les allécher, qu'il était le baron de Cossac, qu'il avait eu cinquante affaires, et que pas un de ses adversaires n'était sorti de ses mains sans être tué ou blessé.

Les éclats de rire redoublèrent.

— Je vous dis, messieurs, s'écria Cossac qu'on n'a jamais rien vu d'aussi bouché que les gens de ce pays. Enfin, toujours est-il que voilà plus d'un mois que je n'ai dégainé et que je ne sais plus que faire de moi. Si cela continue trois semaines encore, je ne saurai plus comment on tient une épée !

— Pauvre Cossac ! dit d'Aubigné d'un ton d'affectueuse pitié.

— Eh ! pardieu, reprit le baron, je sais bien que vous êtes tous mes amis, et qu'il n'est personne parmi vous qui ne se fit un plaisir de me procurer cette distraction, sans cette fantaisie bizarre qui a pris à notre roi Henri de défendre, sous peine de complète disgrâce, que nous nous battions jamais entre nous. Convenez, messieurs, que c'est vouloir nous faire périr d'ennui.

— L'arrêt est sévère, j'en conviens, dit Lanoue, mais que veux-tu ? il faut s'y soumettre.

— Ah ça, dit Châtillon, dans cette maudite métairie il n'y avait d'autre gentilhomme que Villandri ?

— Bah ! répondit Cossac, il s'est bien trouvé la un petit gentillâtre, mais j'avais des motifs particuliers pour ne pas désirer une affaire avec lui.

— Il était donc de bien petite noblesse ? dit Lanoue.

— Ce n'est pas cela puisque j'avais daigné descendre jusqu'à de simples bourgeois, j'aurais été enchanté d'échanger un coup d'épée avec lui, quoiqu'il fût bâtard ; mais d'abord il était le fils d'un homme que jadis j'ai eu le malheur de laisser raide mort sur le pavé, et puis il était âgé de-vingt ans à peine, mince et joli comme une jeune fille, et la lèvre garnie d'une petite moustache qui brunissait à peine ; bref, c'était de la besogne trop facile, et je ne voulais pas d'un enfant qui serait tombé sans résistance dès les premières passes.

Comme il achevait ces mots, le baron de Cossac sentit une main qui se posait doucement sur son épaule ; il se retourna brusquement et se trouva face a face avec le chevalier de Sainte-Luce.

— Monsieur le baron de Cossac ! dit le jeune homme en ôtant sa toque et saluant avec une exquise courtoisie.

— Monsieur le chevalier de Sainte-Luce ! riposta le baron se redressant sur la hanche et donnant un coup de poing sur son feutre pour l'enfoncer sur ses yeux.

— Mon Dieu ! monsieur le baron, reprit le chevalier, l'aménité de votre accueil a quelque chose de si engageant, que j'eusse souhaité vivement de nouer avec vous des relations d'amitié ; malheureusement quelque chose s'oppose à ce que je puisse satisfaire ce désir.

— Je ne vous comprends pas, chevalier, dit Cossac en rembrunissant de plus en plus son visage.

Le jeune homme se plaça en face du baron et le regardant fixement :

— Monsieur le baron de Cossac, lui dit-il, vous portez des moustaches longues et touffues, ce qui semble faire la critique des miennes, qui sont courtes et effilées, je vous en demande raison.

A cette étrange provocation, tous les gentilshommes se regardèrent stupéfaits.

— Peste ! voilà un jeune coq qui chante bien haut pour son âge, dit Lanoue.

— Ah ça ! d'où sort-il donc et que vient-il faire parmi nous ? demanda d'Aubigné en jetant sur le jeune homme un regard de travers.

— Ce nom de Sainte-Luce respire un parfum catholique qui ne me revient guère, ajouta Châtillon.

— Messieurs, dit tout à coup Villandri en prenant le chevalier par la main, je vous présente le jeune homme dont vous a parlé le roi Henri, celui qui l'a sauvé ce malin de la fureur du sanglier, et qui se rend ici sur l'invitation du roi, notre sire.

Cette déclaration changea brusquement la disposition des esprits ; on se rapprocha du jeune homme, on le félicita, on lui fit accueil, mais sans cependant oublier complètement la réserve que devait imposer à des huguenots son titre de catholique.

— Par la mort-Dieu ! dit Cossac à Villandri, tu as bien fait de te presser, car je jure sur mon épée que si ce beau muguet ne se hâte de retirer ses paroles, il ne profitera pas de l'honneur qu'a bien voulu lui faire Sa Majesté.

Et il regarda fièrement le chevalier pour lui faire comprendre

qu’il attendait sa réponse.

Lejeune homme soutint d’abord ce regard avec beaucoup de sang froid, puis, tout à coup il se mit à sourire.

— Par le diable d’enfer ! s’écria Cossac furieux, je voudrais bien savoir ce que j’ai de si drôle dans ma personne pour exciter votre hilarité !

— Ne vous offensez pas, monsieur le baron, répondit Sainte-Luce avec calme, mais c’est que plus je regarde vos grosses moustaches et votre regard sombre, plus je suis frappé de la ressemblance qu’il y a entre vous et le terrible Pierre Godard.

Tout le monde se mit à rire, car Pierre Godard était généralement connu comme un type parfait de grossièreté et de ridicule.

— Ah ! pour le coup, s’écria le baron hors de lui, voilà qui passe les bornes !

Et tirant son épée du fourreau :

— Allons, dit-il, vous le voulez, ne vous en prenez qu’à vous.

— C’est bien entendu, répondit Sainte-Luce, en tirant également son épée et se mettant en garde ; mais je vous en supplie, monsieur de Cossac, veuillez supposer un instant que je ne suis pas un enfant, et daignez me traiter comme si j’étais aussi habile que vous au maniement de l’épée ; cela flattera vivement mon orgueil, je vous assure.

Le combat était commencé avant que le jeune homme n’eût achevé sa phrase, et le baron ne tarda pas à s’apercevoir que, bon gré, mal gré, il lui faudrait bien faire droit à sa requête.

Le chevalier était un tireur fort adroit.

Cossac adopta donc une prudente défensive, convaincu que son jeune adversaire, rompu par la fatigue, ou excité par l’impatience, oublierait bientôt toute mesure et se livrerait à lui par quelque témérité hasardeuse.

Dès l’abord, les forces des deux adversaires semblèrent se partager dans une proportion à peu près égale, et il eût été difficile de juger a qui resterait l’avantage.

Ils s’observaient et s’étudiaient mutuellement, plutôt qu’ils ne combattaient encore.

On voyait que, dès les premières minutes de l’engagement, ils s’étaient justement appréciés et avaient compris qu’ils n’auraient

raison l'un de l'autre qu'en y employant toute leur science et tous leurs efforts.

L'attitude de Cossac surtout prouvait que l'affaire lui paraissait sérieuse, et qu'il venait de rencontrer un adversaire digne de lui. Les gentilshommes faisaient tranquillement cercle autour des deux combattants.

Si futile que fût pour eux le motif apparent de ce duel, pas un n'avait eu la pensée de s'y opposer, tant c'était chose commune et attrayante qu'une affaire d'honneur à celle époque.

— En vérité ! monsieur le baron, dit Sainte-Luce en ferraillant avec une aisance merveilleuse, je ne sais comment vous remercier de votre courtoisie.

— Que voulez-vous dire ? demanda Cossac qui commençait a s'étonner de voir durer si longtemps le sang froid de son adversaire.

— Je vous ai prié de me traiter comme si vous faisiez quelque cas de mes talents à l'escrime, et je me plais à reconnaître devant ces messieurs que vous accomplissez mon désir avec un scrupule qu'on ne saurait trop louer.

— Je crois vraiment que vous vous permettez de railler, dit le baron en faisant tous ses efforts pour comprimer sa colère.

— Le ciel m'en préserve ! j'ai bien assez affaire de me défendre, car, sur mon âme ! vous êtes le plus fort tireur que j'aie encore rencontré. Non…, c'est sincèrement que je vous remercie de vouloir bien faire croire à ces nobles gentilshommes que je ne suis pas trop gauche dans le maniement des armes, et pour vous le prouver, je veux vous indiquer un coup de pointe fort curieux que j'ai appris en Italie ; car, en conscience, pour les armes comme pour le reste, il n'est rien de tel que de voyager. Tenez, le voici.

— Mort-Dieu ! jura Cossac en faisant un mouvement convulsif.

Le sang avait jailli de son épaule.

— On me l'a donné comme infaillible, reprit Sainte-Luce toujours calme et souriant, et voici la troisième fois que je m'assure par moi-même qu'on ne m'a pas trompé.

Il y eut ici un temps d'arrêt. Les gentilshommes réformés se regardèrent l'un l'autre, émerveillés a la fois de tant d'adresse et de présence d'esprit.

— Sang-Dieu ! quelle lame et quel cœur ! dit Lanoue.

— Pour mon compte, dit d'Aubigné, je donnerais beaucoup pour

qu'il fut des nôtres.

— Cossac, ajouta Villandri, voilà un duel qui te fera plus d'honneur que celui dont tu voulais te régaler ce malin avec les bonnes gens de la métairie.

Cossac comprit le sentiment d'admiration sympathique qu'excitait le chevalier de Sainte-Luce et se sentit profondément humilié du rôle qu'il jouait en face d'un adversaire de si mince apparence et qu'il avait traité si cavalièrement, et la colère lui serra la gorge.

— Est-ce que nous en restons-là ? demanda le jeune homme à Cossac ?

— En rester la ! vous ne me connaissez guère, s'écria Cossac en se remettant en garde et en jetant à Sainte-Luce un regard plein de rancune et de colère.

— Je ne sais si je me flatte, reprit Sainte-Luce en recommençant à ferrailler avec la même justesse de coup d'œil et la même tranquillité d'esprit, mais je pense que ce coup de pointe a votre approbation. N'importe, ma reconnaissance ne se bornera pas là. J'ai aussi visité l'Espagne et j'ai appris par la un coup d'estocade qui n'est pas moins précieux que celui que je viens de vous faire apprécier ; tenez, jugez-en.

— Mille diables d'enfer ! hurla Cossac en recevant en plein visage un coup qui lui coupa la joue en deux.

— Oh ! ne vous étonnez pas, dit froidement Sainte-Luce, ce sont des bottes nationales qu'il est inutile de vouloir parer quand on ne connaît que l'escrime française.

Rosny voulut faire cesser le combat, mais Cossac s'y opposa avec furie, et les fers se croisèrent de nouveau.

— Je n'ai plus qu'un coup a vous faire connaître, dit alors le chevalier ; mais quand vous l'aurez reçu, vous avouerez que c'est le plus beau des trois, j'en suis certain.

Au lieu d'attendre ce coup si pompeusement annoncé, le baron se mit a attaquer Sainte-Luce avec une vigueur qu'il croyait irrésistible ; mais celui-ci écarta habilement le fer qui le menaçait et ne tarda pas a reprendre l'offensive.

— Ce fameux coup, reprit-il alors d'une voix qui devint tout a coup brève et mordante, c'est en Prusse, c'est à Berlin que je l'ai appris ! un pays que vous connaissez, je crois, monsieur le baron. Voyez si je l'ai trop vanté !

Il se fendit vivement et son épée disparut à moitié dans la poitrine de Cossac.

Le baron fit entendre un cri, lâcha son arme, chancela un instant comme s'il allait tomber en avant, et finit par tomber tout de son long sur le dos.

Châtillon, Rosny et d'Aubigné s'élancèrent vers lui.

Sainte-Luce essuya son épée sur le gazon et la rengaina.

— Mort-Dieu ! dit Cossac en tournant les yeux vers Sainte-Luce, voilà un intrépide jeune homme et un brave fils !

Et il perdit connaissance.

— Son sang coule à flots, dit d'Aubigné après avoir examiné la blessure, mais le coup n'est pas mortel, il en sera quille pour garder le lit deux ou trois mois.

Puis, avisant des soldais qui jouaient à quelques pas de là, il leur ordonna de prendre Cossac et de remporter dans sa chambre avec les plus grandes précautions.

— Or çà, dit Lanoue au chevalier, voilà notre pauvre Cossac au lit, et on peut dire que vous l'y avez envoyé le plus courtoisement du monde ; mais, entre nous, avouez que c'est lui faire payer un peu cher la longueur de ses moustaches.

Sainte-Luce allait répondre, quand Châtillon dit vivement et à voix basse :

— Le roi ! Attention.

Tous les gentilshommes comprirent la pensée de Châtillon et se groupèrent autour de la large tache de sang qui tranchait sur le gazon.

Henri de Navarre s'avança vers ses en-pitaines avec ce visage libre et enjoué, cet air fin et railleur, cet œil pénétrant et radieux d'intelligence qui donnaient à la fois à sa personne un charme si irrésistible et un si grand air d'autorité.

— Eh bien, mes compères, leur dit-il, est-ce que le plaisir que vous prenez sur ce préau vous préoccupe au point de vous faire oublier l'heure du dîner ? Il me semble cependant que nous devons tous en avoir besoin.

Nul des gentilshommes ne répondit, mais ils se serrèrent un peu plus l'un contre l'autre.

Alors, Henri les regardant plus attentivement :

— Ah ça ! dit-il, qu'avez-vous donc tous ? Ventre-saint-gris ! il

faut avouer que si vous vous récréez, il n'y paraît guère sur votre mine. Voilà notre brave Châtillon aussi penaud que s'il était prisonnier de M. de Guise ; et toi, Lanoue, tu ne serais pas plus déconfit si tu t'étais fait battre par Mayenne, ce gros tonneau de graisse, comme l'appellent ses amis, les Parisiens. Eh bien ! et Rosny aussi et le sage Plessis-Mornay ! Ah ! voyons, finissons-en, messieurs, ci que l'un de vous veuille bien prendre la parole pour m'expliquer le mot de cette énigme.

Personne ne bougea encore.

Henri recula d'un pas ou deux pour mieux les observer ; puis, les toisant des pieds à la tête, il fini ! par apercevoir quelques taches de sang.

— Ah ! ah ! je commence a comprendre, dit-il en prenant un visage plus sérieux ; pourriez-vous me dire comment il se fait que l'herbe de ce préau vienne rouge au lieu de pousser verte ?

— Sire, dit Villandri avec embarras, je crois que c'est un cheval qui s'est abattu et qu'on a saigné ici.

— Oui-dal dit Henri en regardant fixement Villandri, qui tâchait de prendre un air indifférent, oui-da ! voilà du sang de cheval qui me fait tout l'effet d'avoir coulé dans des veines de chrétien.

Le silence des gentilshommes lui indiqua qu'il avait deviné juste.

— Ah ! Ventre-saint-gris ! messieurs, s'écria Henri, voilà qui me fâche singulièrement. Quoi ! malgré la parole que vous m'avez donnée, vous vous battez entre vous, quand nous n'avons pas assez de tout notre sang pour faire face a nos ennemis et amener le triomphe de notre cause ! Eh ! que dois-je donc attendre des autres, si mes plus fidèles serviteurs oublient, pour de frivoles querelles, l'obéissance qu'ils me doivent ?

Les gentilshommes ne se défendaient pas, car ils ne pouvaient se disculper qu'en accusant Cossac et Sainte-Luce.

Alors le chevalier sortit brusquement du groupe où il était confondu, et abordant le roi la toque à la main :

— Sire, lui dit-il, c'est moi seul qui suis coupable ; c'est moi qui me suis battu avec le baron de Cossac.

— Ah ! vous voilà, mon jeune ami, dit Henri, qui parut enchanté de revoir le chevalier ; vous vous êtes rendu a mon invitation, c'est bien. Mais que diable avez-vous donc eu a démêler avec ce bretteur de Cossac ? Je parierais que c'est lui qui vous a provoqué, le brutal !

— Non, sire, c'est moi qui lui ai demandé satisfaction.

— Vous ? Au fait, vous ignoriez ma défense.

— Il est vrai que je l'ignorais, sire ; mais, pardonnez ma hardiesse, je l'aurais connue, que ni cette défense, ni rien au monde ne m'eut empêché de provoquer le baron de Cossac.

— Oh ! oh ! c'était donc bien grave. Voyons, Lanoue, tu as été témoin de l'affaire, conte-moi cela.

— Volontiers, sire, répondit Lanoue, mais du diable si j'y comprends quelque chose.

— Voyons, qu'a dit M. de Sainte-Luce à Cossac ?

— Voilà ses propres paroles, sire ; il lui a dit : Monsieur le baron, vous portez des moustaches longues et touffues, ce qui semble faire la critique des miennes qui sont courtes et effilées, je vous demande raison.

— Singulière phrase, dit Henri.

— Sire, répondit gravement Sainte-Luce, c'est celle que M. de Cossac a dite à mon père, il y a vingt ans, quelques heures avant de le jeter sur le terrain.

— Ah ! j'y suis, dit Henri.

Puis frappant sur l'épaule du chevalier :

— Vous êtes un homme de cœur et de résolution, lui dit-il. C'est bien, et je ne puis vous blâmer d'avoir fait ce qu'à votre place j'eusse sans doute fait moi-même. Ah ça ! et Cossac, où en est-il ? poursuivit le roi en s'adressant à Lanoue.

— Dans deux mois, il n'y paraîtra plus, sire.

— Alors, dit Henri, je ne vois là qu'une bonne saignée ; cela lui dégagera un peu le cerveau : il n'y a pas de mal ; et maintenant, messieurs, allons dîner.

On se mit en marche.

— Ah ! ajouta tout à coup Henri, j'ai à vous avertir d'une chose, messieurs, c'est que nous allons avoir à table un nouveau convive pour lequel je vous demande les plus grands égards.

Quand tous les gentilshommes eurent pénétré dans la vaste salle où était servi le festin, Lanoue dit au roi, après avoir jeté un regard de côté et d'autre :

— Mais, sire, je ne vois guère le compagnon dont vous avez parlé ; serait-ce un diablotin ou un farfadet ?

— Que non pas ! dit Henri, il est pardieu bien de chair et d'os comme vous et moi ; vous allez en juger.

Et s'adressant à un valet :

— Holà, lui dit-il, qu'on introduise le convive que vous savez.

Les gentilshommes se perdaient en conjectures sur ce convive inconnu, quand la porte s'ouvrit et livra passage à un moine mendiant qui entra, les traits presque entièrement cachés par son capuchon.

— Arrivez, mon père, lui dit Henri, et prenez place à notre table.

Le moine jeta un regard perçant sur les capitaines réformés, et s'inclinant devant le roi, s'avança au milieu de la salle avec une apparence de calme assez habilement feinte pour dissimuler l'inquiétude dont il était dévoré.

— Un moine ! Pardieu ! dit Châtillon, nous comptions sur une surprise plus agréable.

— Allons, rappelez-vous la recommandation que je vous ai faite à tous, dit le roi, et mettons-nous à table. D'ailleurs, ce bon père est un religieux paisible et inoffensif, qui ne se mêle point des affaires de l'Etat. Laissons donc a chacun sa croyance, et tâchons de vivre en paix.

Le repas commença, et quoiqu'il ne se fît point remarquer par la délicatesse des mets, tout le monde y fit fête ; le moine seul ne se livra a son appétit qu'avec une extrême réserve, et sur l'observation que lui en fit le roi, il répondit que les règles de son ordre lui faisaient une loi de ne point s'adonner à la bonne chère.

— Ventre-saint-gris ! répondit le roi, m'est avis cependant qu'on fait meilleure chère au réfectoire de vos couvents de France qu'à notre table royale. Mais faites à votre volonté.

Quand le repas tira vers sa fin, le roi dit à Châtillon :

— Or ça, compère, tu m'as reproché tout à l'heure de ne t'avoir

fait qu'une médiocre surprise, eh bien, réjouis-toi donc, car je t'en ai ménagé une, et à vous tous mes amis, qui aura de quoi vous satisfaire.

— Voudrait-il nous servir un plat d'é-eus d'or ? dit d'Aubigné à l'oreille de Châtillon.

— Je n'ai pas entendu ce que vient de murmurer tout bas d'Aubigné, s'écria le roi, mais je parierais que cette mule de Saintonge s'est permis de gloser encore sur ce qu'elle appelle ma ladrerie.

D'Aubigné ne répondit pas, mais il fit la moue comme un enfant mécontent d'être pris en faute.

— Tu vois bien que j'ai deviné, reprit Henri ; mais, tu as beau dire, je t'assure que tu n'en auras pas un rouge liard de plus.

— Ni de moins, à coup sûr, riposta vivement d'Aubigné, ce serait difficile.

— Mais, vieil entêté, reprit Henri, ne sais-tu pas que je suis le plus pauvre potentat de la chrétienté et que je manque bien souvent d'argent pour faire la guerre ?

— Eh ! nous le savons bien et lui aussi, dit Lanoue, dont le désintéressement égalait le courage ; aussi n'est-ce pas l'argent, mais l'honneur que nous cherchons au service de Votre Majesté. Laissez donc dire d'Aubigné, vous savez qu'il faut toujours qu'il grogne, mais revenons à votre surprise : nous sommes fort curieux de la connaître.

— Ah ! ah ! dit Henri en souriant, vous y tenez ! Eh bien, voyons, mes braves, que diriez-vous si l'on venait vous apprendre que nous avons en ce moment un ligueur au château de Nérac ?

Le moine tressaillit légèrement, mais personne ne remarqua son trouble.

— Un ligueur ! s'écrièrent à la fois tous les réformés, un ligueur ici !

— Et non seulement un ligueur, reprit Henri, mais un des seize !

— Un seize ? un seize parmi nous !

— Et l'un des plus connus et des plus enragés, ajouta le roi.

Tous les capitaines se regardèrent stupéfaits.

— Est-ce possible ? dit Rosny ; je ne puis le croire : Votre Majesté veut rire !

— C'est la vérité pure, répondit Henri de Navarre, et je compte prochainement l'offrir a vos regards.

— Ah ! s'écria Châtillon, nous avons mis la main sur un ligueur ! Ah ! nous tenons un seize ! Ah ça, mais il faut qu'il ait le diable au corps pour avoir osé venir ici !

— Oh ! nous l'y avons bien un peu amené, dit le roi. Mais enfin, il a pénétré dans ce pays, ce qui est déjà un coup d'audace assez remarquable, eu égard surtout au singulier moment qu'il a choisi.

— Quel moment ? que voulez-vous dire ? demanda Lanoue.

— Je veux dire, mon cher Lanoue, qu'à l'heure même où ce hardi limier de Lorraine venait fureter dans nos garennes royales, je recevais par une voie secrète une pièce curieuse, que Paris connaît aujourd'hui, qui retentira demain dans toute l'Europe, et dont je veux vous donner communication. Mais… mangez donc, mon père, dit Henri en s'interrompant ; est-ce que vous n'auriez pas bon appétit ?

Le moine s'inclina et reprit sa fourchette qu'il avait un moment abandonnée.

— Il ne faut pas vous étonner, dit Henri, de nous voir ainsi jaser en soupant. Nous n'observons pas la règle du silence, nous, et nous sommes d'avis qu'à table on peut très bien causer d'affaires et qu'un bon verre de vin fait quelquefois passer une mauvaise nouvelle. Allons, mes maîtres, reprit le roi en s'adressant à ses gentilshommes, un premier coup pour préparer les voies, car je vous avertis que ce que vous allez entendre sera difficile à digérer ! Tiens, Briquemaut, lis.

Briquemaut était un gros homme tout rond, au teint rose, aux yeux à fleur de tête et ressemblant, quand il marchait, à un tonneau planté sur des pattes d'autruche. Briquemaut était le sommelier du château de Nérac.

— Comment ! dit Lanoue, c'est à Briquemaut que vous faites lire…

— Cet affreux grimoire ! Oui, mes mais, car messieurs les ligueurs ne sont guère amusants, et ce morceau est fort maussade par lui-même. J'ai l'espoir que l'accent nasillard de maître Briquemaut parviendra à l'égayer un peu.

Briquemaut prit fièrement le papier que lui tendait le roi, et toussa comme un orateur prêta lancer ses foudres d'éloquence.

— Ça, messieurs, dit le roi, que la prose de nos bons amis de l'Union ne nous empêche pas de manger, je vous en prie. Monsieur de Sainte-Luce, versez donc à boire à notre hôte, continua-t-il en désignant le franciscain. Allons, va, Briquemaut.

Briquemaut commença. Dès le début, sa voix de fausset fit

merveille. Comme le préambule était assez insignifiant, on ne s'occupa d'abord que de l'air béat et de la face rubiconde et réjouie du sommelier, qui n'avait jamais reçu du roi son maître une pareille marque de confiance, et qui se figurait, tout en lisant, que la journée du lendemain ne se passerait pas sans qu'il fût nommé secrétaire particulier de Sa Majesté.

Tout à coup une grande rumeur éclata parmi les convives.

Briquemaut s'imagina qu'il venait d'arriver quelque accident, et regarda tout autour de lui.

— Répète, répète les derniers mots que tu viens de lire, s'écria Châtillon.

— Il faut que je recommence ? demanda Briquemaut. Qu'à cela ne tienne !

Et remontant au haut de la page, il lut : « Manifeste et requête de nos seigneurs les princes… »

— Ce n'est pas le titre qu'on te demande, répliqua Châtillon, mais deux ou trois lignes seulement avant l'endroit où tu t'es arrêté. Cela commence par : Lesdits défenseurs de la foi catholique et romaine…

— Voilà, voilà, dit Briquemaut.

Et élevant encore d'un ton le diapason aigu de sa voix, il répéta :

— A ces causes, lesdits défenseurs de la foi catholique et romaine font respectueusement observer à Sa Majesté que le roi de Navarre a envoyé en Allemagne et en Angleterre brasser une ligue à la ruine et confusion des catholiques… »

— Ils voient des ligues partout ! s'écria Lanoue.

Briquemaut continua :

— Ledit roi de Navarre, prévoyant la mort du roi Henri III, advenant laquelle il se prépare à la mutation de la religion et à envahir les biens du clergé et confisquer ceux de la noblesse, si elle n'adhérait à son intention… »

— Sang-Dieu ! s'écria Châtillon, si je les tenais tous les seize, avec leur Balafré en tête, quelle sarabande je leur ferais danser !

— Laissez donc Briquemaut achever, Châtillon, dit le roi, vous le troublez.

Briquemaut sourit en forme d'approbation et reprit du même ton :

— Lequel roi de Navarre lesdits défenseurs de la foi catholique et romaine déclarent incapable de succéder au royaume de France, et proclament M. le cardinal de Bourbon premier prince du sang et héritier présomptif du trône. »

— Mon épée ! mon cheval ! s'écria Lanoue en se levant. Je veux aller à Paris !

— Bien dit ! ajouta Châtillon. Il faut détrôner ces bonnes gens-là avant qu'ils n'aient pris possession de la couronne.

— Allons donc, sire, dites un mot, s'écria d'Aubigné, et nous leur courons sus !

— Vive Dieu ! mes braves, répondit Henri, comme vous y allez ! Soupons d'abord, s'il vous plaît, nous verrons ensuite. Mais, avant tout, ne perdons pas de vue l'objet dont je vous ai parlé et que vous oubliez un peu, ce me semble.

— Le ligueur ! c'est vrai, dit Châtillon, où est-il ?

— Où est-il ? où est-il ? répéta-t-on de toutes parts.

— C'est Villandri qui s'est chargé de le mettre en lieu sûr, dit le roi, il ne nous échappera pas.

Villandri, qui n'avait encore ouvert la bouche que pour manger, jeta un regard au roi qui sourit, puis un autre regard au moine, qui baissa la tête comme pour regarder dans son assiette.

— N'est-ce pas, Villandri, ajouta le roi, que tu m'en réponds ?

— Pardieu, oui, dit Villandri avec un grand sérieux. Il est gardé à vue.

— Qu'on nous le serve en guise de dessert, dit Châtillon ; n'eussions-nous que le plaisir de lui dire son fait, ce serait déjà un bon régal.

— Tout doux, Châtillon, tout doux, dit le roi ; la chose est grave et demande à être traitée gravement. La présence d'une de ces obscures vipères parmi nous, au moment même où le serpent de Lorraine lance sur notre personne son venin le plus mortel dans le Manifeste que vous venez d'entendre, est un symptôme dont l'importance ne saurait nous échapper. Ce ligueur ne peut avoir eu, en venant ici, que des intentions mauvaises. Il y a donc des mesures a prendre, et je les veux prudentes autant que sévères. Et tenez, puisque nous sommes réunis, je ne serai pas fâché d'avoir l'avis de chacun de vous. Mais réfléchissez avant de parler, mes compères, et surtout mettez-y un peu de modération.

— La modération, c’est mon fort, à moi ! dit d’Aubigné ; qu’on le jette dans un cul de basse-fosse, et qu’on l’y laisse sans manger pendant huit jours !

— Bah ! dit Châtillon, nous avons à l’est du château une belle petite muraille de cent cinquante pieds de haut. Ce serait plus tôt fait.

Bosny, Lanoue, Villandri et les autres parlèrent tous à la fois, et les différents avis se perdirent dans le bruit de toutes ces voix réunies.

— Et vous, mon père, reprit Henri, en s’adressant au franciscain, que me conseillez-vous ?

— L’indulgence, dit le moine d’une voix légèrement éraillée.

— Voilà la plus belle réponse qui ait encore été faite, dit Henri de Navarre, belle surtout parce qu’elle est désintéressée. Mais que voulez-vous mon bon père, que voulez-vous, mes chers amis ? J’avais deviné vos avis d’avance, et j’avoue qu’aucun d’eux ne saurait me faire abandonner la résolution que j’avais prise avant de vous consulter. Vous trouverez donc bon que j’y revienne.

— Comment ? Quelle résolution ? demanda Lanoue.

— Que veut-il dire ? ajouta Châtillon.

Se tournant alors vers un écuyer qui se tenait à la porte du fond, le roi ajouta :

— Qu’on fasse venir Jean Coupechair.

Briquemaut demanda s'il devait continuer.

— Continue, Briquemaut ! dit le roi. A en juger par l'étiquette, le fond du sac mérite d'être visité. Je n'ai fait que parcourir cette épître, mais je crois me rappeler que la fin vaut le commencement. Va, Briquemaut, va !

Briquemaut redonna à sa voix un de gré de sonorité convenable et reprit ainsi :

— Sur quoi lesdits défenseurs de l'Église déclarent le roi de Navarre hérétique…

— Le mot est dur !

— Relaps…

— De mieux en mieux.

— Me voilà, sire, dit tout-à-coup une voix rauque au fond de la salle.

Tous les yeux se dirigèrent de ce côté, et l'on vit, droit sur le seuil, pareil à un soldat qui attend les ordres de son chef, un grand gaillard à la chemise tachée de sang, à la chevelure rousse, la poitrine et les bras nus.

— Ah ! ah ! dit le roi, c'est toi, Jean Coupechair. Mes ordres sont-ils exécutés ?

— Oui, sire, répondit l'homme aux cheveux roux.

— Hérétique ! relaps ! murmura Henri en examinant attentivement le moine. Comme ils me traitent ! Dis-moi, Jean Coupechair.

— Sire !

— Tes couteaux sont-ils bien affilés ?

— Oui, sire.

— Allons, c'est déjà une bonne avance.

— Ah ça dit d'Aubigné, est-ce que vous supposez à vos amis, sire, la patience des anges, pour les tenir aussi longtemps dans l'incertitude de ce que vous voulez faire ?

— Laisse donc lire Briquemaut. Hé ! Briquemaut, où en es-tu ?

— Hérétique… relaps, ânonna le sommelier.

— Nous le savons. Après ?

— Ah ! fit Briquemaut… j'y suis, « perturbateur de l'Etat… »

— Ils me feront noir comme Satan !

— Et ennemi juré de tous les catholiques. »

— Par la mort-Dieu ! ce n'est pas vrai ! s'écria Henri en se levant. Monsieur de Sainte-Luce, votre main !

Lejeune homme tendit sa main au roi, qui la serra cordialement.

— Pardon, sire, dit l'homme aux bras nus, mais le gril chauffe, et si je n'étais pas là…

— Va, Coupechair, va, mon garçon, et quand ton gril sera assez rouge pour qu'on rôtisse les pieds à celui que tu sais bien, tu viendras m'avertir.

Le moine ouvrit de grands yeux effarés.

— Mon père, dit Henri, versez-moi donc à boire, je veux que vous soyez mon échanson.

Le franciscain obéit ; mais une suite de sons cadencés, produits sur le bord du verre d'Henri par le goulot de la bon-teille, attestèrent clairement que l'échanson n'était rien moins que rassuré.

Jean Coupechair fit un demi-tour et disparut dans l'ombre du vestibule.

Pendant ces derniers mots, Lanoue s'était penché vers d'Aubigné, et lui disait à l'oreille :

— Comprends-tu cet Henri, qui tourne à tous vents, et qui fait bonne mine aux papistes, comme s'il comptait sur eux pour mener à bien ses affaires ? Un peu plus, et il embrassait, je crois, ce petit Sainte-Luce !

— Je le dis, répondit d'Aubigné d'un ton lugubre, qu'il nous fera mourir de chagrin.

— Ah ! si nous ne l'aimions pas tant ! soupira Lanoue.

— Oui !… mais nous l'aimons, répliqua d'Aubigné avec l'accent de la résignation.

— Je continue, dit Briquemaut.

Et il allait passer à la seconde page.

— Non pas, non pas, dit le roi. En voilà assez.

— En voilà beaucoup trop, s'écria Châtillon en frappant du poing sur la table. Voyons, Rosny, qu'en pensez – vous ? Voyons, Lanoue, d'Aubigné, quand vous chuchoterez là, entre vous !… est-ce que vous n'avez pas entendu ? Est-ce que cela ne crie pas vengeance ? Après un si rude coup de griffe, ferons-nous encore patte de velours ? A vous dire le vrai, j'ai de la paix par dessus les oreilles, et il me semble qu'une bonne guerre…

— Oui, oui ! la guerre ! s'écrièrent-ils tous à la fois.

— Halte-là ! mes maîtres ! reprit le roi. Ventre-saint-gris ! vous n'êtes pas dégoûtés ! La guerre ! c'est-à-dire la vie en plein vent, les joyeuses estocades, le cliquetis des épées et l'odeur de la poudre à canon ! Qu'on vous donne tout cela, et vous serez contents ! Je le crois pardieu bien ! Mais c'est là le beau côté de la médaille… Et, quant au revers, vous vous gardez bien d'y songer ; le revers, c'est a dire les blasphèmes, le désordre, l'incendie et le pillage dont souffrent, en ces temps de licence, le pauvre peuple des villes et les malheureux paysans. Ah ! vous ne pensez pas à tout cela, vous ! mais j'y pense, moi ; et je crois avoir trouvé le meilleur moyen pour éviter d'en venir là.

L'œil d'Henri de Navarre brillait comme s'il se fût allumé au feu d'une inspiration généreuse.

Le silence redoubla.

— Les chefs de la Ligue sèment l'injure et la calomnie contre mon honneur, reprit le roi. Eh bien ! je vais supplier en toute soumission le roi Henri de Valois, mon souverain, de ne point trouver mauvais que je déclare, sauf le respect dû à Sa Majesté, qu'ils en ont faussement et malicieusement menti. Je le supplierai, en outre, de vouloir bien permettre que j'offre à M. de Guise, chef suprême de l'Union, de vider cette querelle de sa personne à la mienne, un à un, deux à deux, dix à dix, en tel nombre qu'il voudra, avec armes visitées, entre cavaliers d'honneur, soit dans le royaume, en tel lieu que Sa Majesté ordonnera, soit dehors, en tel endroit que M. de Guise choisira lui-même.

— Ah ! que vous êtes bien du sang de Bourbon ! s'écria Rosny avec enthousiasme.

— Nous n'aurions pas trouvé cela, nous ! dit d'Aubigné à Lanoue.

— Je lui en voulais tout à l'heure, répondit Lanoue, et voilà qu'à présent rien que sa voix me tire les larmes des yeux. Tiens ! vois-tu ? il

nous a tous ensorcelés.

— Mornay, reprit Henri de Navarre en jetant un regard à l'extrémité de la table, Mornay, vous ne dites rien ?

— J'écoute, sire, répondit Mornay.

— Tant mieux, car vous aurez à prendre bonne note des paroles que j'ai prononcées tout à l'heure et à les envoyer dans le plus bref délai, sous forme de déclaration, a mon frère de Valois. Eh bien, messieurs, continua-t-il en s'adressant à tous, cet arrangement ne vaut-il pas toutes les guerres du monde ? De cette façon, il n'y aura ni un paysan ruiné ni une chaumière brûlée.

— Sans doute, dit d'Aubigné ; mais, de celle façon aussi, nous ne combattrons pas tous, et les oisifs passeront un ennuyeux quart d'heure.

— Il est vrai que si le combat est seulement de deux contre deux, répliqua le roi, tu seras parmi ces oisifs-là, mon pauvre d'Aubigné, car voilà quelque temps que cette idée me trotte par la tête, et Châtillon avait déjà ma parole. Mais si M. de Guise consent à ce que nous soyons dix contre dix, dès ce moment je désigne pour m'accompagner MM. d'Aubigné, de Rosny, de Lanoue, de Villandri, Duplessis-Mornay, de Fontrailles, de Lavernay, de Florac, et…

Henri s'arrêta comme indécis sur le dernier nom qu'il allait prononcer.

Puis, enfin, il acheva, après un peu de réflexion et du ton le plus bienveillant :

— … Et M. le chevalier de Sainte-Luce.

— Moi ! s'écria le jeune homme avec orgueil.

— Si toutefois il consent à accepter de ma part cette marque d'affection et d'estime.

— Dites ce témoignage d'honneur, s'écria Sainte-Luce en quittant sa place et en venant baiser respectueusement la main du roi.

Lanoue et d'Aubigné se penchaient déjà l'un vers l'autre pour échanger quelques murmures au sujet de la faveur dont Sainte-Luce était l'objet, quand Villandri élevant son verre, porta la santé du roi.

Tout se confondit dans un cri universel.

— Pardon, pardon, dit le roi en s'adressant directement au moine, vous n'avez pas bu, mon père, votre verre est plein.

— En effet, dit le moine ahuri.

— Une distraction, reprit le roi. Mais la chose est réparable. Oh ! je veux que vous buviez a ma santé.

Le franciscain salua et but.

Jean Coupechair reparut au seuil.

— Ah ! ah ! te voilà, ami Coupechair.

Eh bien, tout est-il prêt ?

— Tout est prêt.

— Alors, messieurs, dit Henri, descendons. Nous allons voir un spectacle tout à fait divertissant… Eh mais, qu'avez-vous donc, mon père, on dirait que vous vous évanouissez.

— Moi ! s'écria le religieux en s'affermissant sur ses jambes.

— Villandri, donne le bras à ce bon moine, reprit le roi, il a l'air souffrant.

On se forma par groupes.

Henri descendit l'escalier en s'appuyant sur Sainte-Luce.

— Mon gentilhomme, lui dit-il, le roi de Navarre ne vous déplaît pas trop : je pourrais même dire que vous l'aimez, n'est-il pas vrai ?

— Assez pour me dévouer a lui corps et âme, répondit Sain le-Luce avec feu.

— Vous m'avez déjà sauvé la vie, reprit Henri en lui tendant la main ; je suis donc en reste avec vous. Est-ce que vous ne pourriez pas m'indiquer vous-même un moyen d'acquitter cette dette, chevalier ?

— Comment, sire ?

— Et ! mon Dieu ! à votre âge, tout l'avenir se résume dans une espérance, tout le bonheur dans un nom. Ce nom, si vous jugiez à propos de me le confier, m'expliquerait à lui seul ce que je veux savoir, et, peut-être, pourrais-je vous aider à triompher de certains obstacles…

— Sire, murmura Sainte-Luce avec embarras.

— Voyons, le temps nous presse… J'ai bien envie de deviner…

— Quoi ! vous sauriez ?

— Est-ce que les vrais amoureux ne portent pas le nom de leur belle écrit sur leur visage ! Mademoiselle Laurence de Montmeylian… Ai-je bien lu ?

— Parfaitement, sire.

— Eh bien ! mon gentilhomme, écoutez-moi. Du côté de la jeune fille, vous êtes en bonne route et cela n'a rien d'étonnant. Vous avez une de ces vaillantes mines qui respirent la victoire. La mère est un cœur noble et une intelligence supérieure. Vous avez déjà fait, dit-on, votre chemin près d'elle, cela devait être. Mais vous aurez maille à partir avec le marquis de Montmeylian, esprit rétif, tête dure, caractère intraitable du moment qu'il s'agit de ceux, de votre religion, plus intraitable encore lorsqu'il sera question de vous, dont la famille, à ce qu'il paraît, n'a jamais été en bonne odeur auprès de lui. Quand le moment sera venu, avertissez-moi, monsieur de Sainte-Luce, et alors…

— Alors ?

— Alors je verrai moi-même le marquis de Montmeylian. Tout le monde vous dira que cette volonté de fer ne plie au monde que devant moi. Soyez tranquille, chevalier, fût-il dans son plus mauvais jour, je lui dirai ferme et franc que je veux votre bonheur, et il obéira.

— Oh ! sire, que de bontés ?

L'émotion empêcha Sainte-Luce d'en dire davantage ; il prit la main d'Henri et la pressa une seconde fois sur ses lèvres.

Un grand tumulte s'élevait en ce moment à quelques pas d'eux.

C'était le moine qui était en vive discussion avec Villandri.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le roi.

Villandri voulut parler ; mais le moine s'avançant tout-à-coup :

— C'est moi qui vous répondrai, roi de Navarre, s'écria-t-il en relevant son capuchon. Assez de mensonges et de dissimulation comme cela !… J'ai compris vos projets. Eh bien ! ordonnez donc qu'on les accomplisse. Je m'attends à tout de la part d'un hérétique et d'un apostat !

Et en disant ces mots, il montrait a peu de distance un brasier rouge tout pétillant d'étincelles, sur lequel était placé un gril colossal. Près de cette fournaise se dessinait la longue silhouette de Jean Coupe-chair, jaspée de teintes sinistres, mais insensible, inerte, pareille à celle d'un être surnaturel qui eût attendu, pour bouger, quelque signal mystérieux.

— Voilà un audacieux coquin ! s'écria d'Aubigné en faisant un pas vers le moine.

— Pardieu ! dit Châtillon, c'est notre ligueur ! Sire, laissez-moi lui payer tout de suite le prix de son sermon !

— Un instant, dit Henri, un instant, s'il vous plaît ! J'ai a peine

compris ce que vient de dire ce brave homme, et je désire qu'il s'explique.

— Roi de Navarre, reprit le moine avec l'accent de la rage, ta feinte douceur ne trompe personne, et je ne prévois que trop le supplice que tu me réserves ; mais, sois-en bien convaincu, les impies auront leur tour, et le tien viendra plus tôt que tu ne penses ! Maintenant, je suis entre tes mains, fais de moi ce que tu voudras, livre-moi à ce feu qui devrait te brûler comme hérétique, et à ce bourreau qui est damné comme toi. Je n'ai envie ni de résister, ni de fuir.

Le roi répondit à cette ronflante période par un long éclat de rire.

Le moine le regarda ébahi.

— Pardonnez-moi ce petit accès de gaîté, mon cher hôte ; mais c'est qu'en vérité vous venez d'avoir un mouvement superbe ! La façon dont vous vous êtes voué au martyre avait réellement quelque chose de sublime et d'imposant.

L'hilarité commençait a gagner de proche en proche.

Le moine se mordit les lèvres et serra ses poings.

— Allons, allons, rassurez-vous, noble victime, poursuivit le roi avec une emphase bouffonne, ce feu terrible que vous voyez allumé là est destiné à griller l'animal que Sainte-Luce a occis ce matin si fort à propos ; et quant à Jean Coupechair, mon bourreau, apprenez à le mieux connaître. C'est un honnête père de famille qui saigne habituellement nos cochons, abat nos bêtes à cornes et s'appelle tout simplement Jean Bonhomme. Il n'y a rien là de bien effrayant, comme vous voyez.

Les rires redoublèrent.

— Holà ! Coupechair ! Continua Henri, à ta besogne, mon garçon ! Il faut que nous tâtions de la bête cette nuit même, ou demain au plus tard.

Jean appela ses aides, et on les vit bientôt revenir portant le sanglier, les quatre pieds liés à un énorme bâton et la tête en bas.

— Quant à vous, monsieur, dit le roi en se tournant vers le franciscain, nous pourrions suivre à votre égard l'un des avis que nous donnaient tout à l'heure nos serviteurs les plus zélés.

Les plus enragés capitaines firent un pas en avant, comme s'ils eussent voulu devancer les ordres de leur maître.

— Mais telle n'est pas notre intention, reprit vivement Henri, arrêtant d'un geste l'élan inconsidéré de ses amis. Vous avez soupé avec le roi de Navarre ; le roi de Navarre vous reconduit hors de son château en vous souhaitant bonne chance et bon vent. Vous êtes un des seize, je le sais ; eh bien, racontez à MM. les membres de l'Union ce dont vous avez été témoin ici. Sans doute, vous arriverez au milieu d'eux avant la réponse que j'ai chargé Mornay de rédiger et dont vous connaissez déjà les termes. Dites-leur tout ce que vous avez entendu, tout ce que vous avez vu. Ajoutez aussi, pour peu que cela vous convienne, que je vous ai tenu en mon pouvoir, que j'aurais pu vous faire payer cher votre impudente hardiesse, mais que le roi de Navarre, prompt à tirer, l'épée devant un ennemi redoutable, dédaigne et trouve au-dessous de lui d'écraser la tête d'une vipère. Vous m'avez entendu. Je donne vingt-quatre vous heures pour sortir de ce pays. Allez, allez !

Pais appelant Villandri :

— Sache qui il est, lui dit-il a voix basse, mets son nom sur le sauf-conduit que j'ai signé tantôt, et conduis-le sur la grande route. Une fois là, indique-lui le chemin le plus court et reviens. Il s'en tirera comme il pourra.

Villandri s'éloigna avec le ligueur.

Quand ils furent hors de vue, Henri dit à ses capitaines :

— En bien ! comment trouvez-vous la surprise que je vous ménageais ?

— Peu agréable, sire, dit d'Aubigné. Depuis que je sais ce qu'il y avait sous cette vilaine face, mon souper s'est arrêté net, et je le sens là qui m'étouffe.

— Patience, mon pauvre d'Aubigné : Mornay nous lira tout à l'heure l'épître que je destine à M. de Guise, et ta digestion, c'est moi qui te le dis, se fera le mieux du monde.

— Mais pourquoi, dit Lanoue, n'avoir pas octroyé à ce visiteur malhonnête une centaine de coups de bâton ?

— Parce qu'il aurait fallu charger de ce soin un de nos valets, monsieur de Lanoue, répliqua sévèrement le roi, et que nous n'avons pas l'habitude, que je sache du moins, de confier à autrui nos affaires, quand il nous reste mille moyens de les faire nous même.

Villandri revint sur ses entrefaites.

— Eh bien ? demanda le roi.

— C'est fait, sire ; je l'ai laissé à la belle étoile et sous la garde

de Dieu.

— Bon voyage ! dit gaîment Henri. Ah ça, messieurs, rentrons au château ; nous ferons bien une partie de cavagnole ou de passe-dix ? Chevalier de Sainte-Luce, vous êtes des nôtres ?

— Oui, sire, répondit le chevalier ; mais il ajouta un peu plus bas en se penchant à l'oreille du roi : Jusqu'à minuit seulement.

— Ah ! dit le roi en souriant, à minuit ?

— A minuit, répéta Sainte-Luce d'un air grave, m'attend une grande joie ou une grande tristesse.

— Liberté entière, dit Henri : mais je vous préviens que je vous garderai jusqu'au dernier moment. Vous avez d'ailleurs encore près de deux, heures à vous.

Tout le monde suivit Henri de Navarre au château.

Pendant ce temps, le faux moine était sur la grande route, à l'endroit même où Villandri l'avait quitté, n'osant faire un mouvement, retenant sa respiration et comme tourmenté par une crainte nouvelle.

Tant d'émotions subies coup sur coup l'avaient ébahi, bouleversé, étourdi, et il était en proie à cette défaillance de cœur et d'esprit qui est comme la suite d'un vertige.

Pendant quelques minutes, il perdit pour ainsi dire la conscience de son être elle libre usage de sa raison, semblable à ces gens qui s'éveillent en achevant un rêve terrible et se figurent voir encore les redoutables fantômes que le sommeil faisait surgir devant eux.

Mais l'air frais qui soufflait de la forêt voisine, et la force de volonté qui n'abandonnait jamais notre mystérieux voyageur, eurent bientôt dissipé les sombres vapeurs qui obscurcissaient son intelligence et le condamnaient momentanément à l'inaction.

Il secoua la tête à plusieurs reprises, essuya la sueur froide qui inondait son front et regarda autour de lui…

Il était seul…

Alors, portant la main à ses yeux comme pour recueillir ses idées et rassembler ses souvenirs, il murmura :

— Vingt-quatre heures ! L'hérétique damné m'a accordé vingt-quatre heures… C'est bien ; je vais tâcher de les employer utilement pour mes affaires.

Puis se retournant vers le château de Nérac, dont les tourelles se

doraient aux rayons du soleil couchant :

— Quant aux vôtres, messire huguenot, qui faites les doux yeux à la couronne de France, ajouta-t-il d'un ton de menace, je m'en occuperai plus tard, et soyez-en bien sûr, d'une façon ou d'une autre, je vous rendrai votre souper.

Et reprenant sa route, après s'être assuré qu'il n'était ni observé ni suivi, il se dirigea vers le domaine de Montmeylian.

Les préparatifs de la fête occupaient tout ce qu'il y avait de serviteurs au château.

Aussi fût-ce à grand-peine et grâce a un prétexte tiré de son costume, que le moine trouva quelqu'un pour l'annoncer au marquis.

Le moment était mal choisi ; car M. de Montmeylian était en grande querelle avec son valet de chambre pour un vase de terre peinte que celui-ci venait de casser.

— Un moine ! dit-il en s'interrompant ; que peut-il me vouloir ?

— Il prétend avoir une communication importante a vous faire au nom de sa confrérie.

— Quel ennui ! jamais libre !… jamais seul… Allons, qu'il vienne, dit le marquis d'un ton frondeur.

Et, profitant de quelques minutes qui lui restaient, le vieillard revint brusquement à son vase brisé, en jeta les morceaux par la fenêtre avec violence, et se répandit en doléances amères sur la maladresse des valets.

Le coupable essaya de balbutier quelques excuses.

— Silence ! s'écria le marquis.

— Si monseigneur voulait me permettre…

— Je vous trouve bien hardi de parler quand j'ai dit : silence. Allez… je vous chasse.

Depuis un instant déjà, le moine était sur le seuil.

Sur un double signe du marquis, le valet sortit en baissant la tête et le moine entra.

En proie à une agitation nerveuse dont il lui était impossible de se rendre maître, M. de Montmeylian parcourut deux ou trois fois la chambre à grands pas.

Le moine, pendant ce temps, prit la peine de pousser la porte par laquelle le valet avait disparu, fit en quelque sorte d'un coup d'œil l'inspection de l'ameublement, et saisit le moment où le marquis avait le dos tourné pour s'emparer d'un objet qu'il glissa immédiatement sous sa robe.

M. de Montmeylian s'arrêta enfin et lui dit :

— Vous avez à me parler, mon père, je vous écoute.

— Il paraît, monsieur le marquis, dit le franciscain, que vous êtes toujours le même.

— Vous me connaissez ! s'écria le vieillard en levant fièrement la tête.

— Un peu, monsieur le marquis, un peu. Ah ! notre connaissance date de loin, et vous m'avez sans doute oublié. Il n'en pouvait être ainsi de moi et je vous trouve ce que vous étiez jadis, dur, intraitable, sans pitié. Les années ne vous ont point changé, à ce que je vois.

— Cependant, dit le marquis avec un sourire amer, pour oser me dire de telles choses en face, il faut que vous ayez quelque peu compté sur mon indulgence.

— A dire vrai, monsieur le marquis, je ne m'y fierais guère, et je vous avoue franchement que tel n'a pas été mon espoir lorsque j'ai pris la liberté de rappeler certains traits peu flatteurs de votre caractère. Mais comme l'objet de ma visite n'est pas sans quelque rapport avec les antécédents dont je parle, et qu'il doit résulter pour vous, de ce que j'ai à dire, un enseignement salutaire, j'ai cru pouvoir me permettre…

— Rendez grâce au costume que vous portez, interrompit brusquement le marquis. Sans mon respect profond et mon obéissance absolue envers le roi de Navarre qui nous a imposé l'obligation d'en user doucement avec ceux de votre robe, cet entretien aurait déjà cessé.

— Ce costume me sera donc doublement cher a l'avenir, répondit le moine avec onction, puisqu'il m'aura permis de vous rendre service en vous décidant à entendre la révélation que j'ai à vous faire et qui vous intéresse au plus haut point, je vous en avertis.

En achevant ces mots, le franciscain prit un siège qu'on négligeait de lui offrir, et s'y installa sans attendre qu'on l'en eut prié, comme un homme qui en a long à dire.

M. de Montmeylian fit successivement deux gestes : l'un d'impatience, l'autre de résignation.

Puis il s'assit à son tour.

Le moine commença ainsi :

— C'est une histoire qui remonte à près de vingt-cinq ans,

monsieur le marquis. Vous étiez alors, comme vous l'êtes encore aujourd'hui, le seigneur et maître de sept à huit villages échelonnés sur la rive gauche de la Baise, et, si vous avez la bonté de vous en souvenir, lorsqu'il s'agissait de vous payer la redevance, c'c-tait à qui se dispenserait d'aller chez vous en personne, tant on redoutait votre accueil, si bien que vous n'aviez presque jamais affaire qu'à des palefreniers ou à des valets de charrue. Cependant, si sauvage que vous fussiez, si ennemi des visages humains qu'on pût vous supposer, vous faisiez quelquefois violence à votre naturel, et on vous voyait de temps en temps vous aventurer dans vos domaines. Mais alors c'était pour y chasser certain gibier d'amour que vous estimiez de bonne prise, en quelque lieu qu'il se trouvât.

— Où diable en voulez-vous venir ? demanda le marquis.

— M'y voici. De cette chasse que vous vous permettiez si facilement, à une autre chasse que vous défendiez sous les peines les plus sévères, il n'y a qu'un pas, monsieur le marquis. Vous vouliez bien braconner sur les terres d'autrui… Mais vous ne souffriez pas qu'on braconnât sur les vôtres, et lorsque vos gens parvenaient à s'emparer du délinquant… ah ! dame… il était rudement traité !… C'est ce qui arriva à un pauvre diable qui fut arrêté dans la forêt de Damazan, en flagrant délit, tenant l'arbalète d'une main, et le gibier de l'autre, mais dont le crime, a ce qu'on dit, était moins encore d'avoir chassé sur vos domaines que d'être le préféré d'une certaine petite Suzon sur laquelle votre seigneurie avait daigné jeter les yeux.

Le marquis fit un mouvement.

— Ah ! la mémoire vous revient, monsieur le marquis.

— Faites-moi grâce de vos réflexions, je vous prie, et continuez.

— Oh ! mon Dieu, lien de plus simple que l'affaire de ce misérable braconnier. Vos parchemins étaient parfaitement en règle. Ils constataient votre titre de haï justicier, et vous étiez armé de la vieille loi qui défend au roturier de chasser dans les garennes du seigneur… Le malheureux fut donc amené devant vous, vos zélés serviteurs vous racontèrent le délit dans tous ses détails, et vous daignâtes jeter un regard sur le malheureux que vous aviez à punir. A son aspect, vos traits, jusqu'alors assez calmes, se contractèrent, dit-on, tout à coup… quelques-uns assurent même qu'un nom de femme, le nom de la gentille Suzon peut-être, glissa a travers vos lèvres et qu'un éclair de vengeance brilla dans vos yeux !

— Qui a osé dire cela ?… s'écria M. de Montmeylian hors de lui.

— Pour ma part, je n'en crois rien, monsieur le marquis, et je suis convaincu que de tout temps vos actions, quelles que fussent vos

sympathies et vos haines, ont toujours été conformes à la justice et à l'équité. Malheureusement, cette fois, le cas était grave. Songez-donc, un braconnier ! Il fallait un exemple… Je sais bien que, sans aller tout de suite à l'extrême, vous aviez le choix entre la confiscation de l'arme, l'amende, la correction du fouet même !… Mais il s'agissait d'une caille… oui, monsieur le marquis, d'une caille !… L'indulgence, en pareille occasion, eût été taxée de faiblesse. Le procès du coupable ne fut pas long, et, faisant violence à la mansuétude de vos sentiments, étouffant le cri de votre cœur, qui demandait sans doute la grâce du coupable, vous le fîtes saisir par le bourreau, conduire demi-nu sur la grande place de Damazan, et marquer à l'épaule avec un fer chaud !

Le marquis recula son fauteuil, interdit, frappé de stupeur.

— C'était juste, reprit froidement le moine, et il n'avait que ce qu'il méritait. Le misérable savait maintenant ce qu'il en coûtait de tuer des cailles dans les bois de Damazan, et il n'y avait pas de danger qu'il recommençât. Le châtiment que vous lui aviez infligé ne devait d'ailleurs lui laisser ni repos, ni trêve. On lui eût peut-être pardonné de braconner sur vos terres, on aime tant les représailles !… On ne lui pardonna point d'avoir été flétri. Honni, méprisé de tous, montré au doigt comme un voleur, il fut bientôt forcé de quitter le pays, de s'enfuir, et depuis lors on ne l'a plus revu.

— Eh ! que me fait cette histoire ! s'écria le marquis en se levant tout à coup.

— Vous y avez joué un rôle assez important, monsieur le marquis, pour que j'aie pu supposer qu'elle vous intéresserait, et, s'il faut vous le dire, je pensais que vous seriez curieux d'apprendre ce qu'était devenu cet homme.

— Vingt-cinq années font de grands vides dans les souvenirs, mon père, et je vous avoue que c'est tout au plus si je me rappelle le temps où cet événement a eu lieu et quant à ce malheureux, dont j'ai même oublié le nom…

Le moine rejeta vivement son capuce en arrière.

— Louchart ! s'écria le marquis altéré.

— Votre mémoire n'est déjà pas si mauvaise, monsieur le marquis. Vous voyez ! il ne s'agit que de l'aider un peu.

— Que venez-vous faire ici ? lui demanda le marquis de Montmeylian avec une colère mal déguisée.

— Ce que je viens faire ? répondit le moine, que nous appellerons désormais M. Louchart, pardieu ! M. le marquis, il me semble que c'est bien facile a deviner. Je viens régler mes comptes

avec vous.

— Je ne vous comprends pas.

— Les vieux comptes, voyez-vous, c'est comme les cadavres qu'on a jetés à la rivière sans avoir eu soin de leur attacher une bonne pierre au cou ; ils reparaissent, un jour où l'autre, sur le bord de droite ou sur celui de gauche, ou bien flottant entre deux eaux… et les anciens créanciers donc ! est-ce que vous croyez qu'on en est jamais quitte ?… Cela ne meurt pas, cela est éternel, cela veille sans cesse. Vous en avez un qui disparaît, que vous ne revoyez plus ; vous voilà bien content, n'est-ce pas ? vous croyez pouvoir respirer à l'aise… Erreur ! Celui-là est précisément le plus infatigable, le plus obstiné, le plus tenace de tous. Un beau jour, quand vous y pensez le moins, il fait deux cents lieues pour vous rejoindre ; il vous épie, choisit l'instant où vous êtes seul, s'assied dans votre chambre sans vous en demander la permission, et vous dit tranquillement : me voilà !

— Monsieur Louchart oublie que, si je veux, tout cela sera peine perdue ?

— Comment ?

— Sans doute, car rien ne saurait me forcer à vous entendre.

— C'est vrai ; mais il n'y a rien d'impossible non plus à ce que ce soit vous-même qui me pressiez de m'expliquer.

— La chose serait originale ! dit M. de Montmeylian avec ironie.

— La chose sera toute naturelle quand j'aurai rappelé à monsieur le marquis le voyage qu'il fit à Constantinople l'année même de son mariage, et les incidents tout particuliers qui signalèrent son retour dans ce château.

— Que voulez-vous dire ? s'écria le marquis en pâlissant.

— Dès le lendemain de son arrivée, une grande préoccupation s'empara de M. le marquis…

— Comment savez-vous ?

— Cette préoccupation avait pour cause la découverte fortuite d'un papier contenant deux ou trois lignes dont j'ignore le sens, mais qui, dit-on, troublèrent vivement M. le marquis.

Une sueur brûlante inondait le visage du vieillard.

Louchart continua :

— On ajoute que ces deux lignes, assez insignifiantes d'ailleurs, jetèrent le marquis dans une incertitude qui n'a cessé de le tourmenter

depuis ce jour funeste, et a laquelle il est encore en proie au moment même où je lui parle.

M. de Montmeylian releva la tête et regarda Louchart en face.

— Vous devez vous rappeler cette écriture, reprit Louchart toujours impassible ; et je suis sûr que vous ne seriez pas fâché qu'on vous en fît voir un second exemplaire, quelque chose comme une lettre, par exemple, tracée de cette même main mystérieuse, que vous auriez tant voulu connaître : une lettre signée enfin et assez claire pour fixer vos doutes et justifier vos soupçons.

— Vous auriez une telle lettre… vous ! s'écria M. de Montmeylian hors de lui.

— Un petit larcin fait a Jacob, lorsqu'il entra au service de votre maison, après avoir été longtemps attaché a la personne du baron de Sainte-Luce. Mais revenons, s'il vous plaît, a l'objet de ma visite, dit Louchait.

La respiration du marquis devint brève et saccadée, et il se fit un long silence.

— Où en étions-nous restés ? reprit Louchart après quelques minutes de réflexion. Ah ! m'y voici. Je vous disais, monsieur le marquis, que je venais régler mes comptes avec vous. C'est donc, de vous à moi, une dette a estimer a l'amiable et de bonne foi. Or, pour arriver à ce résultat, et puisque c'est moi qui réclame et vous qui devez vous exécuter, le plus simple et le plus court est d'établir avant tout ma position de la façon la plus nette et la plus claire. Il sc peut que vous m'ayez pris jadis pour un de ces hommes vulgaires qui plient comme de faibles roseaux sous la main qui les courbe et qu'un coup bien asséné renverse et anéantit à jamais. Vous vous êtes trompé. Je suis de ces natures souples, élastiques, mais pleines de nerf et de résistance, qui regimbent sous le fouet, ripostent à l'attaque et rebondissent sous l'injure. De tout temps, je m'étais senti une ambition ardente, désordonnée. La flétrissure qui me fut infligée par votre ordre, loin de m'en guérir, ne fit au contraire que la développer et l'accroître. Je quittai Damazan, où je me serais peut-être contenté de devenir échevin ou procureur, et me rendis à Paris, où d'autres idées, d'autres projets commencèrent a germer dans ma tête. A la Saint-Barthélemy, je ne crois pas qu'aucun en ville, portant le brassard et la croix blanche, ait pu se vanter d'avoir mieux fait que moi la chasse aux huguenots. J'en ai l'attestation écrite et signée du prévôt des marchands d'alors. Depuis ce temps, j'ai pris de l'autorité sur mes voisins, mon influence s'est accrue, et j'ai fini par obtenir la charge de commissaire au Châtelet.

M. de Montmeylian regarda Louchart avec une légère teinte d'ironie.

— Pour un ambitieux, le résultat vous paraît bien modeste, monsieur le marquis, ce serait, en effet, peu de chose, si j'en étais resté là. Mais Paris était une ville de ressources. La sainte Ligue s'y organisait, les confréries me témoignèrent de la confiance, j'eus l'honneur d'être un des premiers Seize, et depuis lors je n'ai cessé de travailler…

— Pour M. de Guise ! interrompit le marquis de Montmeylian en haussant les épaules.

— Oh ! fit Louchart avec l'accent du doute, Guise est le mot qu'on dit tout haut, c'est la bannière, c'est l'enseigne. Je puis même l'avouer entre nous : le duc a un parti, un parti puissant, qui ne voit que par ses yeux, n'agit qu'en vue de son seul intérêt et nous livrerait tous pieds et poings liés, s'il le pouvait, aux griffes de ces rusés renards de Lorraine ! Heureusement quelques autres et moi sommes là qui y met-trous bon ordre, soyez tranquille.

— Vous ?

— Moi-même. Cela vous étonne encore.

— Ah ça mais, monsieur Louchart, dit le marquis, à ce que je vois, et d'après ce que j'entends, vous trahissez la Ligue.

— Le ciel m'en préserve. Je ne trahis que les traîtres. La sainte Ligue a été commencée par le peuple, il faut qu'elle s'achève au profit du peuple, et non pour le bon plaisir de n'importe quel prince ou duc, vêtu de soie ou bardé de fer, dont toute la besogne se bornerait a rendre des édits bursaux pour nous tirer de l'argent, à mugueter dans les ruelles ou a se pavaner au Louvre, pendant que les pauvres diables qui lui auraient donné les clés de la maison seraient tout penauds dans la rue à se morfondre et à souffler dans leurs doigts.

— Si je vous comprends bien, monsieur Louchart, reprit M. de Montmeylian avec une impertinence railleuse, vous avez résolu dans votre sagesse qu'a l'avenir ce serait le peuple en qui résiderait le pouvoir ?

— Oui, monsieur le marquis. Or, le peuple a la mémoire fidèle. Au jour de son triomphe, il se souviendra de ceux qui auront été ses élus, ses champions, ses vrais amis, et alors…

— Alors ?… fit M. de Montmeylian, bien décidé à ne pas comprendre a demi-mot.

— Alors, reprit Louchait avec une réserve qui n'était pas

exempte d'un certain vernis de fatuité importante, on ne sait pas ce qui peut arriver. Dans une telle circonstance, les positions les plus hautes ne seront pas le prix de la simple faveur. Il faudra les avoir méritées par autre chose que de vieux titres, de simples blasons ou d'inutiles quartiers de noblesse. Ceux-là seront portés au pavois, qui auront donné le plus de gages de leur dévouement à la cause de la religion et du peuple, et si vous avez entendu parler quelquefois, monsieur le marquis, d'un certain ligueur que les associés des halles ont surnommé le frère Léopard ; si vous avez appris par la même occasion que d'un mot, d'un geste, cet homme peut soulever des milliers de bras armés d'arquebuses ou de pertuisanes, vous ne vous étonnerez plus de me voir nourrir des projets dont la grandeur a semblé tout à l'heure vous frapper de stupéfaction.

— Quoi ! ce frère Léopard, qui, plusieurs jours après la Saint-Barthélemy, conservait encore a ses bras des taches rouges, disant que c'était du sang de maudit dont la vue était agréable à Dieu, c'était vous ?

— On a bien un peu exagéré, répondit froidement Louchart ; mais au fond, il y a du vrai, et ce qu'il y a de certain, et ce dont là-bas personne ne doute, c'est qu'aux heures décisives, épée, dague ou poignard, tout m'est bon pour délivrer la vraie foi d'un ennemi, quel qu'il soit, huguenot maudit, politique timide, ou catholique indifférent guettant l'occasion de pactiser avec l'hérésie.

M. de Montmeylian regarda un moment Louchart en silence.

— Que diriez-vous, s'écria-t-il enfin d'un ton qui prouvait que sa patience commençait a se lasser, que diriez-vous, si, moi, fils de huguenot, huguenot moi-même, et peu endurant, comme vous le savez, je vous faisais, maître Louchart, attacher les mains derrière le dos et conduire ainsi devant notre sire bien-aimé le roi Henri de Navarre, lequel ne serait peut-être pas fâché de lier connaissance avec vous et de voir en face un des effrontés larrons qui s'occupent de lui voler sa couronne ?

— Ce serait peine inutile, répondit Louchart sans se déconcerter, car je sors de chez Sa Majesté, qui a daigné me recevoir a sa table, et a même poussé la bonté jusqu'à me donner le sauf-conduit que voici, parfaitement en règle et signé de sa royale main.

— Ah ! fit le marquis stupéfait.

— Vous oubliez d'ailleurs que, seul au monde peut-être, j'ai le mot de l'énigme qui a si cruellement tourmenté votre vie ; que je suis possesseur d'un écrit qui met votre honneur a ma merci, et qu'au lieu d'user avec moi de violence, vous feriez mieux de chercher quelque

moyen de me mettre dans vos intérêts.

— Oui, je comprends, dit M. de Montmeylian d'un ton profondément dédaigneux. Vous avez un secret et vous voulez le vendre. Eh bien, soit… voyons vos prix. Mais finissons… je suis pressé.

— C'est fâcheux. Ce que je puis vous promettre pourtant, c'est d'être court.

Le marquis fit un long soupir.

— Vous voyez donc, monsieur le marquis, que je puis arriver très haut et que ce ne sont pas les chances qui me manquent. Faisons mieux ; supposons un instant que ces espérances sont devenues autant de réalités, que cette grandeur m'est enfin échue, que sur cette terre purgée de nos persécuteurs, j'ai conquis la place due à mes efforts, à mes services, à mon dévouement. Hélas ! rien ne sera encore fait, monseigneur. Les envieux viendront éplucher ma vie, on s'enquerra de mon passé, on voudra me perdre… et comme l'envie est ingénieuse, comme elle est infatigable, comme elle a mille ressorts secrets qui agissent dans l'ombre, peut-être poussera-t-elle un ennemi implacable à venir jusque dans ce pays rechercher et raviver quelque étincelle d'un souvenir à peu près éteint… Et si l'on découvre que ce même homme, estimé là-bas des gens de son parti, a été condamné et flétri il y a vingt ans, en exécution d'un jugement seigneurial qui le déclare braconnier et voleur du bien d'autrui, non-seulement moi qui vous parle, mais mon fils lui-même, car j'ai un fils, monsieur le marquis, nous serons perdus… perdus à jamais !

— Eh ! que voulez-vous que j'y fasse ? dit M. de Montmeylian.

— Une chose bien simple. La procès dure, écrite par votre greffier, doit exister aux archives de la châtellenie. Vous voudrez bien donner des ordres pour qu'elle vous soit immédiatement apportée ; nous la lacérerons ou nous la brûlerons ensemble.

— Allons, vous êtes fou !

— Vous avez tort de vous emporter, monsieur le marquis, car vous allez reconnaître dans un instant que je ne vous demande rien la que de tout à fait raisonnable.

— Nous recommençons une autre énigme, dit le vieillard.

— Monsieur le marquis, reprit Louchart, savez-vous que vous êtes bien heureux d'avoir une fille.

— Pourquoi cela ?

— C'est que, si vous n'aviez pas de fille, vous seriez déjà mort.

— Vous êtes audacieux dans vos paroles, maître Louchart.

— Je suis franc : est-ce que ce n'est pas convenu ?

— Tout a l'heure, reprit M. de Montmeylian, je vous aurais volontiers fait taire ; mais maintenant, je regrette moins de vous avoir entendu, et je vous engage même à continuer. Je suis curieux de savoir jusqu'à quel point un homme de votre sorte peut porter l'insolence.

— Je vais vous satisfaire.

— J'écoute.

— Vous n'avez pas bien compris, n'est-ce pas, pourquoi je vous félicitais d'avoir une fille ?

— Non, je l'avoue.

— Je vous félicitais d'avoir une fille, monsieur le marquis, parce que j'ai un fils, moi, et que j'ai formé le projet de les marier ensemble.

Toute parole eût été au-dessous de l'indignation violente qui fit monter le rouge au front de M. de Montmeylian.

Il parcourut plusieurs fois la chambre dans toute sa largeur ; mais s'arrêtant tout a coup :

— Je suis bien bon, dit-il, d'attacher quelque importance aux paroles d'un malheureux qui n'a pas sa tête a lui.

— Voilà, si je sais bien compter, la deuxième fois que vous m'accusez de folie, et cependant, qu'ai-je donc avancé de si étrange ? Mon fils ne fait point partie de votre gentilhommerie, c'est vrai ; mais, grâce à mes soins, c'est aujourd'hui un brave et beau garçon, qui lient clignement sa place parmi les avocats au Châtelet, qui a l'oreille de messieurs du Parlement, qui a défendu en maintes occasions les droits et privilèges de l'Université de Paris, et qui, le moment venu, pourra apporter en dot à sa femme un titre de président de cour, une grande charge dans la magistrature, qui sait ? peut-être le gouvernement d'une province.

— Est-ce tout ? demanda M. de Montmeylian d'un ton sec et méprisant.

— C'est tout.

— Voilà vos conditions ?

— Oui, monsieur le marquis. Vous voyez que je fais tous mes efforts pour que nous puissions nous entendre. Ah ! j'oubliais de vous dire que, dans le cas où l'affaire s'arrangerait ainsi, vous auriez à me

délivrer un engagement signé de votre main, équivalant à une promesse de mariage entre nos deux enfants ; ce qui ne m'empêcherait pas de garder devers moi, comme nantissement et à titre de garantie, le petit chiffon de papier que j'ai en poche, et qui sera remis entre vos mains le jour où mon fils entrera dans votre famille.

Et tout en parlant, Louchart tira d'un portefeuille de cuir soigneusement scellé, un papier dont il fit passer l'écriture sous les yeux du marquis.

Celui-ci pâlit affreusement. Mais redevenu bientôt maître de lui-même, il dit à Louchart :

— Monsieur, vous pouvez être un marchand fort habile, mais vous voulez vendre trop cher.

— Je vous atteste pourtant que je n'ai pas surfait.

— C'est possible ; mais alors je ne suis pas assez riche pour payer a des prix fous ce que je puis avoir a bien meilleur compte.

M. de Montmeylian traversa rapidement la chambre.

— Où allez-vous donc, monsieur le marquis ? demanda tranquillement Louchart.

Le marquis s'arrêta pour jeter à son ennemi un regard de menace et de défi.

Louchart répondit a ce regard par un sourire.

— Ah ! je comprends, dit-il, vous allez sonner vos gens. Vous en avez de solides et de bien bâtis, et vous espérez me faire enlever par violence ce que je voulais vous livrer moyennant salaire. Mon Dieu ! c'est un moyen tout comme un autre : la question, seulement, est de savoir s'il réussira.

Et comme le marquis semblait chercher quelque chose qu'il ne trouvait pas :

— Ah ! ah ! dit Louchart, je vois ce que c'est : vous êtes étonné parce qu'à l'endroit du mur où vous tenez en ce moment vos yeux fixés, il y avait tout à l'heure, si je ne me trompe, un cordon de sonnette qui n'j est plus.

— En effet, murmura le marquis frappé de surprise.

— Ne perdez pas votre temps à le chercher, monsieur le marquis. Je m'étais aperçu en entrant que j'avais perdu ma cordelière, et j'ai cru pouvoir me permettre… Voyez ! continua-t-il en montrant le cordon de sonnette qu'il tenait à la main.

Le marquis se précipita vers la porte et voulut l'ouvrir.

Impossible ! elle était fermée.

— Monsieur Louchart ! s'écria le marquis. Cette porte…

— Eh ! mon Dieu ! monsieur le marquis, cette porte s'est fermée assez brusquement derrière, le pauvre valet que vous étiez en train de chasser quand je suis venu, la clé s'est détachée, je l'ai rattrapée dans sa chute, et… je ne sais comment cela se fait, depuis ce moment-la elle est dans ma poche… Une distraction, probablement.

— Oh ! vous croyez avoir pris toutes vos précautions, monsieur Louchart ! reprit le marquis, dont la colère montait visiblement. Mais de cette fenêtre, je saurai bien me faire entendre, et a ma voix…

— On s'empressera d'accourir, je le crois bien, interrompit Louchart. Par ma foi, je n'en serai pas fâché ! Tenez, mon plan est tout fait d'avance. Je frappe de ce poignard le premier qui me tombe sous la main, on m'arrête, on me fait mon procès, on m'interroge, je livre à Injustice ce précieux papier, qui devient une pièce de conviction des plus intéressantes ; l'affaire s'ébruite, le nom du marquis de Montmeylian est livré à la risée, à l'injure… et je suis vengé.

M. de Montmeylian comprit le danger qu'il y aurait pour lui a rendre ses gens témoins d'une scène où pouvait se révéler un secret qui mettait son honneur en jeu.

C'était un homme robuste, violent, terrible dans les éclats de la colère.

Le sang lui monta au cerveau ; et, se laissant emporter a un mouvement dont il n'avait pas calculé les suites, il se précipita sur Louchait, espérant en avoir raison par la force et le contraindre ainsi a lui livrer le papier qu'il avait sur lui.

Mais le ligueur, dont l'apparence grêle cachait une vigueur peu commune, le saisit par le bras, le conduisit vers un fauteuil, l'y fit tomber pâle de douleur et de rage, et tellement brisé de cette étreinte de fer qu'il fit entendre un gémissement profond.

— Vous le voyez, dit Louchart, je n'ai pas l'air d'un hercule, mais je suis assez fort. Cela trompe bien des gens. Maintenant, prit-il en tenant toujours M. de Montmeylian sous sa main puissante, il me reste, monsieur le marquis, à vous faire mes adieux, et je vous engage à en garder bon souvenir. Je commence par vous déclarer que je n'abandonne nullement le projet d'union que je viens de vous soumettre et que je ne cesserai pas d'avoir les yeux sur vous. De votre côté, songez à ma proposition, au secret dont je suis possesseur, aux périls que court votre honneur si vous ne faites tous vos efforts pour

gagner mon amitié. Sachez surtout et n'oubliez pas que ma haine est longue et vivace, qu'elle ne s'endormira jamais, et que si c'est en vain qu'elle vous poursuit vivant, elle vous poursuivra mort, dans ce qui restera de vous, c'est-à-dire dans votre enfant…

— Ma fille !… murmura le vieillard d'une voix brisée.

— Ne vous plaignez pas. Je vous ai offert le moyen de prévenir tous ces malheurs. C'est à vous de l'accepter. Je repars pour Paris, où j'attendrai votre réponse. Adieu.

M. de Montmeylian demeura une minute encore sur son fauteuil, accable, sans mouvement.

Puis, il se retourna.

Louchart avait disparu.

Au bout de cinq minutes, il atteignait la grille du parc, encombrée en ce moment par les invités qui arrivaient pour la fête de nuit du château de Montmeylian.

La duchesse d'Amalfi, accompagnée de son mari et de son frère, venait de descendre de carrosse, et tous trois s'engageaient déjà dans l'allée qui menait au grand perron, quand M. de Villa-Mayor s'entendit tout à coup appeler par son nom.

Il se retourna et vit, aux reflets de l'illumination qui décorait la grille, un moine qui lui faisait signe d'approcher.

Il alla droit à lui.

— Louchart ! s'écria-t-il aussitôt. Vous ici !

— Oui, répondit tout bas Louchart ; j'avais quelques affaires d'intérêt à régler dans ce pays… mais je me remets en roule pour Paris a l'instant même. Vous n'avez aucune communication à faire a la Sainte-Union ?

— Aucune.

— Rien de l'Espagne ?

— Si fait. J'ai reçu hier par un exprès la nouvelle que le subside annuel sera doublé très prochainement.

— Tant mieux. Il y a disette de doublons dans les caisses de la Ligue, et M. de guise devient d'une parcimonie !…

— Savez-vous, demanda Villa-Mayor, où en sont nos moyens de défense et comment on recevrait à Paris les régiments du Béarnais, s'il lui venait en tête de rompre la trêve.

— La garnison sera bientôt renforcée de troupes espagnoles et napolitaines, répondit Louchart. Que les huguenots s'y frottent, on leur tordra le cou comme a des poulets.

— Ah ! ah ! Naples aussi nous fournit son contingent d'hommes… et d'argent, je pense ?

— Naples est, depuis peu, un de nos quartiers-généraux, dit Louchart. C'est le point intermédiaire entre Rome et Paris, et si vous vouliez, monsieur le baron, quitter ce pays où vous ne pouvez rendre a l'union que des services bien au-dessous de votre intelligence et de vos mérites, il me semble qu'une bonne mission à Naples…

— Merci, monsieur Louchart, merci, j'y penserai. Mais en ce moment des affaires de famille m'interdisent de quitter… ma bonne sœur… Toutefois, assurez, je vous prie, MM. les membres de l'union que je suis à eux de tout cœur, que rien ne m'échappe, et que je continuerai à les tenir au courant de tout ce qui les intéresse.

— C'est bien. Au revoir, monsieur le baron.

— Au revoir, monsieur Louchart.

Le baron courut rejoindre la compagnie qui s'était grossie en route de plusieurs arrivants, et s'étant aperçu que le duc d'Amalfi s'était éloigné de sa femme et marchait seul, il se dirigea vers la duchesse et lui offrit son bras pour entrer au château.

Pendant ce temps, Louchart prenait ses mesures pour exécuter les ordres du roi de Navarre. Il n'avait pas un instant à perdre. Il se rendit chez un aubergiste connu dans la contrée pour avoir d'excellents chevaux et choisit le meilleur d'entre eux.

Au moment où il mettait le pied a l'étrier, une charrette chargée de foin sortait de l'auberge, prenant a droite, tandis qu'il tournait à gauche. Puis celle charrette s'arrêta soudain. Le conducteur venait de rentrer à l'auberge, où il se faisait verser le coup du départ.

Un jeune garçon, fauché au haut de la charrette, contemplait attentivement le ciel et semblait étranger a tous les mouvements qui se faisaient près de lui.

— Eh mais, pensa Louchart, déjà monté sur son cheval, c'est le petit bonhomme de tantôt ! Dites donc, ajouta-t-il tout haut, est-ce que ce n'est pas vous qui vous nommez François ?

— C'est moi-même.

— Eh bien, mon jeune ami, je suis charmé de vous rencontrer pour vous féliciter de la façon dont vous avez jugé la fête de ce matin, et principalement quelques-uns de ceux qui y prenaient part.

— Ah ! cela vous a fait plaisir ? demanda François avec calme.

— Beaucoup plus que vous ne pouvez le supposer. Vous avez du courage ?

— Je ne sais pas. Je dis ce que je pense, voilà tout.

— Où allez-vous donc ?

— A Angoulême.

— Ah ça, poursuivit Louchart en rapprochant son cheval de la charrette et d'un ton plus mystérieux, pourquoi n'êtes vous pas à Paris ? C'est là que les âmes énergiques et les convictions fortes peuvent agir et triompher… N'irez-vous pas quelque jour ?

— Peut-être, répondit François. Mais à l'époque où nous vivons, dans ces temps où chaque homme a peut-être une mission a accomplir, le plus pur et le plus saint éprouve le besoin de se purifier et de se sanctifier encore. Un pèlerinage a Rome peut remplir ce but. J'irai d'abord a Rome.

— Soit, mais en revenant de Rome… ?

— Je passerai sans doute a Paris.

— Venez m'y voir. Vous me plaisez : nous causerons ensemble. Vous n'avez qu'à demander Louchart, un des Seize.

— Louchart, c'est bien. Je vous verrai.

Et tout à coup, le fouet du conducteur ayant retenti dans l'air, la charrette s'éloigna d'un côté, pendant que le cheval de Louchart partait de l'autre.

Chapitre 16 – Pendant la fête

Le château de Montmeylian était splendidement éclairé, et ses fenêtres, d'où s'échappaient de magnifiques jets de lumière, ressemblaient de loin aux soupiraux d'une immense fournaise.

Aux lueurs que jetait cette illumination splendide, on voyait les vieux ormes et les hauts peupliers du parc se balancer comme des fantômes.

La soirée était calme et le ciel étoilé.

La lune blanchissait les longues allées de sable, de façon à rendre la promenade aussi facile qu'en plein jour.

C'était une de ces nuits féeriques et enchantées dont il semble que les poètes seuls puissent avoir l'idée, pour y placer la scène d'une fiction délicate ou d'un roman merveilleux.

Autour des murailles du vieux manoir, et jusque sur les tertres élevés d'où l'on dominait le parc, se pressait une foule bruyante et joyeuse.

C'étaient les paysans des environs qui avaient formé des rondes, et qui s'arrêtaient de temps à autre au milieu de leurs divertissements, pour admirer le superbe coup d'œil qu'offrait le château et prendre leur part des belles mélodies qu'une troupe de musiciens italiens exécutaient dans une galerie contiguë à la salle du festin.

C'était, en effet, l'heure du médianoche et les curieuses villageoises se promettaient un grand plaisir de l'heureux instant où elles verraient les dames châtelaines apparaître sur le perron et descendre les dalles de marbre des escaliers découverts, aux bras de leurs cavaliers, avec leurs belles robes de velours et de damas, leurs fraises goudronnées et leurs éventails à jour.

Une femme passait au milieu de ces groupes, regardant droit devant elle, et comme absorbée dans une pensée unique.

Par moments, elle jetait un regard à la dérobée vers le château, et alors une lueur de contentement placide et calme brillait dans ses yeux.

Elle semblait ne rien voir et ne rien entendre ; mais l'expression vive et inspirée de son visage prouvait jusqu'à l'évidence qu'un intérêt mystérieux la préoccupait et qu'il y avait au fond de son âme je ne sais

quel épanouissement d'espérance et de bonheur.

— Tiens ! dit Louison la meunière à la mère Brigitte, très affairée en ce moment à conter une histoire a cinq ou six commères qui l'écoutaient en ouvrant de grands yeux, est-ce que ce n'est pas la Caridès qui s'en va là-bas, du côté du parc ?

— Ma foi, oui, répondit Brigitte, en tournant la tête. Tiens ! est-ce qu'elle va s'établir dans le pays à cette heure !

— Ah ! mais, c'est qu'il ne faut pas plaisanter avec ça, dit la Capeline d'un air important. On dit qu'elle porte malheur. Si elle reste ici, je m'en vais, moi.

— Ne vous inquiétez pas de ça, allez, bonnes femmes, dit une voix à quelques pas de là. La pauvre Caridès est venue ici par curiosité, par souvenir peut-être, et elle s'en retourne dès demain.

Celui qui venait de prendre la parole n'était autre que Gilles-le-Songeur, couché tout de son long sur le versant incliné d'un tertre voisin, et qui, pour répondre aux deux commères, avait interrompu la leçon de gymnastique qu'il donnait à Fœdor, en lui faisant exécuter, à l'aide de son bâton, des sauts d'une agilité surprenante.

Caridès ne s'aperçut point qu'on s'occupait d'elle.

Tout entière à la pensée qui la guidait, elle suivait la haie vive qui courait le long du parc de Montmeylian, perçant de temps en temps de son regard profond l'ombre des grands arbres afin d'entrevoir les fenêtres éclairées, s'arrêtant alors subitement comme si le cœur lui eût manqué, puis reprenant sa course avec l'ardeur et l'énergie d'une femme de vingt ans.

Elle marcha ainsi environ dix minutes, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'elle eût atteint une petite colline d'où l'on découvrait la façade du château et au flanc de laquelle les pluies avaient creusé un ravin qui formait comme une sorte de fossé sinueux et étroit autour du domaine de Montmeylian.

Elle se tint là un moment, immobile, rêveuse, contemplant en quelque sorte avec extase ce beau spectacle d'une nature riche et splendide, toute parfumée des brises du soir et colorée par les premiers reflets de la lune.

Puis, comme si cette contemplation n'eût été en réalité que la manifestation extérieure de l'unique sentiment qu'elle eût au cœur :

— Oui, oui, murmura-t-elle, c'était bien lui… je l'ai vu… Il sortait de chez le roi de Navarre et est entré dans le parc de Montmeylian. Il est là, dans ce château, derrière ces croisées sans

doute… Quand je pense que tout a l'heure j'aurais pu lui parler… lui dire… Oh ! mais, demain, je serai plus courageuse… J'irai au manoir de Sainte-Luce… je le demanderai… On m'introduira près de lui. Je ne sais pas ce que je lui dirai ; mais quoi que je lui dise, il me répondra, et alors… alors, j'aurai entendu le son de sa voix, je l'aurai vu sourire, j'aurai touché sa main peut-être, et je serai bien heureuse…, oh ! oui, mon Dieu, bien heureuse !

En levant les yeux pour prendre Dieu à témoin du bonheur qu'elle espérait, Caridès distingua à sa droite un petit pavillon de forme élégante, adossé à la palissade de clôture.

Ce pavillon, perdu dans les feuilles et les fleurs, était entouré d'une pièce d'eau, résidence habituelle de quelques cygnes à la vie paisible et monotone.

On y arrivait par un petit pont en bois.

Caridès, en regardant encore avec plus d'attention, vit briller à l'intérieur une lueur terne et tremblante comme celle d'une lampe.

Du reste, nul bruit, nul mouvement.

Personne n'était l'a ; personne n'avait donc pu remarquer sa présence.

Par prudence pourtant, elle ne voulut point demeurer en vue du pavillon.

Une douce musique s'élevait en ce moment du côté du château.

Elle avança de quelques pas, se trouva bientôt près d'un ravin assez creux dont le bas côtoyait la lisière du parc, le descendit rapidement et alla s'asseoir tout au fond.

Elle se trouva ainsi parfaitement isolée, car, d'un côté, la profondeur du ravin la cachait aux yeux de ceux qui passaient sur la route, et de l'autre, l'escarpement d'une colline boisée et en cet endroit taillée à pic, empêchait qu'elle ne fût aperçue du domaine de Montmeylian.

A la voir ainsi, dans l'altitude de lamé-dilution et la figure souriante, on devinait qu'elle était sous le charme d'une pensée heureuse.

Bruits de voix, échos de la fête, souffles embaumés, tout ce qui venait du château semblait lui apporter de nouvelles sources de contentement, d'espérance et de vie.

Transportons-nous maintenant au château où il est nécessaire que nous retrouvions certaines physionomies avec lesquelles le lecteur

a déjà fait connaissance.

Le souper venait de finir et, sauf quelques retardataires, la foule rentrait bruyamment dans les salons.

M. de Montmeylian, plus sauvage et plus sombre que jamais, se tenait à l'écart, fuyant la conversation et jusqu'à l'approche de ses amis les plus intimes, portant sur son visage la trace d'une colère récente et ne faisant en quelque sorte aucun effort pour la dissimuler.

La marquise, au contraire, douée au plus haut point de cette exquise délicatesse et de ce sentiment des convenances qui sont particuliers a la femme, faisait les honneurs de sa réception avec résignation et courage.

Elle aussi, pourtant, depuis son entretien avec le chevalier de Sainte-Luce, était en proie a un trouble profond.

Elle aussi souffrait et avait des larmes plein le cœur.

Mais elle luttait et renfermait cette douleur en elle-même.

Laurence, partagée entre l'espoir et la crainte, préoccupée, vaguement inquiète, ne pouvait rester en place et eût donné beaucoup pour être seule, dans sa chambre, afin d'y pouvoir ré ver en liberté a ce qui faisait toute la préoccupation de son cœur.

Malheureusement un tel vœu était impossible à réaliser.

La fête n'en était encore qu'a son début et M. d'Andryane n'était pas homme à laisser échapper une si belle occasion de poursuivre sa cousine et de l'entourer de ces mille soins, de ces mille hommages qui échappent à l'œil d'un indifférent, mais qui sont autant de déguisements et de transformations de l'amour.

Jamais M. d'Andryane n'avait été aussi assidu ; jamais aussi Laurence ne l'avait trouvé plus insupportable et plus importun.

Le rire, les saillies, le mouvement, la conversation expansive et enjouée s'étaient réfugiés dans une pièce où la belle duchesse de d'Amalfi était d'abord venue, disait-elle, chercher un refuge contre la chaleur et le bruit, mais où la galanterie empressée de ses adorateurs ne l'avait pas longtemps laissée seule.

Elle était là, souriant à l'un, répondant à l'autre, triomphant de toutes ces admirations, qu'elle reconnaissait intérieurement comme tout à fait légitimes, lorsqu'une vive agitation se manifesta dans le salon voisin.

— Qu'y a-t-il ? dit la duchesse en se tournant du côté de la porte.

— Il paraît qu'il s'agit de quelque chose de fort gai, répondit l'un des soupirants de la duchesse, car j'entends rire à gorge déployée.

— Est-ce que ce n'est pas la voix, de M. de Villa-Mayor qui domine par instants toutes les autres ?

— Serait-ce une querelle ?

— Monsieur de Grignon, allez donc voir, reprit madame d'Amalfi ; vous nous direz ce que c'est.

Mais aussitôt la tapisserie se souleva et le baron de Villa-Mayor fit irruption dans la chambre, escorté de cinq à six gentilshommes qui parlaient tous à la fois et a la fois le harcelaient de questions auxquelles il paraissait assez embarrassé de répondre.

Tous riaient très fort.

Villa-Mayor, lui aussi, s'efforçait de rire, mais il était pâle comme la mort.

— Eh ! messieurs, qu'est-ce donc ? demanda madame d'Amalfi.

— Figurez-vous, madame la duchesse, interrompit un de ceux qui interrogeaient le baron avec le plus d'insistance, qu'il vient de se passer entre M. le duc, votre mari, et M. de Villa-Mayor, ici présent, une petite scène des plus divertissantes, mais à laquelle nous avons eu le désagrément de ne rien comprendre, et dont nous avons ri comme des fous, sans savoir même de quoi il s'agissait.

— Alors vous avez ri de confiance ? dit gaiment la duchesse.

— Précisément ! Et vous allez voir s'il était possible de garder son sérieux. Nous étions encore à table, et M. de Villa-Mayor venait de prier qu'on lui passât un plat d'oranges glacées, lorsque le duc, tirant brusquement de sa poche…

— Assez !… Je vous en prie sérieusement, messieurs, interrompit Villa-Mayor, dont le visage blême trahissait un embarras cruel, en dépit de ses efforts pour le dissimuler. Assez ! c'est une chose fort plaisante, en effet, mais qui doit rester entre M. d'Amalfi et moi.

— Pourtant, observa Villandri, aux questions que nous lui adressions tous pour savoir le mot de l'énigme, M. d'Amalfi a répondu en nous quittant pour aller faire un tour sous les arbres : Messieurs, demandez l'explication de ce que je viens de faire à mon beau-frère, le baron de Villa-Mayor. Lui seul connaît l'énigme qui vous intrigue si fort ; seul, par conséquent, il peut vous en dire le mot.

— Effectivement, répondit le baron, qui avait eu le temps de se remettre, moi seul pourrais le dire. Mais en parlant, je commettrais

une indiscrétion, et vous seriez les premiers à m'en blâmer.

— Quoi ! s'écria Villandri, il y aurait là-dessous quelque histoire d'amour ?

Vous l'avez dit.

— C'est différent et nous n'insistons plus.

On se dispersa en riant.

Villandri recommença, pour ceux qui n'y avaient point assisté, le récit de ce qui s'était passé à table, et le baron, s'approchant de sa sœur, lui dit bas à l'oreille :

— Il faut que je vous parle.

La duchesse fit comprendre d'un geste aux plus zélés de ses poursuivants qu'elle avait deux mots à dire à son frère.

Elle s'empara même de son bras, s'y appuya avec grâce et le conduisit, sans affectation d'ailleurs, vers une cheminée de marbre surmontée d'une magnifique glace de Venise, qui se trouvait à l'autre extrémité de la salle.

Arrivée là, et tout en feignant de réparer le désordre de sa coiffure, elle dit a Villa-Mayor, du ton le plus calme et le plus nonchalant :

— Qu'avez-vous donc ce soir, Marco ?

— Vous me demandez cela bien tranquillement ! murmura le baron d'une voix étouffée.

— Eh ! mon Dieu, mon cher frère, si depuis huit jours j'avais pris au sérieux toutes les chimères de votre imagination un peu malade, si surtout j'avais eu le malheur de vous imiter, j'aurais éprouvé de bien violentes émotions, convenez-en.

— Et… vous craignez les émotions.

— Rien ne fane autant le visage, répondit la duchesse en se regardant dans la glace avec complaisance.

Mayor, je vous dis, je vous répète qu'il s'agit de quelque chose de grave et qu'il faut que vous m'écoutiez.

— Qu'est-ce que je fais donc ? demanda la duchesse d'un air gracieux. Mon cher Marco, ne vous déshabituerez-vous donc jamais de prendre les apparences pour des réalités et mes sourires pour une marque de gaîté folle ? Mais soyez donc tranquille, je suis aussi sérieuse que vous. Allons, parlez, je vous écoute.

— Marietta, reprit Villa-Mayor à voix basse, n'avez-vous remarqué depuis quelque temps aucun changement notable dans la conduite du duc d'Amalfi à votre égard ?

— Aucun.

— Vous n'avez pas saisi un mot, un geste, quelque signe enfin de nature a vous alarmer ?

— Rien… absolument rien.

— Vous le croyez toujours aussi épris de vous ?

— Je m'en rapporte à cette glace, répondit la duchesse en souriant gracieusement à son image. Elle me dit que de ce côté je n'ai rien à craindre.

— Oh ! les femmes ! les femmes ! murmura le baron en haussant les épaules avec impatience. L'orgueil de Satan n'est qu'un péché mignon auprès de leur coquetterie !

— Marco, reprit la belle Marietta en baissant légèrement la voix, au lieu de vous livrer à des exclamations ridicules, vous feriez mieux de me dire pourquoi vous m'adressez toutes ces questions.

— Je vous le dirai plus tard… Mais en ce moment…

— Mon Dieu ! que regardez-vous donc si attentivement à travers cette croisée ?

— Mariella, reprit vivement le baron en soulevant un rideau et en plongeant du regard dans le parc, ce vieillard qui traverse en ce moment la terrasse et qui gagne la grande avenue des orangers, c'est le duc, c'est M. d'Amalfi, n'est-ce pas ?

La duchesse s'approcha lentement de la fenêtre, comme si elle eût voulu que tous ses mouvements formassent un contraste parfait avec ceux de son frère, suivit la direction qu'il lui indiquait du doigt et répondit :

— Mais sans doute c'est mon mari.

— Où diable va-t-il par là, grommela Villa-Mayor, se parlant à lui-même.

— C'est bien difficile à deviner. Il va prendre l'air.

— Je cours le rejoindre.

— Ainsi, vous vous obstinez à ne point m'expliquer…

— Rien encore… Mais, a mon retour, vous saurez tout.

En moins de deux minutes, M. de Villa-Mayor gagna l'avenue

des orangers.

Au moment où il y mettait le pied, le duc disparaissait dans une sombre allée de mélèzes.

Le baron l'aperçut et s'élança a sa poursuite.

Marietta suivit de l'œil son frère ; et alors son visage commença à perdre cette imperturbable sérénité qui jusque-là ne l'avait point encore abandonnée.

Un masque d'inquiétude se répandit subitement sur ses traits ; mais cette impression toute fugitive se dissipa comme un nuage a l'approche d'un galant cavalier qui vint lui offrir sa main et surtout au bruit de la musique du bal qui éclata dans la galerie voisine.

Pendant que ces choses se passaient, le chevalier de Sainte-Luce, exact au rendez-vous que lui avait assigné la marquise, pénétrait dans le parc de Montmeylian par une grille perdue au fond d'un épais taillis, et suivait avec précaution la petite allée déserte qui conduisait au pavillon des Cygnes.

Arrivé là, il reconnut qu'on ne l'avait pas oublié, et que tout était prêt pour le recevoir.

La petite porte du pavillon était ouverte, et il y avait de la lumière à l'intérieur.

Partagé entre la crainte et l'espérance, tantôt plein de courage, tantôt livré à l'abattement le plus complet, le chevalier de Sainte-Luce, avant d'entrer dans ce pavillon où l'attendait une révélation si importante, voulut se recueillir dans ses propres pensées et puiser une nouvelle force dans l'incertitude même du grave événement qu'il sentait près de s'accomplir dans sa vie.

Tant d'émotions diverses s'étaient disputé son cœur pendant le cours de cette journée, ses relations entamées avec le roi, son entrevue avec Laurence, son duel avec Cossac, tout cela avait si fortement remué son âme, qu'il avait besoin de rassembler tout ce qui lui restait de fermeté et d'énergie pour ne point faiblir au dernier moment.

Il s'arrêta donc un instant, songeant à la tendre amitié de madame de Montmeylian pour lui, à toutes les raisons qui devaient l'empêcher de rien redouter de sa part qui pût faire obstacle à son bonheur, et se disant qu'après tout il avait au cœur une joie suprême qui devait l'aider à supporter toutes les épreuves, cet amour si naïf et si tendre dont Laurence avait laissé échapper l'aveu.

Redevenu confiant à cette dernière pensée, il reprit sa marche et alla droit au pavillon.

Tout à coup, une brise assez forte s'éleva, et la porte du pavillon se ferma brusquement.

— Comment faire ? pensa Sainte-Luce interdit.

Puis, comme frappé d'une idée subite :

— Ah ! c'est cela, dit-il.

Il courut à la porte, examina la serrure, tira un petit poignard d'une gaine de cuir qu'il portait toujours a sa ceinture et en fit jouer la pointe sur le pêne.

Le moyen réussit à merveille et en moins d'une minute il se trouva dans l'intérieur.

Sainte-Luce fut bientôt dans la chambre que la marquise lui avait désignée.

Le tableau de chasse fut le premier qui frappa son regard.

Il s'en approcha, non sans ressentir une émotion nouvelle, plus profonde peut-être que toutes celles par lesquelles il avait déjà passé, posa le doigt sur l'œil du tigre, et vit en effet se déplacer un panneau derrière lequel était une petite boîte.

Il l'ouvrit avec la clé d'or dont il était muni, et y trouva un paquet de lettres.

Le chevalier jeta d'abord un coup d'œil rapide sur la première de ces lettres qui lui tomba sous la main ; puis, comme s'il eût craint d'avoir mal lu, il se rapprocha de la lampe et redoubla d'attention. Après cette lettre, il en lut une seconde, puis une troisième, et à chacune de ces lectures son teint devenait plus pâle, sa respiration plus ardente, son œil plus fixe et plus hagard.

Puis enfin, succombant a la violence du coup terrible qu'il venait de recevoir, il tomba sur un siège, en se couvrant la figure de ses deux mains et en s'écriant d'une voix étouffée :

— O mon Dieu ! mon Dieu !

Pendant plusieurs minutes, Sainte-Luce demeura anéanti, foudroyé.

La fierté native de ses traits, la fleur de sa jeunesse, cette teinte vive, animée, joyeuse qui donnait à sa physionomie tant d'expression et de charme, tout cela avait disparu à la fois.

On eût dit, à le voir, une statue de marbre, froide, inerte, et sur laquelle le bien et le mal pouvaient passer désormais sans y faire tressaillir une libre, sans y laisser une trace.

Par degrés, cependant, la vie et le mouvement semblèrent rentrer dans ce corps insensible.

Une autre inquiétude, soudaine et profonde, venait de s'emparer du chevalier de Sainte-Luce et de le rendre tout à coup à lui-même.

Un bruit de pas s'était fait entendre sur le sable du jardin.

Qui donc pouvait venir à pareille heure dans cet endroit écarté du parc ?

La marquise de Montmeylian avait recommandé au chevalier la prudence, et il venait de se convaincre que la confiance dont il était l'objet lui imposait une responsabilité terrible.

Il trembla d'avoir été épié, suivi, découvert, et une sueur froide lui couvrit le front.

Mais ce n'était pas le moment de perdre son sang froid et sa présence d'esprit.

Il se précipita vivement vers un petit balcon d'où l'on dominait une allée parallèle a l'étang des Cygnes, et il aperçut deux hommes qui suivaient cette allée en causant.

L'un de ces hommes, dont Sainte-Luce ne voyait que le dos, parlait et gesticulait avec véhémence.

L'autre, froid et distrait, et qui daignait l'écouter a peine, était le duc d'Amalfi.

Le chevalier le reconnut parfaitement, bien qu'il ne se fût rencontré avec lui que deux ou trois fois.

— Ah çà, dit enfin le duc du ton de quelqu'un qu'on pousse à bout, ah çà, mon cher monsieur, vous tenez donc absolument à ce que je vous dise pourquoi tout a l'heure ! à table, je me suis permis de vous faire passer, en place d'oranges glacées, que vous me faisiez l'honneur de me demander, un plat sur lequel j'avais eu la fantaisie, assez bizarre, je l'avoue, de mettre trois dés à jouer ?

— Je vous en prie encore une fois, répondit celui dont Sainte-Luce ne distinguait pas le visage, et qui n'était autre que le baron de Villa-Mayor. Je vous en prie avec instance, et s'il le faut, j'en appelle à votre courtoisie.

— Du moment que ma courtoisie est engagée en cela, dit le duc, je ne puis plus reculer, et je vais vous satisfaire. Je vous ai envoyé ces trois dés, mon cher monsieur, parce qu'ils sont à vous, parce qu'ils sont votre propre bien, et que je les ai reçus d'un de mes parents qui habile Sienne en Italie, avec prière de vous les restituer.

— Comment cela ? dit le baron d'une voix étranglée.

— On joue beaucoup à Sienne, n'est-ce pas ? demanda le duc d'un air insouciant.

— A Sienne ?

— On y joue même très gros jeu !

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, répondit d'Amalfi en regardant fixement le baron, je veux dire, monsieur, que je viens de rédiger pour notre Saint-Père le pape, une requête qui, d'ici à peu de temps peut-être, changera entre nous bien des choses.

— Ah ! une requête au Saint-Père ?

— La voici, reprit le duc en la tirant d'un portefeuille, et si vous désirez la connaître… tenez, la lune est superbe, et mon écriture est assez lisible.

Le baron reçut le placet des mains du duc et le parcourut rapidement.

Un éclair de fureur étincela dans ses yeux, et en même temps il jeta un triple regard sur la solitude qui l'entourait, sur le duc qui marchait près de lui, puis sur quelque chose qui brillait au bas de la porte du pavillon.

Il s'avança pour mieux distinguer l'objet qui attirait son attention et dans lequel il croyait reconnaître un poignard.

C'était en effet celui de Sainte-Luce qui était resté sur le gazon.

Villa-Mayor se baissa vivement et s'en saisit.

Sainte-Luce se pencha pour tâcher d'apercevoir enfin le visage de Villa-Mayor et pour voir aussi ce qu'il venait faire si près du pavillon.

Mais tous ses efforts furent inutiles ; et comme il ne songeait plus à son poignard, il lui fut impossible de se rendre compte de ce mouvement du baron.

— Eh bien ! demanda M. d'Amalfi, que pensez-vous de ma lettre à Sa Sainteté ?

— Mon Dieu, monsieur le duc, répondit le baron, que voulez-vous que je vous dise ? La calomnie ne respecte rien et invente parfois les fables les plus absurdes. En voici bien la preuve.

— Tâchez, monsieur, de me prouver que les faits qui m'ont été

dénoncés sont autant de mensonges, et je verrai ce que j'aurai à faire.

— J'accepte avec reconnaissance cette parole, mon cher duc, s'écria Villa-Mayor d'un ton plein de noblesse. Elle est digne d'un gentilhomme, et je n'attendais pas moins de vous. Je vous demande huit jours pour notre justification.

— Huit jours… soit ! reprit le duc.

— C'est singulier, dit à part lui Sainte-Luce, en suivant de l'œil Villa-Mayor, la voix de cet homme… sa tournure… Oh ! je me trompe sans doute.

Ils étaient parvenus à un sentier étroit qui s'élevait en monticule et côtoyait l'extrémité du parc ; le baron s'effaça avec respect pour faire à M. d'Amalfi les honneurs du pas.

Le duc entra dans le sentier. Villa-Mayor le suivit.

Ce sentier était bordé de buissons peu élevés, de sorte que Sainte-Luce ne perdit pas de vue les deux promeneurs.

Il y eut un moment de silence.

Tout à coup le baron porta la main à sa poche, et l'on entendit rouler sur le sable un objet qui rendit un son métallique.

M. d'Amalfi s'arrêta.

— Ne faites pas attention, monsieur le duc, dit le baron du ton le plus obséquieux et le plus poli ; c'est une piastre que j'ai laissé tomber par mégarde. Tant mieux pour qui la trouvera.

— Mais la voici, dit le duc.

— Où donc ?

— Là, sur l'herbe.

Et, en disant cela, M. d'Amalfi se baissa pour ramasser la piastre.

Alors, un cri terrible et prolongé se fit entendre.

Leduc, frappé au milieu du dos, était blessé mortellement.

Il fit encore quelques pas et alla tomber dans les broussailles les bras tendus en avant.

Ce cri avait terrifié le baron.

Cependant, il ne pouvait s'éloigner sans s'être ressaisi du placet adressé au pape.

Il se jeta sur le cadavre pour lui visiter les mains.

Elles étaient ouvertes et vides.

Il regarda a droite et à gauche, revint en arrière, fouilla de l'œil tout l'espace qui l'environnait et ne trouva rien.

Au même instant, il vit au loin les arbres s'éclairer et entendit un murmure sourd qui grossissait en s'approchant.

C'étaient les gens du château qui accouraient avec des torches.

Il rebroussa chemin, se glissa dans une charmille et gagna tout doucement le côté opposé du parc sans être rencontré.

Le chevalier de Sainte-Luce, témoin involontaire et forcé de cette scène, avait tout vu, excepté la figure de l'assassin.

Au moment où le duc tomba pour ne plus se relever, la stupeur le cloua a sa place et il demeura un instant glacé d'épouvante et d'horreur.

Mais peu a peu, le sentiment de la réalité lui revint, et il comprit qu'il devait avant tout défendre et garder le secret terrible que venait de lui confier la marquise de Montmeylian.

Il retourna brusquement a sa cassette, y replaça la correspondance mystérieuse, fit disparaître en un instant toutes les traces de sa visite au pavillon, et se disposa à sortir.

Il n'était plus temps.

Les gens du château se pressaient en foule autour du cadavre du duc d'Amalfi, et l'un d'eux, s'adressant au marquis de Montmeylian qui avait voulu marcher a leur tête, s'écriait en montrant le pavillon :

— Voyez, monseigneur, de la lumière !

— Au pavillon des Cygnes ! au papillon des Cygnes ! s'écrièrent en même temps un grand nombre de voix.

Et on se précipita du côté de l'étang.

En un instant, le petit pont de bois qui menait au pavillon fut couvert de monde.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Sainte-Luce en invoquant le ciel, donnez-moi le courage et l'inspiration !

— C'est étrange, remarqua tout bas M. de Montmeylian. La marquise seule a la clé de ce pavillon. Qui donc a osé y pénétrer ?

En un clin d'œil, le pavillon fui envahi.

Sainte-Luce, prêt à sortir, se trouva face à face avec le marquis.

— Monsieur de Sainte-Luce ! s'écria le vieillard d'une voix, étranglée par l'émotion, monsieur de Sainte-Luce… vous ici !

Le chevalier resta immobile et ne répondit pas.

— Que faisiez-vous là ? cria une voix dans la foule.

— Oui ! oui ! que faisait-il là ? répétèrent toutes les voix ensemble.

— Qu'il réponde !… qu'il réponde !…

Sainte-Luce garda le silence.

M. de Montmeylian, appuyé sur l'angle d'un meuble, l'observait, en proie à une anxiété fébrile.

Alors s'élevèrent de tous côtés des exclamations confuses.

— Vous ne dites rien, monsieur le chevalier, reprit le marquis avec une impatience mal contenue. Allons, soyez franc… l'endroit est mystérieux, l'heure est propice… convenez que quelque rendez-vous d'amour…

— Monsieur le marquis, dit le comte d'Andryane, en s'interposant entre M. de Montmeylian et Sainte-Luce, n'oubliez pas que vous avez une fille, et qu'une parole irréfléchie pourrait avoir pour elle des résultats funestes. M. de Sainte-Luce est prisonnier de cette haie vivante qui l'entoure et qui n'est guère disposée, vous pouvez le voir, à lui rendre la liberté sans conditions. Nous lui devons, nous nous devons à nous-mêmes d'entendre ses explications.

Les clameurs recommencèrent.

Sainte-Luce fit le geste d'un homme qui va parler, mais il s'arrêta aussitôt.

— Voyez donc comme il est pâle.

— Il n'ose pas s'expliquer…

— Tenez, monsieur le marquis, s'écria celui qui avait signalé le premier la présence du chevalier dans le pavillon, tenez, sa gaine est vide.

— C'est l'assassin ! hurla la foule avec un formidable ensemble.

— L'assassin ! répéta à mi-voix le marquis avec un sourire d'incrédulité.

Au moment même où ce mot était prononcé, et par une de ces coïncidences qui sont comme des jeux cruels du hasard, un nouveau personnage se frayait un passage à travers le flot des curieux, et apportait un témoignage qui allait être comme un écho de cette parole terrible.

Ce personnage était Pierre Godard, qui, attiré par le bruit et poussé sans doute aussi par le sentiment de son importance, n'avait pas cru pouvoir se dispenser de jouer son rôle dans une affaire qui, selon toute apparence, allait être appelée à avoir un grand retentissement.

Après être allé s'assurer de près, comme tous les autres, que le duc d'Amalfi avait rendu le dernier soupir, le veilleur de nuit de Nérac s'était relevé vivement et avait serré quelque chose sous les plis de son pourpoint.

Deux ou trois personnes avaient vu ce mouvement et s'étaient mises à le questionner.

Tout discret qu'il fût, il n'avait pu s'empêcher de prononcer quelques mots qui, sans donner une explication précise, ne devaient cependant laisser aucun doute sur l'importance de la découverte qu'il venait de faire.

On le pressait donc, on l'entourait ; on était impatient de savoir ce qu'il avait trouvé.

Mais si ces braves gens espéraient faire parler Pierre Godard, c'est qu'ils ignoraient assurément à qui ils avaient affaire ; car nul mieux que lui ne connaissait les lois de la hiérarchie, et ce n'était pas dans une circonstance aussi solennelle qu'il eût voulu procéder d'une façon irrégulière et en dehors des formes voulues.

— Je suis ici, disait-il, chez le marquis de Montmeylian. C'est chez le marquis de Montmeylian qu'a eu lieu le crime. Je ne parlerai qu'au marquis de Montmeylian.

Enfin, il arriva devant lui et indiqua d'un geste à la fois respectueux et ferme qu'il réclamait un moment d'attention.

— Que voulez-vous ? demanda M. de Montmeylian, qui ne supposait pas que rien de sérieux pût venir de Pierre Godard. Nous sommes pressés ; hâtez-vous.

— Monsieur le marquis, répondit celui-ci en prenant sa pose officielle, et en observant les physionomies pour juger de l'effet qu'il allait produire, monsieur le marquis, je crois, sauf meilleur avis, que dans les graves circonstances où nous sommes, les cris n'avancent à rien, et qu'il vaudrait mieux, avant toute manifestation tumultueuse, tâcher de découvrir quelque bonne preuve à l'appui de l'accusation.

— Vous parlez comme un livre, maître Pierre, interrompit brusquement le marquis. Mais, précisément, la preuve dont vous sentez si bien la nécessité, vaudrait infiniment mieux que toutes vos paroles.

— Cette preuve, je l'ai, répondit solennellement Pierre Godard.

— Vous l'avez ?

— Ce poignard, que je viens de retirer tout sanglant du corps de M. le duc d'Amalfi… ce poignard dont il ne s'agit plus que de retrouver la gaine.

Et maître Pierre se redressa d'un air triomphant.

— Ce poignard ! s'écria le marquis frappé de stupeur, ce poignard serait celui du chevalier de Sainte-Luce !

Il y eut comme un moment d'attention haletante et fébrile.

De toutes parts on regarda le chevalier.

Ce regard lui demandait un mot, un geste, quelque chose enfin qui détruisît ou confirmât une accusation aussi horrible.

Il ne fit pas un signe de dénégation.

Bien plus, il n'opposa aucune résistance à un paysan qui, plus hardi que les autres, s'empara brutalement de sa gaine pour voir si elle s'adaptait à la lame du poignard, épreuve qui réussit parfaitement.

Tout se réunissait pour l'accabler.

Tout le condamnait.

— Monsieur de Sainte-Luce, dit le marquis d'une voix tremblante, vous reconnaissez cette arme pour la vôtre ?

— Oui, monsieur le marquis.

— Ainsi vous avouez que c'est vous qui avez assassiné…

— Quand je voudrais le nier, toutes les preuves ne sont-elles pas contre moi ?

Pierre Godard parut abruti de ce qu'il venait de faire.

Il n'avait pas compté sur un résultat aussi prompt, et surtout il n'aurait jamais supposé que Sainte-Luce pût en être victime.

— Non, non, c'est impossible, s'écria le comte d'Andryane, dans un élan de générosité qui lui fit oublier que le chevalier était son rival, M. de Sainte-Luce est gentilhomme, et je me porterais garant…

— Je vous suis reconnaissant de cette parole, monsieur le comte, dit Sainte-Luce, en adressant à Andryane un geste de remerciement ; mais contre l'évidence, tout est inutile.

Pierre Godard, qui était un peu philosophe, un peu superstitieux, un peu fataliste, contemplait avec recueillement cette grande

infortune, et tâchait de lui trouver une explication raisonnable.

— Au fait, pensa-l-il, ce matin, et quoique le roi ait pu dire, ce n'est pas le chevalier qui devait remporter le prix de l'arquebuse. Il ne l'a eu qu'au mépris de tous les règlements et de tous les usages. C'est singulier, sur le moment même, je me suis douté que cela lui porterait malheur ; et le fait est qu'en y réfléchissant bien, un homme capable d'une telle infraction aux lois établies…

Une compagnie d'archers survint en ce moment au pas de course, et son arrivée arrêta Pierre Godard au beau milieu de son raisonnement.

Le marquis jeta un regard rapide sur tous ceux qui l'entouraient et s'adressant au veilleur de nuit :

— Maître Pierre, lui dit-il, il faut qu'avant une heure le chevalier de Sainte-Luce soit remis entre les mains du prévôt de Nérac. C'est vous que je charge de ce Soin. Ces hommes, continua-t-il en montrant les archers, vous accompagneront et veilleront à ce qu'il ne puisse s'échapper. Allez.

Au demeurant, Pierre Godard avait bon cœur, et, bien que Sainte-Luce se fût rendu coupable, en acceptant le prix de l'arquebuse, d'une infraction au règlement qui lui paraissait inexcusable, il se sentit une larme à l'œil en songeant que, le matin, il avait conduit en triomphateur celui-là même qu'il était obligé maintenant de traiter en prisonnier.

Il y eût eu là pour lui un beau texte à réflexion sur les vicissitudes et l'instabilité des choses humaines.

Mais il fallait obéir.

Faute de temps, il se contenta de soupirer, retroussa machinalement sa moustache et ordonna au chevalier de le suivre.

Un instant après, le pavillon était vide, et tout le monde se dirigeait silencieusement vers la grande grille du château.

On rencontra là M. le baron de Villa-Mayor, qui s'informa avec les marques du plus vif intérêt de tout ce qui était arrivé, et à qui on fut obligé de raconter, sans en excepter un seul, tous les détails du fatal événement.

Quand le lieu où cette tragédie venait de se passer fut redevenu désert et silencieux, un bruit de pas se lit entendre dans le fossé profond qui circulait au bas du buisson de clôture du parc de Montmeylian.

C'était Caridès qui s'éloignait tremblante et le visage pâle de

terreur.

— Un crime, murmurait-elle ; oui, il y a eu un crime… mais qui l'a commis ? qui en a été victime ? Oh ! ce papier qui est tombé près de moi… au moment même où le cri a retenti… Ce papier… je le garderai précieusement. Qui sait ! j'ai peut-être entre mes mains de quoi faire reconnaître l'innocent et condamner le coupable !

L'arrestation du chevalier de Sainte-Luce, sa résignation, ses aveux devant le prévôt de Nérac, produisirent dans tout le pays une sensation douloureuse. Mais le coup fut surtout terrible pour la marquise de Montmeylian qui, à la première nouvelle de ce qui s'était passé au pavillon des Cygnes, tomba dans un délire qui lui retira toute connaissance et mit sa vie en danger.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis le fatal événement, et la fièvre n'avait pas encore laissé à la marquise une seule heure de trêve. Couchée sur son lit de douleur, elle semblait, du fond des ténèbres où son intelligence était plongée, faire des efforts inouïs pour ressaisir la réalité qui lui échappait sans cesse, et par moment, des mots inintelligibles sortaient de sa bouche. Ces mots, tout informes, tout insignifiants qu'ils fussent, un homme était là qui les écoutait avidement, qui les recueillait, qui les saisissait au vol. Cet homme était le marquis de Montmeylian. Et lorsque Laurence, épuisée de lassitude, lorsque les femmes de la marquise, brisées de sommeil, sortaient de la chambre de la malade ou s'endormaient dans un coin, le vieillard, toujours attentif, toujours éveillé, se tenait là, penché sur le chevet de la pauvre femme, épiant toutes les impressions qui passaient sur ce pâle visage avec la rapidité de l'éclair, prêtant l'oreille aux sons inarticulés que rendaient ces lèvres mourantes, l'œil fixe et l'air inquiet comme le tigre qui guette sa proie. Nous le retrouvons seul avec elle, assis près de son lit et le front appuyé sur ses mains.

La marquise se retourna. M. de Montmeylian, arraché à sa rêverie, se leva, croyant qu'elle allait parler.

Deux minutes se passèrent, et le silence de la chambre ne fut troublé que par le bruit monotone et saccadé de la respiration de la malade.

— Rien ! murmura le marquis, rien encore ! Ainsi, pas un signe, pas un indice ne me révélera jamais ce que j'avais tant d'intérêt à savoir ; même au milieu du délire, elle est discrète, elle se tait. Ce nom de Sainte-Luce n'est pas venu une seule fois sur ses lèvres… Et pourtant, c'est à la nouvelle de l'arrestation du chevalier que cette horrible fièvre s'est emparée d'elle ; c'est en apprenant que le chevalier s'était déclaré coupable qu'elle a poussé ce cri d'angoisse qui nous a effrayés tous et qu'elle est tombée là, sur ce lit, blanche et inanimée comme une statue ! Sainte-Luce ! Sainte-Luce ! ce nom me

poursuivra donc partout ! Avant notre mariage, elle était fiancée au baron de Sainte-Luce ; un an plus tard, et pendant que j'étais à Constantinople, ce même baron de Sainte-Luce est venu habiter ses terres, voisines des miennes, son château presque en face du mien… Oh ! si ce damné Cossac ne l'eût pas tué à Berlin, il serait revenu, il aurait parlé, je me serais vengé peut-être…

Il s'arrêta un instant ; puis reportant son regard sur la marquise assoupie :

— Après avoir aimé le père, pourquoi cet intérêt qu'elle porte au fils, à ce fils dont personne dans le pays ne connaît la mère ? Que faisait-il dans ce pavillon ? et ce crime, pourquoi l'a-t-il commis ? et s'il ne l'a pas commis, qui a pu le porter à s'en déclarer coupable ? Ah ! c'est à devenir fou !

Epuisé par ces efforts d'intelligence qui n'aboutissaient qu'à des résultats stériles, M. de Montmeylian laissa retomber sa tête sur sa poitrine et se plongea dans une sombre rêverie.

Pendant ce temps, Laurence était accoudée sur le balcon d'une fenêtre du rez-de-chaussée, perçant du regard l'ombre de la nuit et donnant tous les signes de la plus vive impatience.

— Ah ! s'écria-t-elle enfin, le voici !

Elle quitta le balcon, prit une lampe dont la lueur terne éclairait à peine ses pas et courut ouvrir la porte.

Un homme entra.

C'était le comte Philippe.

— Eh bien ! dit-elle d'une voix tremblante, qu'avez-vous appris ? que savez-vous ?

— L'instruction du procès ne se poursuit que très lentement, répondit Andryane. Mais il y a déjà eu deux interrogatoires.

— Et… ses réponses ?

— Toujours les mêmes.

— Il persiste à dire que c'est lui ?…

— Ses déclarations à cet égard ont été si catégoriques et si nettes, que le prévôt a fait cesser toutes les recherches de la justice. Le jugement sera rendu, dit-on, très prochainement.

— Le jugement !… cela veut dire la mort, n'est-ce pas ?

Elle tomba sur un siège, pâle et glacée, et répétant :

— Oh ! oui… la mort ! la mort !

Et elle fondit en larmes.

Le comte l'observait d'un air de compassion, mais les sourcils froncés et la poitrine haletante.

— Mourir ! s'écria Laurence en se tordant les mains, mais c'est horrible ! Car, j'en suis sûre, et vous devez en être sûr aussi, vous qui le connaissez. M. de Sainte-Luce n'est pas coupable.

— Il est vrai, dit le comte, que j'ai peine à me figurer que le chevalier de Sainte-Luce soit l'auteur du meurtre de M. d'Amalfi. Mais, en présence d'aveux aussi formels…

— Il avoue, je le sais bien, interrompit Laurence avec un sombre désespoir… Il avoue ! et cependant, sans savoir qui peut le pousser à s'accuser ainsi, je jurerais… Ah ! tenez, mon cousin, je jurerais sur ce que j'ai de plus cher au monde, sur la vie de ma mère, qu'il est innocent !

Andryane laissa à la douleur de Laurence le temps de s'exhaler en sanglots, puis s'approchant d'elle, et s'appuyant sur le dos du fauteuil où elle était assise :

— Chaque jour, dit-il, porte avec lui son enseignement, Laurence. Ce que j'ignorais hier, ou du moins ce que je ne faisais que soupçonner, je le sais aujourd'hui. Vous aimez le chevalier de Sainte-Luce.

Laurence ne répondit pas ; mais elle leva vers le comte son visage pâli par la souffrance et ses grands yeux bleus baignés de pleurs.

Andryane détourna la tête et porta la main à son front.

— Oh ! pardonnez-moi, lui dit-elle. Vous qui, le sachant votre rival, avez eu pitié de lui et l'avez noblement défendu, vous serez généreux pour moi, comme vous l'avez été pour lui… Et si ce que je vais vous dire peut adoucir votre peine, croyez, oh ! oui, croyez bien que si je ne l'eusse point connu, c'est vous, vous seul…

Elle n'acheva pas, mais elle tendit sa main au comte.

Celui-ci s'en empara et l'éleva jusqu'à ses lèvres ; puis il la laissa retomber aussitôt, mouillée d'une larme qu'il n'avait pas eu la force de retenir.

Tout à coup, on appela Laurence au dehors.

Elle courut au vestibule et y rencontra la duchesse d'Amalfi, qui descendait de chez la marquise de Montmeylian avec le baron de

Villa-Mayor.

— Nous n'avons pas voulu rentrer dans nos appartements, dit la duchesse, sans venir voir comment tout allait ici. Pourquoi n'êtes-vous donc pas près de votre mère, Laurence ?

— J'y retourne à l'instant même, madame, et si je l'ai quittée quelques minutes, c'est que des ordres indispensables à donner…

— Vous ne m'en voulez pas de vous avoir fait cette observation, n'est-ce pas, ma nièce ? reprit la duchesse d'un ton de sympathie qui n'était pas exempt d'une certaine affectation. Ah ! c'est que vous m'êtes chère, mon enfant, et que si jamais une malheureuse fatalité vous retirait vos protecteurs naturels, je serais appelée à vous servir de mère…

Et comme une expression d'effroi se dessinait sur le visage de la jeune fille.

— Oh ! rassurez-vous, dit-elle ; j'espère bien que nous n'en sommes pas là et que votre excellente mère sera bientôt rétablie ; mais qui peut pénétrer les desseins de Dieu, et qui oserait se flatter d'être à l'abri de sa colère !… Ainsi, pour ne citer que mon exemple, pouvais-je prévoir que le duc d'Amalfi…

— Le fait est qu'il y a là quelque chose de terrifiant, dit Villa-Mayor. Ma sœur et moi nous ne sommes pas encore remis de ce coup de foudre. Pauvre vieillard ! encore si frais, si robuste !

— Je retourne près de ma mère, dit Laurence en se dirigeant vers l'escalier.

— Adieu, soignez-la bien.

Quand Laurence se fut éloignée, la duchesse dit a l'oreille de Villa-Mayor.

— Je parierais qu'elle n'était pas seule dans ce rez-de-chaussée, la croisée est ouverte… regardez donc un peu à l'intérieur.

Villa-Mayor passa la tête, jeta un coup d'œil à droite et à gauche de la chambre et revenant à la duchesse :

— Il n'y a personne, dit-il, la lampe brûle sur la table, voilà tout.

Effectivement, M. d'Andryane était sorti par une porte de derrière et avait déjà quitté le château.

Villa-Mayor reprit :

— Ah çà, que craignez-vous donc de cette jeune fille… de votre nièce ?

— Je crains… eh ! mon Dieu… je crains tout. Je ne sais pourquoi j'ai eu tête qu'elle aimait ce chevalier de Sainte-Luce…

— Comment est-ce que vous le connaissez, vous, ce chevalier ?

— Comme vous. C'est-à-dire que je l'ai aperçu de loin une fois ou deux. Mais un jour qu'on prononçait son nom devant Laurence… il m'a semblé…

— Eh bien ! quand cela serait…

— J'admire votre assurance ! Entre amoureux, on se dit bien des choses ; et s'il parlait…

— Que dirait-il ? interrompit Villa-Mayor en baissant prudemment la voix. Qu'il est innocent ? Cela m'est bien égal. Personne ne m'a vu ; j'ai pleuré à l'enterrement du défunt, et je, me suis ruiné en habits de deuil ! Que faut-il de plus ? Je n'ai jamais été si tranquille.

Le frère et la sœur disparurent dans l'obscurité.

Laurence remonta chez sa mère.

— Eh bien ? demanda-t-elle au marquis.

— Je ne sais que penser, répondit M. de Montmeylian, toujours assis au chevet de la marquise. La fièvre paraît moins forte… mais le médecin nous dira lui-même s'il y a lieu de s'en réjouir… car ses mouvements deviennent de plus en plus rares ; le son de sa voix s'affaiblit, et sans le mouvement de sa respiration qui semble elle-même se ralentir, il y a des moments où l'on dirait…

— Oh ! s'écria Laurence en tendant les bras vers son père, n'achevez pas !

Le silence ; recommença dans la chambre.

Au bout de quelques minutes, le vieillard, vaincu par la fatigue, laissa tomber sa tête en arrière et parut céder au sommeil.

Laurence courut à lui.

— Mon père, lui dit-elle tout bas, mon père, voilà quatre jours et quatre nuits que vous passez sans dormir, quatre jours et quatre nuits que vous n'avez pas cessé un instant de prodiguer vos soins à ma mère. Vous avez fait plus que votre devoir, plus que vos forces ne peuvent supporter. Retirez-vous, retournez dans votre appartement. Je suis là, fiez-vous à moi, et allez prendre du repos.

— Vous le voulez ?

— Je vous en supplie.

Laurence donna son front à baiser au marquis, et celui-ci sortit lentement, comme à regret, après avoir jeté à sa femme un long et dernier regard.

Laurence reconduisit son père jusque sur l'escalier.

Elle le suivit de l'œil jusqu'à ce qu'il fût rentré chez lui ; puis elle revint vivement vers la chambre de la marquise.

Mais à peine touchait-elle le seuil qu'elle s'arrêtait épouvantée et jetait un grand cri.

— Ma mère ! ma mère !

Madame de Montmeylian était au milieu de la chambre ; debout, les cheveux en désordre et l'œil brillant d'un éclat étrange.

— Tais-toi, dit-elle à sa fille, tais-toi.

— Ma mère, que signifie…

— Cela signifie, mon enfant, que là, clouée sur mon lit, ne pouvant ni parler, ni me plaindre, j'attendais le moment où je serais enfin seule.

Elle courut à son secrétaire et l'ouvrit d'une main ferme.

— Mais qu'allez-vous faire ? demanda Laurence.

— Ce que je vais faire ?… Tu veux le savoir… Eh bien ! je vais sauver le chevalier de Sainte-Luce !

Laurence porta la main a son cœur, comme si la joie eût été au moment de l'étouffer.

— Mais je ne puis le sauver seule, reprit gravement la marquise, et c'est toi qui vas m'y aider… t'en sens-tu le courage ?

— Oh ! que faut-il faire ?… parlez !

— Attends.

Madame de Montmeylian s'assit devant le secrétaire, prit une plume, du papier, et se mit a écrire.

En quittant la chambre de sa mère, Laurence demanda Mulaour, son coursier favori, et dix minutes après, elle était sur la route de Nérac, passant comme un trait a travers les campagnes, franchissant haies et fossés, sans même songer aux périls qui la menaçaient a chaque pas dans celle course effrénée.

Une seule pensée occupait son esprit : Sainte-Luce, cette âme si noble, ce caractère si fier et si élevé, Sainte-Luce accusé du crime le plus odieux ! et non-seulement accusé, mais convaincu, car ne s’était-il pas lui-même avoué coupable ?

Et pourtant, malgré toutes les preuves qui l’accablaient, malgré cet aveu sorti de sa propre bouche, Laurence l’absolvait dans son cœur avec autant de calme et de sérénité, que si toutes les présomptions lui eussent été favorables.

D’ailleurs, sa mère ne lui avait-elle pas dit : Porte-lui cette lettre, et il est sauvé ? et sa mère eût-elle pu s’intéresser à un assassin ? Une simple lettre pouvait-elle sauver un homme coupable d’un pareil crime ? Telles étaient les réflexions qui surgissaient coup sur coup dans l’âme de mademoiselle de Montmeylian et achevaient d’y porter la conviction qu’avait déjà commencée en elle cette secrète voix intérieure qui parle aux cœurs aimants, clarté plus sûre, plus infaillible que tous les raisonnements du monde.

Et pourtant une crainte terrible agitait la jeune fille : cette innocence qu’elle eût jurée sur sa tête, les juges voudraient-ils la reconnaître ? Cette lettre avait-elle bien le pouvoir d’éclairer leur esprit, comme le croyait sa mère ? Enfin mille appréhensions venaient la tourmenter et la faisaient passer sans cesse de l’espoir au découragement.

Après vingt minutes de galop, mademoiselle de Montmeylian entrait dans Nérac, et un instant après elle mettait pied à terre au seuil de la prison.

Un soldat y montait la garde, sa hallebarde a la main, et appuyé dans une encoignure.

A quelques pas de lui, une femme était accroupie, les deux coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, le regard obstinément fixé sur la porte de la prison et aussi immobile que si elle eût été de

pierre.

— Tenez, dit vivement Laurence au soldat, voici une lettre que j'apporte au chevalier de Sainte-Luce, il faut que je la lui remette sans retard, c'est de la part de madame la marquise de Montmeylian.

— Attendez un instant, dit le soldat.

Il entra dans la prison dont il referma la porte derrière lui.

Au nom de Sainte-Luce, la femme accroupie s'élança brusquement vers Laurence, et lui saisissant la main :

— Vous venez voir le chevalier de Sainte-Luce, vous venez le sauver, n'est-ce pas ? dit-elle avec une ardeur fiévreuse, car vous savez bien qu'il est innocent, vous savez bien que ces hommes sont fous quand ils disent qu'il est assassin… Lui ! assassin ! mais ils sont fous, mon Dieu ! ils sont fous.

Et en parlant ainsi, la pauvre femme passait sa main dans ses cheveux avec une expression de douleur et d'égarement qui eût navré l'âme la plus insensible.

— Vous connaissez le chevalier de Sainte-Luce ? demanda Laurence d'une voix émue.

— Oh ! oui, je le connais.

— Mais qui donc êtes-vous pour lui porter un si vif intérêt ?

— Je suis Caridès, Caridès la Sévillanes.

— N'est-ce pas vous qu'on appelle la femme de la Croix-de-l'Ermite ? demanda la jeune fille en tressaillant légèrement.

— Oui, répondit Caridès, et c'est moi qui l'ai tenu tout petit dans mes bras, c'est sous mes caresses qu'il a grandi.

Laurence se rapprocha tout à coup et prit dans ses deux mains blanches la main brune et forte de la Sévillane.

— Il y a quinze ans, reprit Caridès, oh ! comprenez-vous ? quinze ans que je ne l'avais vu, quinze ans que je pensais à lui jour et nuit, car il passait dans tous mes rêves. Un jour j'apprends qu'après de longs voyages il est de retour dans ce pays. Je pouvais le revoir ! Oh ! vous n'imaginez pas mon bonheur ! je partis à pied, je fis vingt lieues en un jour, vingt lieues à l'ardeur du soleil : je ne sentais ni la fatigue, ni la faim, ni la soif ; je n'avais qu'une pensée, qu'un désir : arriver aux jeux de Saint-Gelais, où j'espérais le voir… Hélas ! j'arrivai une heure trop tard.

— Pauvre femme ! dit Laurence en pressant affectueusement la

main de Caridès.

— Je vis de loin la plume blanche qui flottait sur sa tête ; c'était bien peu… pourtant je fus bien heureuse ! Il avait si bon air sur son cheval noir ! Je l'aperçus aussi le soir, mais sans voir encore son visage, au moment où il sortait de chez le roi de Navarre. Il se rendait au château de Montmeylian, où il y avait fête de nuit. J'y allai, je me glissai sur la lisière du parc, je passai là toute la soirée, contente de regarder de loin le château où il était sans doute… Tout à coup un grand bruit se fait entendre, et l'on dit que le chevalier de Sainte-Luce… Oh ! mais cela n'est pas ; dites leur que cela n'est pas.

— Ne craignez rien, répondit vivement Laurence, je viens pour le sauver, et demain, dans quelques heures peut-être, il aura quitté cette horrible prison.

— Mais qui donc êtes-vous ? demanda tout à coup Caridès à Laurence.

— Je suis Laurence de Montmeylian.

— Et vous l'aimez aussi ?

— Oui… oui, je l'aime… répondit la jeune fille en baissant les yeux.

— Oh ! je comprends ! s'écria Caridès en baisant la main de Laurence avec une tendresse passionnée, vous êtes toute sa pensée, tout son bonheur. Oh ! aimez-le, aimez-le bien et que le ciel vous protège !

Le soldat revint en ce moment et dit à Laurence qu'il lui était permis de rendre visite au chevalier de Sainte-Luce. Alors Caridès jeta a mademoiselle de Montmeylian un regard si triste et si suppliant, que celle-ci en fut tout émue.

— Monsieur, dit-elle au soldat, est-ce que cette pauvre femme ne pourrait pas entrer avec moi ?

— Pas possible, mademoiselle, répondit celui-ci ; j'ai l'ordre formel de ne laisser entrer que vous.

— Merci, dit Caridès a Laurence ; vous êtes bonne d'avoir eu cette pensée ; merci ! Ne songez qu'à lui, allez, sauvez-le : je le verrai, grâce à vous, et je le verrai libre ; allez.

Mademoiselle de Montmeylian passa le seuil de la prison, et Caridès attendit son retour, résignée et presque heureuse, car elle aussi, elle ne doutait pas que la liberté ne fut bientôt rendue au jeune chevalier.

Au bout de quelques minutes, Caridès s'approcha de la sentinelle, et lui touchant le bras :

— Dites-moi, monsieur le soldat, est-ce que vous connaissez le chevalier de Sainte-Luce ?

— Depuis peu… mais enfin, je le connais.

— Vous étiez donc ici quand on l'a amené dans cette prison ?

— Mieux que cela, je suis un de ceux qui l'ont arrêté.

— Et à votre avis, est-il coupable ?

— Ma bonne femme, répondit le soldat prenant un air capable et mettant de côté sa hallebarde pour pouvoir joindre le geste à la parole, écoutez bien ceci. Si j'étais juge, c'est-à-dire trop borné pour voir dans une affaire autre chose que les faits, je condamnerais sans hésiter le chevalier de Sainte-Luce…

— Vous le condamneriez ! s'écria vivement Caridès.

— Mais, reprit le soldat, le ciel, dans sa générosité, a bien voulu loger en ma cervelle l'intelligence de dix juges réunis ; or, quoique j'aie arrêté M. de Sainte-Luce, quoique j'aie vu le cadavre du duc d'Amalfi, quoique le jeune chevalier se soit déclaré coupable, je n'hésite pas à dire que ce n'est pas là la mine d'un meurtrier.

— Eh ! que diable ! je me connais en physionomies et je ne confondrai jamais la figure d'un homme capable de se présenter à son adversaire épée au poing et poitrine découverte, avec un vil gredin qui n'a de courage que dans l'ombre et quand son ennemi lui tourne le dos ! Or, je vous déclare que je n'ai jamais rencontré de mine plus franche et plus hardie que celle du chevalier de Sainte-Luce.

— A la bonne heure, voilà qui est parler ! s'écria Caridès.

— Je vous dis que le fils de mon père n'est pas un imbécile. Mais on tire les verrous, c'est sans doute notre belle demoiselle qui revient.

En effet, la porte s'ouvrit et mademoiselle de Montmeylian parut, mais les traits pâles et altérés.

— Grand Dieu ! qu'y a-t-il ? s'écria Caridès en courant à elle.

— Ce qu'il y a ? répondit Laurence d'un air égaré… il y a…

Elle se tut et parut écouter avec une attention pleine d'anxiété.

— Parlez ! s'écria Caridès, impatiente à son tour, oh ! parlez, vous me faites mourir.

— Il s'est évadé, dit la jeune fille d'une voix triste et tremblante.

— Evadé ! et bien, tant mieux.

— Oui, mais vous ne savez pas…

Elle s'arrêta, se mit encore à écouter, puis portant la main à son front avec désespoir :

— Mon Dieu ? mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est horrible !

— Par pitié, achevez, dit Caridès, dont les yeux étincelaient comme si la folie allait envahir son cerveau.

— Eh bien, reprit Laurence, toutes les sentinelles ont ordre de tirer sur lui si elles l'aperçoivent.

— Oh ! malheur ! malheur ! s'écria Caridès hors d'elle-même, ils vont le tuer.

— Bah ! ne craignez rien, leur dit le soldat, toutes les fenêtres de la prison donnent sur le lac, et elles sont à plus de cinquante pieds d'élévation, on n'est pas tenté de faire un pareil plongeon. Croyez-moi, le chevalier est par la dans quelque corridor où l'on va le retrouver.

Mais les deux femmes ne l'entendaient même pas, elles se tenaient toutes deux par la main et écoutaient avec anxiété, les regards fixés sur les fenêtres de la prison, et guettant, à la clarté de la lune, qui commençait à paraître, une ombre, un mouvement…

Tout à coup le bruit d'une arquebusade éclata dans l'air, et fut aussitôt suivie de plusieurs autres détonations.

Alors les deux femmes jetèrent un cri terrible et tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Ils l'ont tué ! murmura Caridès d'une voix brisée.

Gilles-le-Songeur avait des occupations toutes prêtes pour les diverses circonstances de sa vie et les différentes dispositions de son esprit.

Il chassait quand il était gai et pêchait quand il était triste.

Presque toujours il faisait marcher de front, avec l'un de ces deux exercices, son goût inné pour la poésie.

Suivant l'occasion, il était comique ou élégiaque.

Au point où nous en sommes de cette histoire, Gilles n'avait guère de raisons d'être content.

Il savait que madame de Montmeylian était gravement malade, et la catastrophe du parc l'avait frappé dans ce qu'il avait de plus cher, c'est-à-dire dans la personne du chevalier de Sainte-Luce, de celui qui l'avait accueilli, protégé, sauvé de l'indigence et de la faim.

Il n'est donc pas étonnant que nous retrouvions Giles-le-Songeur en train de jeter ses filets dans l'étang qui baignait le pied de la prison de Nérac.

Tout en pêchant, Gilles s'occupait d'ajuster en rimes les ennuis et les chagrins qui l'accablaient.

L'heure et le lieu étaient on ne peut plus propices à l'inspiration.

La lune brillait de tout son éclat, jetant une frange d'argent sur les nuages qui couraient dans le ciel.

Les bois, les montagnes, les plaines dormaient calmes et silencieux sous cette pâle clarté.

Le lac immobile comme un miroir, reflétait l'ombre immense de la prison, avec ses tourelles et ses meurtrières.

Gilles composait donc ainsi pour lui-même l'hymne de ses tristesses intimes, récitant a voix basse le vers qu'il venait de trouver, le confiant ensuite au papier, et distrait de temps à autre, soit par le bond subit de quelque poisson qui éparpillait autour de lui comme une rivière de diamants, soit par les gémissements mélancoliques de Fœdor qui, couché à quelques pas de son maître, le museau allongé sur ses deux pattes, suivant sa coutume, four-liait parfois vers lui un regard doux et caressant, comme pour lui faire comprendre qu'il

supportait avec résignation l'abandon où il le laissait, mais qu'il n'attendait qu'un signe pour courir a lui et l'accabler de caresses.

Au bout d'une heure environ, Gilles cessa tout à coup d'écrire et de s'occuper de ses filets ; ses bras retombèrent inertes a ses côtés, ses yeux restèrent fixés sur le ciel, et, rejeté vers les misères de sa vie passée par les douleurs même du présent, il murmura a voix basse :

— Pauvre Bel-Zaïl ! si douce, si jolie ! hélas ! que sera-t-elle devenue ! Morte, peut-être. Elle m'aimait, et je n'ai pu la défendre, je n'ai pu la soustraire à ce marché infâme !… Les misérables ! ils l'ont vendue ! vendue pour quelques piastres ! Ah ! ils savaient bien que je me serais fait tuer plutôt que de l'abandonner, et ils ont profité de mon sommeil !… Pauvre Bel-Zaïl !…

Gilles se lut et une larme coula le long de sa joue.

Puis sa pensée prit un autre cours, ses regards se tournèrent vers la prison, et il se demanda par quel inexplicable mystère ce jeune gentilhomme, si noble, si généreux, si aimé de tous, avait pu être accusé de meurtre et se déclarer lui-même coupable.

Malgré toutes les apparences qui l'accablaient, Gilles ne se sentait au cœur qu'un redoublement d'intérêt pour le chevalier de Sainte-Luce, et un moment il se demanda s'il n'y aurait pas moyen de pénétrer jusqu'à lui et de l'aidera s'évader de cette odieuse prison, où bientôt le bourreau viendrait le prendre pour le conduire à la mort.

Mais une minute de réflexion lui suffit pour le convaincre de l'impossibilité de mettre a lui seul un pareil projet à exécution.

Qui était-il pour obtenir la faveur d'être introduit près du prisonnier ? Gilles-le-Songeur, Gilles le bohémien, ce n'étaient pas là des titres fort imposants. Gilles comprit donc que la première condition pour réussir dans l'œuvre qu'il méditait était de s'adjoindre un auxiliaire puissant, et alors sa pensée s'arrêta tout naturellement sur madame de Montmeylian.

Quoiqu'il ne les eût jamais vus se parler qu'en public et pour échanger seulement quelque politesse banale, l'affection profonde de la marquise pour le jeune homme ne lui avait pas échappé, et sans chercher à pénétrer la cause de cette amitié, il songea tout à coup a en tirer parti pour le salut de celui à qui il avait voué une affection si profonde.

Malheureusement, la marquise de Montmeylian gardait, le lit depuis la soirée fatale, et Gilles le savait.

Il fallait donc attendre qu'elle fut rétablie.

Attendre !

La loi, les juges, la mort attendraient-ils aussi ?

Gilles en était là de ses réflexions quand il fut troublé par les jappements de Fœdor ; il se retourna et se mit à sourire en voyant ce qui excitait la colère de son chien.

Bien convaincu que son maître ne voulait lui accorder aucune attention, Fœdor, à qui une longue inaction était antipathique, s'était mis à fureter de côté et d'autre, prêtant l'oreille au bruit du feuillage agité par le vent, glissant brusquement son nez dans les hautes herbes, feuillant la terre avec ses deux pattes de devant, enfin se livrant à toutes les fantaisies d'un chien qui ne sait que faire de son temps.

A force de fureter, il avait rencontré une racine sèche dont la forme et la couleur avaient sans doute éveillé sa susceptibilité, car tout aussitôt il était tombé en arrêt devant cette racine, la regardant de travers, montrant ses deux rangées de crocs aigus, et grondant d'un air menaçant.

La racine n'avait eu garde de s'émouvoir ; alors Fœdor, irrité d'un sang-froid qu'il prenait pour une marque de mépris, se précipita sur l'innocent objet de sa colère et se mit à le secouer avec furie.

Mais en le secouant, il s'en frappa si rudement la tête, qu'il jeta un cri de douleur et lâcha la racine ; puis il se planta de nouveau en arrêt devant elle et se mit a gronder de plus belle.

En ce moment, cinq à six coups de feu partirent des murailles de la prison. Alors changeant tout a coup de physionomie, qu'on nous passe l'expression, Fœdor leva la tête, prêta l'oreille, fixa un regard perçant sur le lac, puis, après un moment d'indécision, prit un élan rapide, s'élança dans l'eau et nagea avec une incroyable agilité vers le point d'où était partie l'explosion.

— Holà ! Fœdor, holà ! lui cria Gilles ; viens ici, allons, viens, Fœdor.

Mais Fœdor, habituellement si docile à la volonté de son maître, ne semblait plus reconnaître sa voix ; il redoublait d'efforts et s'éloignait toujours avec une extrême rapidité.

— Oh ! oh ! maître Fœdor, murmura Gilles, deviendriez – vous un animal rebelle ? Voudriez-vous imiter ce M. de Guise, qui ose, dit-on, se révolter contre son roi ? Tant pis pour vous, car, moi, je n'imiterai pas la faiblesse du roi de France, et je vous préviens qu'une bonne correction… mais je ne le vois plus !

En effet, la lune venait de disparaître derrière un nuage, et l'on

ne distinguait plus rien, ni chien, ni lac, ni prison.

Gilles commença a s'inquiéter pour son pauvre Fœdor ; il écouta attentivement, et il crut distinguer comme un clapotement d'eau, mais à une distance très éloignée.

Alors, quelle que fût sa confiance dans l'adresse et la force de Fœdor, il trembla qu'il ne pût regagner la terre et qu'il ne disparût dans les eaux du lac.

Un moment, il eut la pensée de se jeter a la nage et d'aller à son secours ; mais comment retrouver sa trace dans cette obscurité si complète, au milieu de cette immense nappe d'eau ?

Gilles se mit de nouveau à écouter, et, au bout de quelques instants, il lui sembla que le bruit se rapprochait peu a peu.

Bientôt il reconnut distinctement la respiration d'un chien qui nage.

C'était donc Fœdor qui avançait, mais si lentement qu'il était facile de comprendre que ses forces étaient à bout.

Enfin Gilles l'entendit souffler bruyamment ; il n'était plus qu'a quelques pas.

Gilles, croyant qu'il allait disparaître, se jeta dans le lac jusqu'à mi-corps pour l'aider à aborder.

Il chercha au hasard, rencontra sous sa main la tête de Fœdor et l'attira jusqu'à terre.

Comme ils sortaient de l'eau, là lune se dégageait des nuages qui l'avaient longtemps cachée.

Alors, quelle fut la stupéfaction de Gilles lorsqu'il aperçut un homme couché sur le gazon a côté de Fœdor qui lui léchait le visage en gémissant.

Il comprit alors pourquoi son chien s'était jeté l'eau avec tant d'ardeur, et pourquoi il avait refusé d'obéir a son appel.

Fœdor, avec cet admirable instinct qui le distinguait, avait compris qu'un homme était en péril, et rien n'avait pu arrêter son dévouement.

Giles se pencha vers l'homme qui venait d'être sauvé si miraculeusement. Mais dès qu'il eut contemplé ses traits, il jeta un cri et demeura quelques instants immobile de surprise ; puis tirant vivement de sa poche un petit flacon qui ne le quittait jamais, il en versa quelques gouttes dans la bouche du jeune homme qui semblait tout à fait privé de sentiment, et posant la main sur son cœur, il

attendit.

Tout à coup ses traits rayonnèrent, et levant les yeux au ciel il s'écria avec transport :

— Sauvé ! mon Dieu ! il est sauvé !

Fœdor sembla comprendre le sens de cette exclamation, car il se jeta sur Gilles et l'accabla de caresses, puis il se mit à bondir autour du jeune homme évanoui et a lui lécher la figure et les mains avec une tendresse furieuse.

DEUXIÈME PARTIE – LA LIGUE À NAPLES

Chapitre 1 – Le Casino de Santa-Maria.

Au mois d'août 1389, un mouvement et une agitation extraordinaires se faisaient remarquer dans la ville de Naples.

Dans les rues et sur les places, on rencontrait des gens de toutes nations, mais particulièrement des Espagnols et des Français, dont les costumes tranchaient sur ceux des Napolitains et donnaient a la ville une physionomie pleine d'originalité.

La grande affaire qui occupait l'Europe entière à cette époque, la lutte de la Ligue contre la Loyauté, voilà ce qui réunissait tous ces étrangers dans la capitale de la Sicile, qui pouvait être considérée comme un des quartiers généraux de la Sainte-Union.

Plusieurs jeunes seigneurs français qui se promenaient sur la Chiaia entrèrent dans une charmante hôtellerie qu'on appelait le casino de Santa-Maria.

C'était là que logeaient presque tous les étrangers de distinction, que les intérêts de la ligue amenaient à Naples, et il était difficile, en effet, d'imaginer une demeure plus agréable.

Ce casino, situé juste au milieu de la Chiaia, magnifique promenade qui borde la mer, avait un seul étage, surmonté d'une terrasse d'où l'on contemplait un horizon magique : les flots bleus de la Méditerranée qui s'étendaient dans un lointain sans bornes, le Pausilippe, le Vésuve, et Naples couchée sur son coteau, toute éblouissante de fleurs et de verdure.

— Holà ! holà ! signor Pandolfi, cria l'un des gentilshommes français, arrivez donc !

Un petit homme maigre, à la mine à la fois rusée et joviale, accourut aussitôt ; c'était le signor Pandolfi, le maître du casino de Santa-Maria.

— Voilà, mcsseigneurs, voilà !… que faut-il à vos seigneuries ? demanda le petit homme avec une agilité de mouvements et une mobilité de pantomime qui attestait son vif désir d'être agréable aux hôtes qui lui arrivaient.

— Ce qu'il nous faut ? illustrissime Pandolfi, répondit un jeune gentilhomme en toisant l'hôtelier, c'est notre ami, le chevalier de Berjac.

— M. le chevalier de Berjac est sorti depuis une heure, répondit Pandolfi en s'inclinant ; mais il ne tardera sans doute pas a rentrer, et si vos seigneuries veulent attendre…

— Il le faut pardieu bien ! Mais que diable pourrions-nous donc faire pour nous désennuyer ? Savez-vous chanter, gracioso Pandolfi ?

— Hélas ! non, monseigneur ; je ne sais rien que mon état d'hôtelier.

— Oh ! une idée ! reprit le jeune homme ; la petite Pépita est-elle ici ?

— Oui, signor, occupée à servir en ce moment.

— Eh bien, envoyez-la-moi, je l'embrasserai, cela lui conviendra beaucoup mieux que de servir des gens qui ne valent pas le bord de son petit doigt, et au moins je pourrai attendre patiemment l'arrivée de ce cher Berjac.

— Ah ! on voit bien que monseigneur est Français, dit Pandolfi en riant ; mais Pépita est une honnête fille, qui songe au mariage et qui ne se laisse pas embrasser.

— Eh bien, alors, qu'elle nous apporte des sorbets sur cette terrasse.

— A l'instant même, signor, répondit l'hôtelier en s'éloignant.

Les jeunes gentilshommes s'attablèrent au bord de la terrasse, de manière à pouvoir admirer le magnifique spectacle qui se déroulait devant eux, et au bout d'un instant, Pépita leur apportait des sorbets.

Pépita était une ravissante Napolitaine, à l'œil noir et ardent, au teint brun, mais éclatant de fraîcheur.

Elle avait un air naïf et passionné tout a la fois, qui donnait à sa personne un charme tout particulier.

Le comte de Montréal, celui qui avait fait l'éloge de sa beauté, voulut lui prendre en même temps la taille et un baiser, mais la jeune fille lui échappa lestement.

— Vous serez donc toujours sauvage, charmante Pépita ! lui dit le comte. Vous ne savez donc pas que l'amour est un talisman qui double les attraits d'une femme ?

— Ah ! signor, répondit Pépita en dardant naïvement sur lui l'éclat de ses grands yeux noirs ; je neveux pas vous écouter ; je sais bien que tous les Français sont des trompeurs.

Et ayant servi ses sorbets, elle sortit.

— Or ça, mes amis, dit alors un jeune seigneur, plus âgé de quelques années que le comte de Montréal et à la physionomie un peu plus grave, avancez-vous nos affaires ici ? Le vice-roi de Sa Majesté Catholique lève-t-il enfin les troupes qui nous ont été promises pour soutenir la Sainte-Ligue ? C'est qu'il est grandement temps que ce renfort nous vienne en aide, car depuis la mort du grand duc de Guise, nos affaires ne prennent pas belle tournure.

— Bah ! répondit un gentilhomme, le vice-roi semble prendre a tâche de retarder cette levée dont nous devons prendre le commandement. C'est pour savoir le secret de ces inconcevables lenteurs que nous avons fait le trajet de Paris à Naples à franc étrier, et que nous venons parler à Berjac qui, vous le savez, est chargé ici de tout ce qui tient aux intérêts de la Ligue. Mais, dis-nous donc, Bois-Dauphin, combien y a-t-il de temps que tu as quitté la France ?

— Un mois environ, mon cher Maillé ; je me suis arrêté quelque temps a Rome.

— Et tu étais à Blois, dit-on, lors de l'assassinat du duc de Guise ?

— J'étais près de lui lorsqu'on vint l'avertir que le Valois demandait à lui parler.

— Il aurait dû se tenir en défiance.

Il eut comme un pressentiment du sort qui l'attendait, répondit Bois-Dauphin ; mais vous savez qu'il était brave jusqu'à la témérité, orgueilleux jusqu'à la folie. Il partit en répétant à tous ceux qui cherchaient à le mettre en garde contre les mauvais desseins du pénitent : Il n'oserait. Et, de fait, le roi, qui méditait depuis longtemps cette méchante pensée, avait toujours reculé au moment de l'exécution ; mais cette fois le malin esprit s'était logé dans son cœur et lui avait tenu lieu du courage qui lui manquait. Il s'était entouré de ses quarante-cinq ordinaires, quarante-cinq dénions et coupe-jarrets venus de la Gascogne, et qui, sous la conduite de Loignac, leur digne chef, eussent égorgé le pape en personne, si le Valois eût seulement levé le bout du doigt ; de plus, il avait trempé lui-même dans un bénitier les poignards de tous ces brigands, craignant que le duc ne se fût muni de quelque sortilège ou enchantement. Il avait réuni dans sa chambre les plus féroces de ces damnés quarante-cinq : Loignac, du Halde, Révol, Sainte-Malines, Monséry, Sériac ; et lorsque M. de Guise parut, pensant trouver le roi, il rencontra dix poignards levés a la fois sur sa poitrine. Quoique désarmé, il se défendit comme un lion, et frappa si rudement Sériac d'un drageoir d'or qu'il portait toujours suspendu a sa ceinture, qu'il faillit lui en briser le crâne. Mais la lutte

était par trop inégale ; il tomba enfin, et sa grande âme s'envola au ciel pour y demander vengeance contre ce Judas couronné qui l'embrassait encore la veille, tout en rêvant a ce meurtre exécrable.

— Vengeance ! Ah ! il l'obtiendra, car c'est un saint, un nouveau Macchabée mort pour la défense de la vraie religion.

— Dieu a déjà témoigné sa colère en frappant la mère du Valois, cette astucieuse Italienne qui n'est venue dans notre beau pays de France que pour y apporter la haine, la vengeance, la discorde et les empoisonnements.

— En effet, n'a-l-elle pas rendu son âme maudite un peu après la mort du Balafré ?

— Juste quinze jours après.

— En janvier alors ?

— Précisément.

— Eh bien, messieurs, dit Maillé, le mois de janvier 1589 pourra compter désormais parmi les mois bénis du ciel.

— Ah ça ! reprit Bois-Dauphin, est-on content a Paris ?

— Pas trop, répondit Beaumont ; le Valois vient de réunir son armée a celle des Huguenots et de serrer la main au roi de Navarre, si bien qu'ils assiègent tous deux Paris à l'heure qu'il est et qu'on ne sait ce qui arrivera d'ici peu, si les renforts espagnols et napolitains se font plus longtemps attendre.

— Ah ! s'écria Maillé, les Parisiens sont braves et bons catholiques ; ils se feront tous hacher plutôt que de laisser entrer dans leurs murailles cet hérétique et relaps de Béarnais.

— Oui, tant qu'il ne s'agira que de combattre, on peut compter sur eux, dit Montréal ; mais il est un ennemi plus redoutable que dix armées réunies, et cet ennemi, dont Dieu les préserve ! c'est la famine.

— Est-ce que Paris manquerait de vivres ?

— Quant à présent, non ; mais le Valois et le Béarnais sont maîtres de la rivière, et ils ne laisseront pas entrer un grain de froment. Or, je connais ces bourgeois de Paris ; quand ils entendront crier leurs entrailles, ils oublieront tous leurs griefs, et tendront tous la main au Valois quand ils seraient assurés d'être pendus jusqu'au dernier.

— Messieurs, reprit Bois-Dauphin avec assurance, soyez persuadés que ni la famine, ni rien au monde, ne saurait faire réussir les affaires du roi de Navarre. Il a beau se remuer et se confondre en

imaginations pour saisir la couronne qui lui échappe, il ne tirera bientôt plus rien de ce royaume, ni hommes, ni ressources, ni argent. Il est dans la griffe du diable et il y demeurera, croyez-moi bien.

— Quelle raison as-tu de penser cela ? demanda Beaumont.

— J'ai des nouvelles récentes de Rome.

— Ah ! dis-nous cela bien vite.

— C'est encore un secret.

— Raison de plus.

— Eli bien ! mes amis, voici ce que c'est : Vous savez que le Béarnais avait été bien et dûment excommunié, mais que jusqu'à présent la bulle d'excommunication était restée dans les archives du légat.

— Oui… Qu'y a-t-il de changé à cela ?

— Il y a de changé que la Ligue vient de faire un coup de maître en obtenant de Sa Sainteté que la bulle d'excommunication serait rendue publique.

— Viva ! s'écria Maillé, le Béarnais est perdu !

Je l'espère bien ! Mais es-tu sûr, au moins ?…

— Si j'en suis sûr !… répliqua Bois-Dauphin. L'ordre du pape est parti depuis plusieurs jours, et à l'heure qu'il est, l'Hôtel-de-Ville de Paris doit avoir déjà commandé l'impression de la précieuse pièce qui va, sans nul doute, enlever à l'hérétique plus de soldats que ne feraient dix pièces de canon ensemble. La mèche n'est pas encore allumée, messieurs, mais la poudre est mise… gare l'explosion !

En ce moment un grand bruit se fit sur la promenade que les gentilshommes dominaient du haut de la terrasse, et une foule immense l'encombra tout à coup.

Les jeunes gens coururent au balcon pourvoir ce qui se passait, et ils aperçurent au milieu de la foule, seule au milieu d'un cercle immobile, une femme jeune, belle, les cheveux épars, le visage inondé de larmes, et portant sur tous ses traits la trace du plus violent désespoir.

— Dites donc, cara Pépita, demanda Montréal à la jeune fille qui regardait d'un air plein d'intérêt et de pitié cette scène incompréhensible pour eux, que signifie cette affluence de monde autour de cette femme désolée ?

— Ah ! monseigneur, répondit Pépita, dont les yeux

s’humectèrent aussitôt, c’est un grand malheur qui arrive a cette pauvre femme ; c’est une chose si affreuse, que toute la ville y prend part, comme vous voyez…

— Contez-nous donc cela, Pépita, et si nous pouvons quelque chose pour cette infortunée…

— Je veux bien vous dire ce qui lui arrive, dit la Napolitaine mais vous ne pouvez rien pour elle.

— Contez toujours. Berjac arrivera peut-être pendant ce temps-là.

Cette pauvre femme que vous voyez aujourd'hui si triste et si navrée, reprit Pépita, était une des plus heureuses et des plus honorées de toute la ville, il y a quelques jours. Elle avait pour mari Tomaso Prioli, l'un des premiers magistrats de Naples, estimé de tous les honnêtes gens et redouté des malfaiteurs pour sa prudence et sa sévérité. Or, il advint qu'il y a huit jours, une troupe de carabiniers ayant soutenu un combat contre la bande de Rosario, là-bas dans les montagnes, ramena trois de ces bandits pieds et poings liés et les livra, à Tomaso Prioli, comme c'était leur devoir.

— Ah ça ! dit Montréal, qu'est-ce que c'est donc que ce Rosario dont j'entends sans cesse prononcer le nom depuis que j'ai mis le pied dans Naples ?

— Vous ne connaissez pas Rosario ? s'écria la jeune fille avec l'expression du plus profond étonnement.

— Pas le moins du monde. Est-ce un philosophe, un alchimiste, un général d'armée ?

— Rosario, monseigneur, est un chef de bandits, mais le plus hardi, le plus féroce qu'on ait jamais vu dans les montagnes de la Sicile. Jamais il ne fait grâce ; il massacre sans pitié tous les voyageurs qui ont le malheur de tomber dans ses mains, hommes, femmes, enfants ; il n'épargne même pas les moines.

— Ah ça ! c'est un diable échappé de l'enfer !

— Il ne faut donc pas vous étonner que tout le monde ici tremble au seul nom de Rosario, et que les magistrats eux-mêmes redoutent de punir ses compagnons quand il en tombe entre leurs mains. Mais Tomaso Prioli était un homme de cœur, qui ne connaissait que les devoirs de sa charge ; il résolut que les trois bandits seraient pendus dès le lendemain. Le soir même, au moment de souper, il trouva sur sa table un billet contenant ce mot :

« Si mes hommes sont mis à mort, malheur à toi et aux tiens.

» ROSARIO. »

Malgré cette menace, dont tout autre eût été effrayé, car on savait que cet homme féroce ne menaçait jamais en vain, les trois brigands furent pendus le lendemain aux yeux de toute la ville.

« Maintenant, dit Tomaso Prioli en rentrant dans sa maison, j'ai fait mon devoir ; que Dieu prenne mon âme ! » Il comprenait que sa fin était venue, et, en effet, il fut trouvé le soir même mort dans son lit, un poignard dans la gorge, tout baigné dans son sang, à côté de sa femme, qui n'avait rien entendu. La pauvre Paola jeta un cri terrible à cet aspect, mais, hélas ! ce n'était pas tout. En reportant ses regards sur le lit de son enfant, une petite fille de trois ans a peine, si fraîche et si jolie que vous eussiez dit un ange venu du ciel, elle le trouva vide, et a la place de l'enfant, ces mois qui faillirent la rendre folle : « Si demain, à midi, vous n'avez fait porter vingt mille ducats à la montagne des Trois-Pics, à midi cinq minutes, votre enfant aura les yeux crevés. Envoyez un homme seul, je serai seul pour le recevoir. Cet écrit lui servira de sauf-conduit, au cas où il rencontrerait quelqu'un de mes compagnons. » Paola n'était pas riche, elle courut chez tous ses amis ; mais, après avoir puisé dans toutes les bourses, il se trouva qu'elle avait a peine la moitié de la somme exigée par le bandit : la malheureuse femme parcourait donc la ville en poussant des cris de désespoir et pleurant toutes les larmes de ses yeux, lorsqu'un homme l'arrêta et lui demanda la cause de sa douleur. Quand elle lui eut tout conté, il lui dit : Rassurez-vous, signera, peut-être sauverons-nous votre enfant !

— Vous avez donc la somme qui me manque ? s'écria la malheureuse mère.

— Non, répondit l'inconnu ; mais il n'importe, ne perdez pas espoir. Rosario vous a dit : Demain, à midi. Je serai donc demain a midi à la montagne des Trois-Pics ; vous, signora, venez à trois heures au bord de la mer, sur la Chiaia ; et si, à cette heure, vous ne pressez pas votre enfant dans vos bras, c'est que je serai mort.

— Vive-Dieu ! c'était un hardi compagnon que cet homme, s'écria Beaumont ; le connaissez-vous ?

— Parfaitement, signor, car il demeure depuis huit jours dans notre casino ; c'est un homme étrange dont il est impossible de deviner l'origine, car il parle à peu près toutes les langues et paraît avoir parcouru tous les pays. Il arrive d'Orient ; oh ! c'est un cavalier magnifique ; il est très brave, parle peu ; et quoique jeune, très beau garçon et l'air fort décidé, jamais une femme ne fixe son attention. Cependant il en est des plus belles et des plus fières de Naples qui lui jettent parfois des regards pleins de douceur.

— Voilà qui est bizarre ! dit Montréal ; et comment nommez-vous ce singulier personnage ?

Une clameur immense partit tout à coup de tous les points de la

Chiaia et interrompit brusquement cette conversation.

— Eh bien ! que se passe-t-il donc ? demanda Bois-Dauphin en interrogeant du regard cette foule passionnée.

— Je ne le devine pas, répondit Pépita ; mais tenez, regardez donc la veuve de Tomaso Prioli, voyez comme ses traits s'épanouissent ! comme l'espoir et le bonheur brillent dans son regard ! Ah ! je ne sais, ajouta la jeune fille tout émue, mais je me sens au cœur un pressentiment heureux.

En effet, Paola avait brusquement quitté son attitude triste et désolée.

Son teint s'était soudainement coloré, elle courait comme une folle à droite et à gauche, parlant avec vivacité à celui-ci, pressant avec une joie insensée les mains de celui-là, gesticulant, se haussant sur la pointe des pieds comme pour mieux apercevoir un objet lointain, et indiquant du doigt à ceux qui se pressaient autour d'elle un côté de la place vers lequel se tournaient en effet tous les yeux.

La joie de Paola semblait en même temps avoir gagné la foule, et de toutes parts on entendait s'élever un murmure de surprise et de satisfaction.

Les cris allaient toujours *crescendo,* et, en suivant la direction que prenaient les regards de la foule, les jeunes gentilshommes placés sur la terrasse du Casino de Santa-Maria aperçurent à l'extrémité de la promenade un cavalier vêtu d'un costume bleu et noir, tout couvert de poussière et tenant dans ses bras, assise sur sa selle, une petite fille qui jetait autour d'elle des regards émerveillés.

Derrière ce cavalier, on voyait venir, monté sur un mulet et les mains attachées derrière le dos, un homme d'une haute stature et d'une constitution herculéenne, dont les regards parcouraient la foule avec une audace et un sang-froid superbes.

A mesure que ce cortège avançait, les cris s'accentuaient avec plus de netteté, et l'on put enfin savoir la signification de l'enthousiasme populaire.

— Viva ! viva le cavalier bleu ! criaient les uns.

Et le cavalier remerciait modestement de la main ce peuple rassemblé, qui lui faisait si bon accueil et qui l'applaudissait du cœur et des mains.

— Mort ! Mort à Rosario, hurlaient les autres.

— Il faut le pendre tout de suite au premier croc de fer que nous rencontrerons !

— Pas de jugement !

— Non ! non ! a mort !

Et Rosario lançait sur toute cette multitude ameutée contre lui les éclairs de son regard furieux.

C'était donc ce cavalier bleu qui était allé trouver le brigand dans ses montagnes, qui l'avait vaincu et l'amenait prisonnier dans Naples.

Cet homme avait accompli à lui seul, en un seul jour, ce que n'avaient pu faire tous les archers du vice-roi en plusieurs années.

Le fait était assez merveilleux pour exciter l'admiration et motiver l'enthousiasme du peuple ; il le parut bien plus encore lorsqu'on put voir de près et comparer ensemble ces deux hommes, le vainqueur et le vaincu.

Rosario, nous l'avons dit, était un homme d'une taille élevée et d'une force prodigieuse ; le cou épais et musculeux comme celui d'un taureau, la poitrine large et bombée, les traits violemment accentués, le regard dur, le teint bronzé, il représentait bien le chef terrible, impitoyable d'une bande de démons.

Son vainqueur formait avec lui un contraste frappant.

C'était un jeune homme d'une taille ordinaire, mince, dégagé, plein d'aisance dans tous ses mouvements ; il paraissait vingt-cinq ans à peine, et justifiait entièrement l'éloge qu'avait fait de lui Pépita.

Son teint, fortement basané, avait cette vigueur et cet éclat qui viennent d'un sang jeune et ardent ; ses yeux étaient noirs, bien fendus, un peu enfoncés dans l'orbite.

Il portait la moustache longue et épaisse, et au menton une large mouche qui s'allongeait en pointe au bas du visage.

Ses traits exprimaient un courage que rien ne devait étonner, mais on lisait eu même temps dans son regard quelque chose de grave et de méditatif qui saisissait le cœur et lui attirait la sympathie.

Le caractère dominant de sa physionomie était une haute distinction et une profonde indifférence de toutes choses, indifférence dans laquelle un observateur attentif eût reconnu l'amertume et la désolation d'une âme morte au bonheur.

Pépita était si heureuse, son admiration avait pris des proportions si énormes, qu'elle n'avait pu rester en place et qu'elle s'était mise a parcourir tout le Casino de maître Pandolfi, appelant à tue-tête toutes les personnes qui l'habitaient.

Bientôt on vit sortir des chambres une foule de voyageurs qui se précipitaient sur le balcon.

D'autres venaient d'abord d'assez mauvaise grâce et comme des gens contrariés d'avoir été brusquement arrachés soit au repos, soit à une douce rêverie.

Mais quand on leur apprenait qu'il s'agissait de Rosario et de l'enfant de la malheureuse femme de Tomaso Prioli, ceux-là même s'empressaient de courir au balcon pour voir la pauvre mère et son glorieux libérateur.

— Qu'il est beau ! s'écriait naïvement Pépita en joignant les mains.

— Mais il est très jeune, disait un autre.

— Oh ! vingt-quatre à vingt-cinq ans à peine.

— Mais comment diable a-t-il fait pour avoir raison de cet affreux Rosario ? Voyez donc quelles épaules ! Il briserait une pierre en frappant du poing dessus.

— Ah ! c'est qu'il ne suffit pas toujours d'être fort, observa l'un des spectateurs, et qu'il vaut mieux avoir avec soi Dieu et le bon droit. Témoin David quand il triompha de Goliath.

— Pépita ! ma chère petite, dit Montréal à la jeune Napolitaine, dites-moi donc par grâce comment on nomme ce jeune et hardi cavalier ?

— On le nomme Roquevert l'arquebusier, répondit Pépita.

Comme Pépita achevait cette réponse, un magnifique chien noir vint glisser sa belle tête sous sa main, et leva mélancoliquement vers elle un regard qui semblait quêter une caresse.

La jeune fille le regarda en souriant, et, se penchant vers lui :

— Ah ! te voilà, mon beau Fœdor, lui dit-elle, tu aimes donc toujours ta petite Pépita ?

Fœdor lui lécha les mains comme pour l'assurer de son affection.

— Allons, vous êtes bien gentil, Fœdor, reprit Pépita, et je veux vous prouver que si vous m'aimez, vous n'avez pas affaire à une ingrate.

Et, plongeant la main dans une des poches de sa robe, la jeune fille en tira une friandise qu'elle jeta à Fœdor.

L'intelligent animal guetta d'un œil agile la direction de la proie, ouvrit la gueule et la reçut avec une merveilleuse dextérité.

La jeune fille voulut le caresser pour le récompenser de son adresse ; mais Fœdor, ingrat comme une courtisane, esquiva la main qui voulait le flatter et alla se cacher entre les jambes de son maître, où il se mit à déguster en paix le don de Pépita.

— Oh ! le vilain chien que vous avez-la, monsieur Gilles, dit la jeune fille avec humeur, je ne lui donnerai plus rien.

— Bah ! riposta Gilles en souriant, les femmes se laissent toujours prendre aux apparences, et Fœdor connaît le cœur féminin, comme s'il eût fait le métier de séducteur avant de devenir quadrupède. A la première caresse, vous vous laisserez encore attendrir.

Pépita allait répliquer, mais une fanfare se fit entendre au dehors.

— Qu'est-ce donc ? demanda Pépita.

— Eh ! pardieu, répondit Gilles, ce sont les hallebardiers qui ont toujours fui de-vont Rosario ; aujourd'hui qu'on l'amène pieds et poings liés, ils viennent intrépidement s'emparer de lui, avec leur brave capitaine en tête, ce courageux Lorenzo qu'on a vu vingt fois pâlir au seul nom du bandit que Roquevert va lui livrer.

— Vrai ! s'écria Pépita avec ravissement.

— Tenez, voyez plutôt.

En effet du côté opposé a celui par te-quel s'avançaient Roquevert et son prisonnier, débouchaient une vingtaine de hallebardiers en uniforme écarlate, précédés de leur capitaine, un grand et beau cavalier, d'une corpulence aussi formidable que le terrible bandit, et le visage orné de deux énormes moustaches qui lui donnaient la mine la plus guerrière et la plus imposante qu'ait jamais pu désirer un soldat.

— Ne jugerait-on pas, dit Gilles à Pépita, que ce capitaine Lorenzo est le dieu Mars en personne ? Quel air formidable ! quels regards triomphants il jette sur la fouie ! Comme il caresse majestueusement sa barbe en regardant les femmes. Ah ! voilà un amoureux qui vous plairait Pépita, convenez-en.

— C'est ce qui vous trompe, dit Pépita, et j'ai meilleur goût que cela. Je le préférerais plus mince, plus distingué et moins bravache…

— Eh mais, c'est le portrait de ce beau Roquevert que vous tracez là, observa Beaumont qui l'écoutait de loin.

— Oh ! c'est sans intention, je vous jure, répondit Pépita en rougissant.

Durant ce dialogue, les hallebardiers, d'un côté, Roquevert et Rosario de l'autre, étaient arrivés juste au point où se tenait la veuve de Tomaso Prioli.

Alors il se passa la une scène profondément attendrissante, la pauvre mère, à l'aspect de son enfant, de son enfant qu'elle avait cru ne revoir que mutilée et qu'elle retrouvait toujours belle, souriante et fixant sur la foule l'éclat limpide de ses beaux yeux bleus, la pauvre mère tomba a genoux et murmura une prière en pleurant et sanglotant de bonheur.

Puis, s'élançant au devant de Roquevert, qui venait de mettre pied a terre, elle prit l'enfant dans ses bras, la serra sur son cœur avec une tendresse frénétique et se mit à la couvrir de larmes et de baisers.

Rosario, lui aussi, était descendu de sa mule avec l'aide de deux hallebardiers, et il se tenait debout et immobile à côté du capitaine Lorenzo et de ses hommes, l'air tranquille et indifférent en apparence, mais jetant tour à tour sur le capitaine, sur les soldats et particulièrement sur Roquevert des regards qui annonçaient quel, que projet sinistre.

Pendant ce temps, Roquevert répondait a Paola, qui lui adressait

mille questions sur son enfant, et ne cessait de baiser ses mains et jusqu'à ses vêtements pour le remercier de la lui avoir rendue.

Lejeune homme voulait rester calme et impassible en face de cette explosion d'amour maternel ; mais, en dépit de ses efforts pour comprimer son émotion, on voyait ses yeux s'humecter et ses traits se contracter légèrement au spectacle de ce bonheur immense dont il était la cause.

— Votre Roquevert me plaît, dit Montréal à Pépita ; il a l'air aussi intelligent qu'il est brave et joli garçon. Mais d'où lui vient donc ce titre d'arquebusier que je vous ai entendu joindre à son nom ?

— De son adresse à se servir de l'arquebuse, adresse que l'on dit tout à fait surprenante.

— Et vous dites qu'on ignore à quelle nation il appartient ?

— Tout le monde ici, excepté un seul homme peut-être.

— Et cet homme, quel est-il ?

— Le voilà, dit Pépita en montrant du doigt Gilles-le-Songeur, qui, accoudé sur le balcon d'où l'on dominait la promenade, tenait ses yeux fixés sur un point qui paraissait l'absorber entièrement.

— Pardieu ! il faut que je l'interroge, dit Montréal.

Et allant frapper sur l'épaule de Gilles :

— Holà, lui dit-il d'un ton hautain et impérieux, j'ai quelque chose à vous demander, écoutez un peu ici.

Gilles ne bougea pas.

— Ah ! ça, mon bravo, êtes-vous sourd ?

Même immobilité, même silence.

— Comment se nomme-t-il, demanda Montréal à Pépita.

— Gilles.

— Diable ! un joli nom ! monsieur Gilles, c'est a vous que je parle ; ne m'entendez-vous pas ?

— Je n'ai pas le temps de vous écouter, répondit Gilles sans se retourner et sans détacher un instant son regard de l'objet qui occupait si vivement son attention.

— Or ça, manant, s'écria le jeune gentilhomme, sais-tu bien à qui tu oses répondre de la sorte ?

— Quand ce serait au vice-roi lui-même, je ne lui en dirais pas davantage en ce moment, riposta Gilles, toujours immobile.

— J'ai bien envie de t'apprendre à vivre, s'écria Montréal, dont les traits s'empourprèrent tout a coup.

— Ce serait une leçon perdue, dit Gilles, je vous engage à en faire profiter un autre.

— Je crois que le malotru se permet de faire de l'esprit, répliqua Montréal avec fureur ; je suis curieux de voir s'il saura plaisanter jusqu'au bout…

Et se tournant vers un grand gaillard qui se tenait debout et dans une attitude respectueuse à quelques pas de lui :

— Hubert, lui dit-il, prends cet homme dans tes bras et jette-le hors du casino.

Quoique évidemment il eût parfaitement entendu cet ordre donné a haute voix, Gilles ne se donna même pas la peine de regarder quel homme on chargeait d'une mission qui le touchait de si près.

Alors, sur un nouveau signe de son maître, Hubert s'avança vers Gilles le front haut, l'air dégagé et avec l'assurance d'un homme qui croit n'avoir a accomplir qu'une tâche très facile.

Mais comme déjà il mettait la main sur lui, il se trouva soudainement face à face avec Fœdor, qui, planté en arrêt sur ses quatre pattes, l'œil ardent, le poil hérissé, et montrant deux rangées de dents étincelantes, semblait tout disposé à le mettre eu morceaux s'il faisait un pas de plus en avant.

A l'aspect d'un pareil adversaire, Hubert s'arrêta tout court, puis après un moment d'hésitation, voyant que les yeux de son ennemi brillaient de plus en plus, et qu'il grondait d'une façon inquiétante, il prit le parti de reculer et de se tenir prudemment à distance.

Cette poltronnerie, au lieu de l'irriter, dissipa brusquement la colère de Montréal ; il se mit à rire aux éclats, tourna le dos à son valet, qui cherchait à s'excuser, et s'en fut regarder de nouveau ce qui se passait au dehors.

Quand il vit le péril passé, Fœdor quitta son attitude menaçante, mais il resta toujours sur le qui-vive, comme une sentinelle attentive, tournant de temps à autre ses regards vers le valet et grondant sourdement au moindre geste équivoque qui lui échappait.

Gilles, toujours absorbé par une pensée unique, semblait n'avoir pas entendu un seul mot de la scène qui venait de se passer et dont il était cependant le héros principal, quoique son rôle eût été tout passif.

Ses regards restaient obstinément fixes sur le groupe que formaient Roquevert, Rosario et les hallebardiers.

Quand on lui eût livré le bandit, le capitaine Lorenzo voulut le conduire aussitôt a la prison, d'où il devait être tiré pour être pendu le soir même ; mais Rosario avait demandé un instant de répit, disant qu'il avait les jambes engourdies d'être resté si longtemps sur sa mule et qu'il lui était impossible de faire un pas avant quelques minutes.

Lorenzo avait consenti et Rosario l'avait remercié de cette faveur en homme résigné a subir son sort.

Pendant la scène qui se passait entre Roquevert et la veuve de Tomaso Prioli, le bandit avait passé ses mains sous sa veste et paraissait attendre patiemment l'heure où l'on allait le conduire a sa prison ; mais, sous cette impassibilité apparente, on eût pu deviner une vive préoccupation, et en y regardant de près, on eût vu ses mains s'agiter de temps a autre sous la veste qui les cachait.

— Allons, dit le capitaine Lorenzo, vous devez avoir retrouvé l'usage de vos jambes, signor Rosario, nous allons nous mettre en marche.

— Déjà ? dit Rosario.

— Mon bel ami, reprit le capitaine avec une courtoisie railleuse, j'en suis bien fâché, mais nous ne pouvons rester ici jusqu'au soir ; nous avons d'autres affaires.

— Quand vous voudrez, répondit le brigand.

Au même instant son regard s'arrêta sur Roquevert avec une expression féroce, et sa main droite débarrassée de ses liens, qu'il était parvenu a rompre, se glissa furtivement dans sa poitrine.

Alors un coup de sifflet aigu partit du casino de Santa-Maria.

Aussitôt Roquevert, s'arrachant des bras de Paola, fit un bond en arrière, tira un stylet de sa ceinture et regarda en face Rosario, qui s'élançait brusquement sur lui un poignard a la main.

Ce double mouvement s'opéra avec la rapidité de l'éclair.

Une lutte terrible s'engagea alors entre ces deux hommes.

Rosario, tout en menaçant de son arme la poitrine de son adversaire, tentait de l'étreindre dans ses bras, convaincu que s'il pouvait le saisir, il l'étoufferait comme un enfant.

Roquevert, de son côté, reconnaissant la supériorité physique de son ennemi, épuisait son adresse à éviter cette étreinte, le forçant a se défendre sans cesse contre les coups qu'il lui portait avec une rapidité merveilleuse.

Le combat dura longtemps ainsi sans qu'une seule goutte de sang

fût répandue, et sans que personne osât tenter d'y mettre fin.

Tout a coup, et au moment où le bandit s'élançait sur son adversaire, croyant le saisir et le broyer sur sa poitrine. Roquevert lit un bond de côté et lui enfonça sa lame dans l'épaule.

Rosario poussa un rugissement et lâcha son arme ; la foule jeta un cri de joie, et le capitaine Lorenzo, voyant le terrible bandit désarmé, trouva enfin le courage de se jeter sur lui avec ses hallebardiers.

— Par le diable ! s'écria Beaumont, il faut avouer que c'est un intrépide compère que ce jeune cavalier.

— Mais oui, dit Gilles en souriant, il ne manque pas d'une certaine bravoure.

— Mais où donc est-il passé, demanda Bois-Dauphin, je ne le vois plus ?

— Gilles, dit alors, une voix derrière les gentilshommes, donne-moi donc un verre de marasquin. Ce diable de Rosario m'a fait monter le sang a la gorge, je suis tout altéré.

Tout le monde se retourna pour voir ce nouveau venu.

C'était Roquevert dont Gilles pressait la main et que Fœdor accablait de caresses.

Le jour baissait, et le soleil, près de disparaître à l'horizon, ne jetait plus au casino de Santa-Maria que des rayons pâles et sans chaleur.

C'était l'heure du souper.

Dans la grande salle du casino était dressée une longue table où venaient de prendre place les gentilshommes français avec lesquels le lecteur a déjà fait connaissance.

Le chevalier de Berjac était rentré depuis quelques minutes seulement, et de grandes démonstrations d'amitié et de joie avaient accueilli son arrivée.

A une autre table, presque entièrement cachée dans l'embrasure d'une fenêtre, étaient assis Roquevert et Gilles-le-Songeur.

— Berjac ! Berjac ! s'écria Montréal en tendant son verre, tu nous as fait bien attendre. Tâche de gagner ton pardon en nous offrant un festin digne de toi… et de nous.

— Montréal songe trop à la bonne chère, observa Bois-Dauphin. Dis-nous plutôt, mon cher Berjac, où en sont nos affaires ici, et si nous pourrons bientôt repartir, suivis du précieux renfort qui nous a été promis. Les Napolitains sont de braves gens de guerre, dit-on, et pour mon compte, je serai fier et heureux d'en avoir quelques centaines sous mes ordres.

Bois-Dauphin a raison, dit Maillé. Quant à moi, je n'aurai d'appétit que lorsque je serai tout à fait assuré de ne quitter Naples qu'a la tête d'une belle et bonne compagnie italienne, prête à courir sus à messieurs les huguenots et à les hacher menu comme chair à pâté.

— Eh bien, mes amis, dit Berjac, réjouissez-vous. La somme nécessaire a été enfin réunie, les équipements se font, et, sous trois jours, vous serez à la tête d'une véritable armée dont je vous convie à passer la revue devant le palais, sous les yeux mêmes du vice-roi.

On applaudit aux paroles de Berjac et Bois-Dauphin s'écria :

— Tout est sauvé, messieurs ! Car pendant notre absence, le Valois fût-il rentré dans son Paris et le duc de Mayenne fût-il enfermé à la Bastille, je jure qu'à nous trois, nous réparerons tous les échecs

subis par la Ligue et tout le mal qui lui aura été fait.

— Nous le jurons ! répétèrent Montréal et Maillé.

— Rien ne nous empêche plus de boire, dit Berjac. Buvons.

En ce moment un pèlerin parut à la porte, cherchant de l'œil un siège pour s'asseoir.

C'était un jeune homme de seize à dix-huit ans tout au plus, mais dont les traits révélaient une maturité hâtive.

Il était sale, avait la figure blême, les cheveux plats et des yeux qui ne regardaient jamais en face.

Il semblait absorbé par une idée fixe.

Pandolfi, qui se piquait d'être physionomiste, jugea tout d'abord que ce serait l'a pour sa maison une triste pratique, et il se dirigea vers lui dans la louable intention de le congédier.

Mais le pèlerin avait déjà déposé son paquet et son bâton, et s'était assis à une petite table placée à l'écart.

— Ca, mon révérend, dit le maître du casino, que voulez-vous ?

— Un morceau de pain et un verre d'eau, répondit le pèlerin en tirant bien vite une pièce de monnaie d'une petite bourse de cuir qui pendait à sa ceinture.

On ne refuse pas du pain et de l'eau à un voyageur, et surtout à un voyageur qui paie d'avance.

Pandolfi se mit donc en devoir de servir le pèlerin, en dépit de la mauvaise impression qu'avait d'abord produite sur lui son extérieur misérable.

Au même instant, des jurements, des cris, des piétinements de chevaux et un bruit de roues éclatèrent dans la cour du casino.

Pandolfi se précipita vers le balcon.

— Qui nous arrive la ? demanda Berjac.

— Un seigneur des plus cossus, répondit l'hôtelier de Santa-Maria, et qui voyage dans un équipage de prince. Oh ! mon casino est le mieux achalandé de Naples, voyez-vous ! – Eh mais, reprit-il après un court silence et en redoublant d'attention, eh mais ! je ne me trompe pas, c'est…

— Qui donc ? s'informa Montréal.

Pandolfi allait répondre, mais Pépita accourut toute essoufflée et lui coupa la parole en annonçant :

— M. Je baron de Villa-Mayor !

— Hein ! fit l'hôtelier stupéfait.

— Villa-Mayor ! s'écria Berjac, qu'il soit le bienvenu.

Et comme ses convives semblaient ne pas le connaître, il continua à voix basse et d'un ton mystérieux :

— C'est le bras droit, *l'alter ego* de l'ambassadeur d'Espagne a Paris. Quoiqu'il ne tienne pas précisément pour Guise, je vous engage à lui faire bon visage, messieurs. C'est de Madrid que viennent les doublons, et sans les doublons…

— Sans doute, dit Montréal, les doublons ont droit à tous nos égards.

Villa-Mayor parut au fond.

— Tiens ! il s'appelle Villa-Mayor, murmura l'hôtelier en l'examinant avec surprise.

Berjac alla à la rencontre de Villa-Mayor, lui fit l'accueil le plus cordial et le présenta à ses amis.

— Qu'as-tu donc ? demanda Gilles à Roquevert. Tu pâlis.

— Ah ! dit Roquevert, c'est que ce nom de Villa-Mayor a réveillé tous mes souvenirs de France… Mais c'est fini… Allons… tiens, verse-moi un verre de ce bon vin de Calabre… Il faut absolument que j'oublie, vois-tu… et j'oublierai.

— M. le baron de Villa-Mayor ne refusera pas de se mettre à table avec nous, dit Montréal. De cette façon, nous achèverons mieux encore que nous n'avions commencé.

— Oui, oui, à table ! s'écria Berjac. Vous nous faites cet honneur, n'est-ce pas, baron ?

— Avant de vous faire cet honneur, pour me servir de vos propres expressions, répondit Villa-Mayor d'un ton moitié badin, moitié solennel, je prendrai le temps, s'il vous plaît, de vous faire la plus agréable des surprises…

— Vous avez une bonne nouvelle à nous apprendre !

— Bonne à ce point que si je mangeais une bouchée ou buvais une goutte d'eau avant de vous l'avoir dite, je me le reprocherais toute ma vie.

— Qu'est-ce donc ?

— Messieurs, vous savez bien ce roi faible et irrésolu qui n'était

ni catholique ni huguenot, mais qui faisait beaucoup plus œuvre de huguenot que de catholique, et qui était peut-être les deux à la fois ; vous savez bien ce suppôt de l'enfer qui portait le chapelet des ligueurs tout en faisant bonne mine aux réformés, qui buvait à Dieu et au diable et qui a frappé le grand défenseur de la foi… Vous savez bien cet odieux Gaïphe, cet affreux Hérode !

— Henri III ! Henri III ! s'écrièrent plusieurs voix en même temps.

— Henri III… vous l'avez nommé.

— Eh bien ?

— Eh bien… il est mort…

— Mort ! s'écria l'assemblée tout entière.

— Est-ce bien vrai ? demanda Berjac, dont les yeux brillèrent comme des étincelles.

— Tellement vrai, que le peuple en a chanté à s'égosiller pendant plus de quarante-huit heures, qu'il y a eu des feux de joie sur toutes les places, sous les ponts, devant les églises, et que madame la duchesse de Montpensier a fait quitter à ses amis l'écharpe noire, en annonçant qu'elle porterait désormais le deuil en vert, couleur d'espérance.

— Mais par quel coup du ciel ?…

— Ah ! Berjac, il n'y a que vous pour trouver le bon mot ! vous l'avez dit : un coup du ciel ! C'est un jeune moine des Jacobins de la rue Saint-Jacques qui nous si délivrés du tyran.

— Un moine ! s'écria le pèlerin en se levant brusquement.

Et il s'avança d'un pas résolu jusqu'au milieu de la salle.

— Monsieur, dit-il en s'adressant à Villa-Mayor, ce moine, qu'est-il donc devenu ?

— Parbleu ! je ne vous avais pas encore aperçu, mon jeune profès, dit Villa-Mayor en toisant le pèlerin avec étonnement. Est-ce qu'il est de votre suite, messieurs ?

— Nous ne le connaissons pas, répondit Maillé. Il est arrivé depuis un quart d'heure tout au plus.

— Pourvu que cette robe, reprit Villa-Mayor, ne cache pas un espion au service de la huguenoterie de France !

— Un espion ! répéta le pèlerin en haussant les épaules et regardant le baron d'un air de pitié.

— Attendez donc, dit Bois-Dauphin, mais je le reconnais. Est-ce que vous n'avez pas été quelque temps chez les feuillants de Nérac ?

Le pèlerin fit un signe affirmatif.

— Vous êtes le petit frère François ?

— Oui.

— Et si je ne me trompe, il y a un mois, vous étiez à Rome où vous accomplissiez, dit-on, une rude pénitence ?

— C'est vrai.

— Oli !… messieurs, dit Bois-Dauphin, je vous réponds de ce brave enfant. C'est un vrai serviteur de Dieu.

— S'il en est ainsi et puisque vous répondez de lui, Bois-Dauphin, qu'il soit le bien venu parmi nous.

— Qu'est devenu ce moine ? répéta le pèlerin, aussi calme que s'il eût été absolument étranger à ce qu'on venait de dire de lui.

— Ce qu'il est devenu ? répondit Villa-Mayor ; vous allez voir. C'était à Saint-Cloud. Il demande à parler au roi ; après bien des difficultés, on consent à l'introduire, et pendant que le Valois lisait un papier qu'il venait de lui remettre, il lui enfonce son couteau dans le ventre. Un coup terrible, messieurs ! Alors tous les ordinaires et archers qui étaient là se jettent sur lui, le percent à son tour à coups de dagues, d'épées et de hallebardes, et il meurt sur le dos, la mine béate et en faisant le signe de la croix.

— Comment le nomme-t-on ? demanda Montréal.

— Jacques Clément.

Tout le monde répéta :

— Jacques Clément !

C'est un martyr ! murmura le jeune pénitent en levant les veux au ciel d'un air inspiré.

— Hamilton, curé de Saint-Côme et Lincestre, curé de Saint-Gervais, l'ont dit avant vous dans leurs sermons, jeune homme. Celui qui a lue Henri de Valois est un saint et son nom sera probablement un jour au calendrier.

— Le meurtrier des Guise, le massacreur est mort ! s'écria Bois – Dauphin. Vive la justice céleste ! Messieurs, est-ce que vous ne vous sentez pas un poids de moins sur l'estomac ?

— C'est-à-dire, répondit Maillé, que je ne sais qui me retient de

chanter son *de profundis* sur l'air du Carillon.

— Asseyez – vous, maintenant, mon cher baron, dit Berjac à Villa-Mayor, et soupez avec nous, vous l'avez bien gagné.

Villa-Mayor prit le siège que Berjac lui indiquait à sa droite.

Le jeune pèlerin regagna silencieusement sa place.

— Ah ça ! messieurs, dit Berjac en s'asseyant, j'espère que voilà nos affaires en bon train !

— Sans doute, répondit Maillé. Mais M. de Villa-Mayor ne nous dit point ce qui a dû suivre un si notable événement. La Ligue a-t-elle le dessus partout ? La maison de Lorraine a-t-elle été proclamée maison régnante ?

— Pardieu ! cela va sans dire ! s'écria joyeusement Bois-Dauphin. Guise est mort, mais il a un fils. Bon sang ne ment pas. Nous mettrons le petit duc à notre tête !

— Cela ne se fera peut-être pas aussi aisément que vous le croyez, observa Villa-Mayor d'un ton moins rassurant. Vous comptez sans le roi de Navarre.

— Bah ! l'armée royale n'est-elle pas à nous ?

— Hélas ! la moitié de cette armée a déjà crié : Vive Henri IV !

— Les biches ! Ah bah ! Mayenne en vendra bien à bout, peut-être !

— Nous avons les trois quarts des curés de Paris pour nous, c'est une armée aussi, dit Montréal.

— Que les seize et ceux de Lorraine s'entendent, ajouta Bois-Dauphin, et je réponds que le Béarnais maudit retournera tout penaud en Béarn pour y planter ses choux.

— Messieurs, reprit Villa-Mayor, il y aurait, pour avoir raison du Béarnais, notre seul obstacle aujourd'hui, un moyen qui serait infaillible.

— Lequel ? lequel ?

Villa-Mayor réfléchit un instant, puis répondit :

— Je ne veux pas vous le dire. Mais convenez avec moi, messieurs, que s'il y a jamais eu au monde un homme qu'on puisse décorer du nom de grand politique, un homme qui ail été habile à dénouer une situation vraiment difficile, cet homme… c'est Jacques Clément.

On approuva bruyamment Villa-Mayor.

Le pèlerin releva la tête et fixa sur le baron un regard plein d'une inspiration ardente et sauvage.

Roquevert fit un bond sur son siège, et observa attentivement le baron.

— C'est étrange, pensa-t-il ; plus je vois cette tournure, plus j'entends cette voix, et plus il me semble qu'à Montmeylian, pendant cette nuit fatale… Oh ! mais non… je suis fou.

— Dis-donc, murmura Gilles-le-Songeur, que le sommeil commençait a gagner. Tu as fini de souper, moi aussi. Est-ce que nous ne rentrons pas ?

— Un instant, dit Roquevert. Ce que disent ces hommes m'intéresse.

— C'est singulier, cela m'endort, moi.

— Que veux-tu ?… il y a si longtemps que nous étions loin de la France, loin de l'Europe même… Je ne suis pas fâché de me mettre un peu au courant des affaires de mon pays.

— Messieurs, dit Berjac, quand le feu du premier appétit fut un peu calmé, il est certain que cette mort du Valois a amener de grands changements. La question est de savoir ce qu'ils seront, et ce ne sera pas là le moins curieux de l'affaire… Mettons d'abord de côté le Béarnais, dont il ne faut pas plus parler pour être roi que s'il était Turc ou juif et examinons ce qui pourrait bien advenir de tout ceci. Savez-vous, – messieurs, que je ne serais pas étonné de voir Philippe II, déjà possesseur de royaumes si nombreux qu'il ne les peut compter par les lettres de l'alphabet, et si riche qu'il ne sait que faire de tout son or, joindre à toutes ses seigneurie celle du beau pays de France ?

— Vous calomniez le roi d'Espagne, répondit Beaumont, car vous donneriez à croire qu'il ne distribue si largement ses trésors a la Sainte-Union que pour acheter une couronne, tandis que je mettrais ma main au feu que sa générosité a pour but unique le triomphe de la vraie foi et le bien de la religion catholique.

— Soit ! dit Berjac ; mais si Sa Majesté ne convoite pas la couronne de France, ce que je veux bien admettre comme vous, d'autant que ce ne sont pas les diadèmes qui lui manquent, il pourrait se faire qu'on la lui offrit, et alors…

— Alors il nous offrirait à son tour sa fille, l'infante Isabelle, interrompit Maillé, et ce serait à nous de lui choisir parmi nos princes un époux digne d'elle, capable surtout de nous défendre contre les entreprises des hérétiques. Quant à moi, messieurs, je sais bien a qui je donnerais la préférence.

Et à qui donc ?

— Mort dieu ! au jeune Charles de Guise !

— Bah ! dit Berjac, un enfant qui, à Blois, jouait au mail et a la paume la veille du jour où on devait assassiner son père, et qui depuis, dans sa prison, ne cesse, dit-on, de rêver d'amourettes et de plaisirs. Sait-on seulement s'il est libre ?

— Il ne l'était pas a mon départ de Paris, dit Villa-Mayor, et la prison de Tours est, dit-on, soigneusement gardée.

— Pardieu ! dit Beaumont, l'embarras n'est-il pas bien grand ! Pour ne tenir un roi que de nous-mêmes, nommons le duc de Nemours, le duc de Savoie ou le cardinal de Bourbon ! Il n'y a pas

disette de prétendants, à ce que je crois.

— Joli moyen de nous mettre d'accord ! s'écria Montréal en riant. Voilà Beaumont qui en propose trois à la fois !

— Je n'en veux pas un des trois, dit Maillé.

— J'aimerais mieux l'infante, reprit Montréal, dût-on la marier, comme on en a eu le dessein ; à l'archiduc Ernest.

— Belle idée ! riposta Beaumont. Pour qu'il n'y ait plus de France, n'est-ce pas, mais une province moitié espagnole et moitié autrichienne ? Tiens, Montréal, tu es fou.

— Prenez garde, messieurs, dit Berjac, prenez garde ! Pendant que vous discutez sur les droits et mérites de vos candidats, vous ne faites pas attention que les Seize gagnent du terrain, séduisent le peuple par des pratiques secrètes et guettent le pouvoir pour s'en saisir à eux tout seuls. Croyez moi, entendez-vous bien vite sur le roi qu'il vous faut, ou la royauté est finie dans le beau domaine de Clovis et de Hugues Capet.

— L'ingratitude me met hors de moi, s'écria alors Bois-Dauphin qui jusque-là avait tout écouté sans rien dire. Comment, messieurs, vous ne comprenez pas que le seul homme en France qui ait mérité de ceindre la couronne, est celui qui nous a tous défendus au prix de son sang et de sa vie, et que cet homme est le duc de Mayenne ?

— Bah ! répliqua Montréal, ton Mayenne, mon cher Bois-Dauphin, est trop replet, et il n'est diadème au monde qui puisse entrer et tenir sur sa grosse tête. D'ailleurs, je le dis entre nous, je n'aimerais point à donner la couronne à un homme qui s'en est fait tant de fois le marchand.

— Que veux-tu dire ?

— Eh ! je dis ce que tout le monde sait. Cette couronne, ne l'a-t-il pas offerte au roi d'Espagne, moyennant qu'il fût vice-roi et lieutenant-général : à l'archiduc Ernest contre six cent mille écus bien comptés, et plus tard aux ducs de Lorraine et de Savoie ? S'il l'avait jamais, il tâcherait encore de la vendre… et nous avec, par dessus le marché.

Un rire moqueur se fit entendre à l'un des coins de la salle.

On chercha d'abord vainement d'ou était partie cette manifestation irrévérencieuse ; mais bientôt tous les doutes furent levés par l'approche d'un personnage qui se dirigeait lentement vers la table des gentilshommes.

Ce personnage, dont le nom fut immédiatement dans toutes les

bouches, n'était autre que Roquevert.

— Par ma foi, messeigneurs, dit-il, j'ai bon espoir que vous me pardonnerez tout a l'heure de vous avoir interrompus, car je vous vois dans un embarras qui me touche l'âme et je crois avoir trouvé le moyen de vous en tirer.

La surprise et la curiosité firent faire silence de toutes parts.

— De quoi diable s'occupe-t-il ? pensa Gilles en le suivant de l'œil.

Roquevert reprit :

— Vous êtes, si je ne me trompe, fort en peine de taire un roi. Eh ! mon Dieu, vous voilà bien empêchés ! La chose est-elle donc si difficile ?… L'un veut celui-ci, l'autre celui-là ; il en est bien quelques-uns à Paris même, je le gagerais, qui s'arrangeraient le mieux du monde de n'en avoir pas du tout. Il faut pourtant en finir et savoir, au bout du compte, à qui appartiendra ce gros os qu'on appelle la France, et que tant de chiens se disputent a l'heure qu'il est. Franchement, tous, les concurrents que vous avez nommés jusqu'ici seraient, a mon avis, de pauvres sires, et, de plus, des maîtres fort dangereux pour ceux-là mêmes qui les auraient élevés si haut. Ils font patte de velours, a l'heure qu'il est ; ne vous y fiez pas… ils vous feraient sentir, après la cérémonie, le poids de leur gantelet de fer. Eh ! par la mort-Dieu, messieurs, soyez ligueurs, soyez catholiques, soyez tout ce que vous voudrez… mais, pour Dieu et avant tout, soyez gens d'esprit. Ne mettez pas au pinacle un loup pour vous dévorer, mais un bon chien de berger, qui tienne le troupeau en respect afin que vous puissiez le dévorer vous-mêmes. A quoi bon des ducs, des princes, des gens de sang noble et de haute lignée ? Cela était bon quand le droit de la naissance, l'ordre de primogéniture et la loi du royaume étaient comptés pour quelque chose. Mais puisque vous avez changé tout cela, puisque vous niellez les cadets avant les aînés, la fantaisie à la place de la raison, le cœur à droite et le foie à gauche, qu'avons-nous affaire d'un homme qui soit seulement de grande maison ? Prenez-m'en un qui n'ait ni blason, ni titre, mais qui soit bel et bien votre serviteur. Sont-ce les exemples qui vous manquent ? Les Lydiens n'allèrent-ils pas jadis chercher à sa charrue un certain Gordius qu'ils élurent roi ? D'Artevelde, dont les Flamands firent un duc, ne brassait-il pas de la bière ? Et les Parisiens, gens de bonne pâte, n'élevèrent-ils point sur le pavois Caboche-l'Ecorcheur ? J'en ai un à vous proposer, mes seigneurs, dont vous n'aurez pas a vous plaindre, j'en réponds. Il vous laissera faire tout ce que vous voudrez, supprimera tous les sergents, procureurs, commissaires et conseillers, n'obligera personne de tenir à sa parole ni de payer ses dettes, vous fera libres et heureux comme

rats en paille et ne vous demandera pour récompense que de l'appeler : Sire ! et celui-là, messeigneurs, c'est moi, qui serai roi tout comme un autre, si vous le voulez bien !

— Est-ce une raillerie ? demanda Berjac en se levant tout à coup.

— Pourquoi celle question ? riposta Roquevert sans se troubler.

— C'est qu'alors votre fantaisie bouffonne aurait bientôt reçu le prix qu'elle mérite.

Tous les gentilshommes portèrent la main a leur épée.

— Il est vrai, reprit aussitôt Berjac d'un ton de mépris, qu'il est des gens dont on doit tout entendre sans en être blessé, ceux surtout dont la naissance est tellement obscure…

— Ah ! permettez, dit Roquevert ; permettez… Vous vous avancez la un peu bien légèrement… Et si je vous prouvais que je descends en droite ligne… du roi Pharamond !

— Comment ?

— Votre patron, M. de Guise, a bien prouvé qu'il descendait de Charlemagne.

Tant d'impertinence excita au plus haut point l'indignation des ligueurs. Plusieurs d'entre eux voulaient dégainer, mais Berjac les arrêta.

— Votre sang, messieurs, leur dit-il, n'appartient pas au premier venu qui veut s'en faire gloire. D'autres soins vous réclament, et nous avons mieux a faire aujourd'hui que de répondre aux divagations d'un fou. Reprenons, s'il vous plaît, notre entretien.

Mais Pandolfi entra sur ces entrefaites tout effaré.

— Signori, leur dit-il, le couvre-feu est sonné, et il y a en bas une escouade d'archers qui m'ordonnent d'éteindre immédiatement toutes les lumières de mon casino, ce que je dois exécuter tout de suite, sous peine d'être dénoncé au gouverneur de la ville comme rebelle et séditieux.

— Qu'a cela ire tienne, dit Berjac, nous remettrons la conversation à plus tard. Messieurs, continua-t-il en s'adressant a ses amis, je vous attends demain a dix : heures. Quant à M. de Villa-Mayor, je crois qu'il couche ici ?

— Oui, chevalier : Pandolfi a dû me faire disposer une chambre ?

— Tout est prêt, dit l'hôtelier.

— Mais avant de nous séparer, dit tout bas Villa-Mayor à M. de Berjac, j'ai à vous parler sérieusement en particulier.

— Une affaire importante ?

— Une affaire pour laquelle nous n'avons pas besoin de témoins.

De nouveaux adieux s'échangèrent.

Bois-Dauphin Maillé, Montréal et Beaumont sortirent bruyamment du casino, et le baron de Villa-Mayor suivit M. de Berjac dans son appartement.

Pandolfi accompagna le baron du regard et murmura quand il eût disparu :

— Villa-Mayor !… c'est drôle… je ne lui connaissais pas ce nom-la. Il paraît qu'il a fait fortune… Eh bien, je n'en suis pas fâché… J'aime à voirie talent réussir.

Et il se dirigea vers l'escalier tournant qui conduisait a la cuisine.

Au moment où il allait prendre la rampe, il trébucha contre un obstacle que sa rêverie l'avait sans doute empêché d'apercevoir.

En se baissant, il reconnut que c'étaient deux pieds qu'il avait accrochés. Ces deux pieds appartenaient au pèlerin, qui était dévotement agenouillé par terre et semblait prier avec ferveur.

— Eh ! Jésus-Maria, s'écria Pandolfi, que faites-vous là, mon révérend ?

— J'appelle les bénédictions du Très-Haut, répondit le jeune pèlerin, sur Jacques Clément, le saint martyr.

— A votre aise, mon révérend, à votre aise, dit l'hôtelier en se retirant.

Minuit était sonné depuis longtemps, la ville entière était plongée dans le sommeil ; pas un cri, pas une voix, pas un bruit ne se faisait entendre dans Naples ; rien que la plainte monotone et grandiose de la mer, dont les vagues venaient se briser à intervalles égaux contre le rivage.

Seuls, deux hommes veillaient au milieu de ce repos général : c'était Gilles-le-Songeur et Roquevert l'arquebusier, réunis et causant tous deux sur la terrasse du casino de Santa-Maria.

Gilles, assis sur une natte, les jambes croisées sous lui, a la mode Turque ; Roquevert, étendu sur une espèce de divan, la tête appuyée dans sa main.

Fœdor, lui, dormait près de son maître, le museau allongé sur l'un de ses pieds.

Depuis un instant, les deux amis avaient cessé de parler, absorbés l'un et l'autre et comme écrasés par le spectacle imposant, à la fois plein de mystère et de grandeur qui se déroulait devant leurs yeux.

C'était d'abord le ciel étoilé, écrin merveilleux au centre duquel scintille la lune, comme une magnifique opale, et qui brille jusqu'à l'heure où jaillit au ciel ce diamant splendide, cette escarboucle éblouissante que nous nommons le soleil et dont l'éclat éclipse tout ce qui l'entoure.

Puis c'était la mer, la mer dont l'immensité saisit et attire toutes les grandes âmes, dont la voix éloquente dit tant de choses navrantes et sublimes dans un langage que nulle parole humaine ne saurait traduire.

C'étaient encore le Vésuve et le Pausilippe, dont les niasses se dessinaient au loin blanches et mornes sous les rayons de la lune, et qu'on eût pris pour deux géants sortis subitement des profondeurs de la mer.

— Qu'as-tu donc ? demanda tout à coup Gilles a Roquevert ; tu ne dis plus rien, et depuis un instant tues devenu tout rêveur.

On dirait qu'une mauvaise pensée est venue tout à coup se loger dans ta cervelle et te travaille l'esprit.

— Tu as deviné, mon cher Gilles, répondit Roquevert. Oui, une inquiétude vergue, un pressentiment funeste, mais que rien ne justifie, s'est emparé de moi et m'attriste l'âme, en dépit de mes efforts.

— Serait-ce de la France que te viennent ces tristes appréhensions ?

— Tu sais bien qu'elles ne peuvent venir d'ailleurs ; que rien de ce qui me concerne personnellement ne saurait soulever en moi ni crainte ni espoir.

— Voyons, confie-moi les alarmes, et moi, qui puis les juger de sang froid, peut-être les dissiperai-je.

Roquevert ne répondit pas.

Il paraissait distrait.

— Pourquoi hésites-tu ? demanda Gilles, n'ai-je pas tous tes secrets !

— Tous, excepté un, dit Roquevert, un seul que je ne le dirai jamais, car je voudrais pouvoir me le cacher à moi-même.

— Mais ne peux-tu me confier ce qui te tourmente aujourd'hui ?

— Écoule, Gilles, reprit Roquevert après un silence, quand je t'ai envoyé en France, il y a six mois, tu as pris des renseignements sur toutes les personnes auxquelles je m'intéressais ?

— Tu le sais, puisque je t'ai fidèlement rapporté tout ce que j'avais appris.

— Oui ; mais il est des détails auxquels je n'ai accordé alors qu'une attention légère, et qui depuis hier ont acquis une telle gravité, que je te prie de me les rappeler.

— Depuis hier ? dit Gilles ; je ne puis comprendre…

— Gilles, interrompit Roquevert, tu as encore présente à l'esprit la nuit fatale où je fus arrêté ?

— Oui, la nuit où, cédant a je ne sais quelle effroyable nécessité, tu te déclaras toi-même coupable d'un crime que tu n'avais pas commis : inspiration funeste qui te condamne désormais a vivre et a mourir loin de ton pays, loin de tout ce qui ferait le charme de ta vie.

— Eh bien ! ce crime, dont j'ai du prendre la responsabilité, quoique innocent, ce crime, je l'ai vu s'accomplir sous mes yeux, j'ai vu le meurtrier ; mais je l'ai vu a travers le feuillage : à la clarté indécise de la lune : je l'ai vu trop peu pour le reconnaître et le nommer, assez cependant pour distinguer sa tournure, assez pour être

frappé de sa voix qui se faisait entendre à quelques pas de moi.

— Ah ! fit Gilles avec l'expression du plus vif intérêt.

— Or, cette voix, cette tournure, il m'a semblé de nouveau les reconnaître aujourd'hui même, et j'ai beau me dire que c'est une folie, qu'il est impossible qu'un tel homme…

— Oli ! dit vivement Gilles, la folie, c'est de s'arrêter aux apparences ; tout le monde là-bas n'a-t-il pas cru sans hésiter que tu étais un assassin ? Je suis donc d'avis de vérifier au plus tôt jusqu'à quel point Ion soupçon est fondé, quelque soit l'homme auquel il s'attache… Voyons… que faut-il faire pour cela ? Puis-je l'être bon à quelque chose ?

— Rapporte-moi tous les renseignements qui font été donnés lors de ton voyage à Saint-Gelais, et peut-être, dans quelque circonstance, que j'ai laissé passer inaperçue, trouverai-je aujourd'hui un fit pour me guider et me conduire à la vérité. Tu as appris, d'abord, n'est-ce pas, la mort de madame la marquise de Montmeylian ?

— Oui, quelques jours après ton arrestation, la pauvre dame rendait son âme à Dieu… et deux heures avant sa mort, elle revenait à la foi catholique, dans laquelle elle avait été d'abord élevée.

Il y eut un moment de silence.

— Et M. de Montmeylian ? reprit Roquevert d'une voix légèrement altérée.

— M. de Montmeylian survécut une année à peine à la marquise, sa femme.

— Et c'est alors, m'as-tu dit, qu'il fallut donner une tutelle à mademoiselle Laurence de Montmeylian ?

— Oui, dit Gilles, et comme les Montmeylian avaient presque tous péri à la Saint-Barthélemy ou dans les guerres civiles qui éclatèrent ensuite ; comme M. le duc d'Amalfi, frère de madame de Montmeylian et oncle de mademoiselle Laurence, était mort assassiné, ce fut sa femme, madame la duchesse d'Amalfi, qui fut choisie pour tutrice.

— Mais tu ne m'as pas dit ce qu'on pensait à Nérac et à Saint-Gelais de celle duchesse d'Amalfi et de son frère, le baron de Villa-Mayor ; il est vrai que je ne t'avais donné aucune mission à cet égard.

— Aussi ne m'en serais-je pas informé sans l'événement qui vint mettre pour ainsi dire a leur discrétion la destinée de mademoiselle de Montmeylian, de celle qui était tout pour toi. Je compris quel intérêt tu pouvais avoir a bien connaître le caractère de ces deux

personnages, et c'est à cela que j'apportai tous mes soins.

— Et tu n'as rien su qui fut de nature à donner aucune inquiétude a l'égard de mademoiselle de Montmeylian ?

— Rien ; on ne reproche guère au baron de Villa-Mayor qu'un amour un peu vif pour le jeu et un sans-façon qui compromet parfois sa dignité de gentilhomme, voilà tout.

— Et la duchesse d'Amalfi ?

— On la dit coquette, mais douée pourtant d'un esprit grave, sérieux, déterminé même, et capable de concevoir et d'exécuter de grands projets, car elle passe pour avoir de l'ambition. Du reste, pas la plus légère atteinte sur sa vertu ; soit qu'elle ait été réellement et sincèrement attachée à ses devoirs, soit que l'ambition la garantisse des faiblesses de l'amour, sa réputation est demeurée intacte. Je n'ai donc rien vu dans tout cela que de rassurant pour mademoiselle de Montmeylian et pour ceux qui s'intéressent a son sort.

— Et elle n'était plus a Saint-Gelais, n'est-ce pas ? demanda Roquevert avec cette insistance de l'homme qui se comptait dans un souvenir à la fois pénible et heureux.

— Depuis six mois déjà elle habitait Paris avec la duchesse d'Amalfi et M. de Villa-Mayor.

— Paris, ce pays d'intrigues et de débauches, murmura le jeune homme.

Il reprit, après un moment de réflexion :

— As-tu su si elle était heureuse à Paris ?

— J'ai su, dit Gilles, qu'elle était toujours en proie a la tristesse qui s'empara d'elle à dater de l'heure où tu fus arrêté, et qui, depuis, ne l'a plus quittée.

— Ah ! dit Roquevert d'une voix si vivement émue qu'il ne put ajouter un mot et fut obligé de garder quelques instants le silence.

Il reprit un moment après :

— Elle me croit mort, n'est-ce pas ?

— Comme tous les habitants de Saint-Gelais, qui sont convaincus qu'en voulant fuir, tu t'es noyé dans l'étang de la prison.

— Ce qui me serait arrivé infailliblement sans toi, mon bon Gilles, et sans l'adresse et le dévouement de ce pauvre Fœdor.

— Bah ! tu m'as payé vingt fois cette dette depuis, et quant à Fœdor, ne l'as-tu pas arraché aux griffes d'un tigre qui n'en eût fait

qu'une bouchée, et cela au péril de ta vie, en abordant le terrible animal un poignard à la main. Tu es donc largement quitte envers nous deux.

— On n'est jamais quitte envers ceux qu'on aime, répondit Roquevert en serrant affectueusement la main de Gilles. Ainsi, toi, par exemple, comment te remercierai-je jamais dignement de cette tendre amitié qui t'a arraché aies goûts paisibles, pour te jeter sur mes pas et t'associer à une existence d'aventure et de mouvement que, certes, tu n'aurais pas volontairement choisie ?

— Allons donc ! Le jour où tu m'as dit : Gilles, soyons frères et tutoyons-nous comme si nous avions souri et pleuré dans le même berceau, ce jour-là j'aurais pris l'engagement de faire à pied le tour du monde.

— Mon bon Gilles ! Ah ! Ce n'est pas tant l'amour des voyages qui m'a entraîné, tu le sais, que la nécessité de quitter un pays où tout espoir de bonheur m'était interdit, et où de grands périls me menaçaient, périls qui sont devenus plus grands encore, puisqu'il y a jugement rendu et qu'on m'a condamné a mort.

— Eh bien, dit Gilles, nous resterons loin de la France. Le grand mal ! le monde n'est-il pas assez vaste pour nous deux ? Et pourtant, je me suis demandé souvent si on te reconnaîtrait si tu retournais là-bas !

A te dire vrai, c'est ce dont je ne suis pas sûr du tout.

— En effet, tu m'as assuré souvent que j'étais bien changé.

— C'est-à-dire que c'est une transformation, et que c'est à peine si, en te regardant, je retrouve en toi ce jeune homme à l'expression douce, au teint délicat, à la figure sereine et épanouie, dont l'aspect, la première fois que je le vis, m'inspira tant de confiance et de sympathie. Maintenant, c'est un tout autre visage. On dirait que tu as pris au Musulman sa gravité, à l'Arabe sa mélancolie, à l'Indien sa détermination froide et intrépide ; si bien que tu n'as presque plus rien de l'Européen, et que tous ces caractères réunis t'ont plus défiguré qu'une balafre.

— Oui, tu as raison… le mouvement, la fatigue, le grand soleil, tout cela vous refait une seconde nature ; et lorsqu'à toutes ces causes viennent se joindre les chagrins amers, les souvenirs cruels…

Roquevert s'arrêta, en proie à une émotion profonde.

Une larme lui vint même aux yeux ; mais il se lit violence et reprit :

— Revenons à ce que nous disions tout à l'heure. Qui donc t'a

donne tous ces renseignements à Saint-Gelais ? Tu ne me l'as jamais dit.

— Une femme fort étrange, que j'avais vue une fois déjà le jour où tu fus proclamé roi de l'arquebuse, à la grande joie de mademoiselle de Montmeylian et au grand scandale de Pierre Godard. Je la rencontrai a la porte de la prison de Nérac, et un archer qui se trouvait là m'apprit que tous les jours, invariablement, elle allait de Saint-Gelais à la prison, puis de la prison au bord de l'étang, demandant à tous ceux qu'elle rencontrait sur son passage, comme elle me le demanda à moi-même, s'il était bien vrai que tu fusses mort. Elle était convaincue que tout le monde était dans l'erreur, et, dans celle pensée, elle conservait précieusement un papier qui, disait-elle, devait contenir la preuve de ton innocence. Mais personne ne lui répondait, tout le monde s'éloignait à son approche ; car il courait sur son compte une histoire qui faisait croire aux esprits crédules que le démon avait tout pouvoir sur elle, et qu'on ne pouvait l'aborder ou lui parler sans risquer le salut de son âme.

— Mais d'où venait donc l'intérêt que me portait cette pauvre femme ?

— C'est ce que je lui demandai, mais elle refusa de me le dire.

— Son nom, le sais-tu ?

— Je le savais déjà ; elle se nomme Caridès.

— Pauvre femme ! elle se souvenait de moi !

— Tu la connais donc ?

— C'est ma nourrice, dit Roquevert, une excellente créature qui, m'a-t-on assuré, m'adorait comme si j'eusse été son fils.

— Tu comprends, reprit Gilles, que je ne me suis pas contenté des renseignements que me donna cette brave femme ; j'interrogeai après elle plusieurs gens de Nérac et de Saint-Gelais, et toutes les informations que je pus recueillir se bornèrent a ce que je viens de te rapporter.

— Tu n'as rien su de plus en ce qui concerne M. de Villa-Mayor et la duchesse d'Amalfi ?

— Rien ; aurais-tu quelque crainte de ce côté ?

Roquevert ne répondit pas ; évidemment il était sous l'empire de quelque grave pensée.

— Sais-tu bien, reprit Gilles, qu'il y a une chose qui m'étonne toujours quand j'y songe.

— Quoi donc ? demanda Roquevert.

— C'est la facilité merveilleuse avec laquelle tu te résignes à passer ta jeunesse, ta vie entière peut-être, sur la terre étrangère, quand deux intérêts si puissants devraient te rappeler en France.

— Deux intérêts, dis-tu ?

— Sans doute : d'abord le désir de faire reconnaître ton innocence, ce à quoi tu ne peux arriver qu'en dévoilant le vrai coupable, puis le besoin de revoir cette jeune fille dont la pensée ne t'a pas quitté un seul instant a travers tous les pays et toutes les aventures que nous avons traversées depuis quatre ans, et qui, elle-même, à coup sûr, met en loi seul toutes ses espérances, tous ses rêves de bonheur.

— Hélas ! mon cher Gilles, répondit Roquevert, si tu connaissais le secret de ma vie, tu saurais que le seul pays où je puisse vivre en paix, le seul que je doive fuir et dont le séjour me soit à jamais interdit, c'est la France.

— Cependant, dit Gilles, si tu avais l'espoir d'y retrouver ce meurtrier infâme et de te faire laver du crime qui t'est faussement imputé…

— D'abord, dit Roquevert, je rencontrerais cet homme face à face, j'acquerrais la conviction qu'il est l'assassin, et je pourrais eu fournir la preuve, que je n'en ferais rien.

— As-tu perdu l'esprit ? s'écria Gilles stupéfait.

— Je n'en ferais rien, eussé-je en main de quoi le confondre et faire éclater aux yeux de tous la vérité dans toute son évidence, car alors il faudrait révéler le motif qui me décida à me, laisser accabler, à m'accuser moi-même, quand je pouvais me disculper d'un mot, ce que je ne veux pas. Et puis cette affaire fût-elle éclaircie, et mon innocence entièrement reconnue, je resterais loin de la France, rien au monde ne pourrait me résoudre à y remettre les pieds.

— Quoi ! lorsqu'un sentiment si profond t'attire de ce côté !

— C'est précisément cet amour, Gilles, qui me tient pour toujours éloigné de mon pays.

— Je ne te comprends plus.

— Non, tu ne peux comprendre, car c'est là le secret dont je te parlais tout à l'heure, secret que nul au monde ne connaîtra, et que moi-même je voudrais pouvoir considérer comme un rêve, tant il brise mon âme, tant il la laissa vide et désolée.

— Alors je te plains de tout mon cœur. Moi pauvre bohémien, habitué à la vie nomade des aventuriers qui m'ont enlevé un jour de je ne sais quel pays et a je ne sais quelle famille, il m'importe peu de vivre là ou ailleurs ; mais je sais combien de liens secrets, de sympathies vagues et mystérieuses attachent les autres hommes aux lieux où ils ont pris naissance, où ils ont connu la joie et la douleur, où leur âme et leur cœur se sont ouverts à toutes les impressions qui nous agitent… Je le plains donc, car tu dois cruellement souffrir.

— Oui, c'est là une cruelle douleur, et pourtant je le jure qu'elle est bien légère, bien imperceptible, en comparaison de celle qui ronge mon âme depuis quatre années ; douleur d'autant plus horrible, celle-là, que je ne puis la confier au cœur de mon meilleur ami, et que je n'en vois pas la fin dans l'avenir.

— Pourtant, dis-moi, reprit Gilles, n'as-tu jamais réfléchi que mademoiselle de Montmeylian se trouve pour ainsi dire seule au monde désormais ; que madame d'Amalfi, devenue sa parente par alliance, ne peut guère éprouver pour elle qu'une affection fort modérée, et que, par les temps de violence et d'aventures où l'on vit en France à cette heure, elle aurait peut-être besoin d'une sollicitude énergique et dévouée pour écarter d'elle les malheurs qui peuvent la menacer.

— Oh ! cette pensée, elle m'a souvent tourmenté, dit Roquevert, et maintenant plus que jamais…

— Aurais-tu reçu quelque nouvelle fâcheuse ?

— Non, mais depuis hier, certain soupçon, qui déjà avait traversé ma pensée, a pris tout à coup une gravité… Oh ! ce Villa-Mayor, dont la voix me revient sans cesse à l'esprit ! ce Villa-Mayor qui tantôt, dans ce casino, riait au récit d'un meurtre et faisait l'éloge du meurtrier… Oli ! il faut absolument que je m'assure aujourd'hui même…

— Le baron de Villa-Mayor ! dit Gilles, quelle pensée as-tu donc sur lui ?

— Je te dirai cela ; c'est une épreuve que je veux tenter, une épreuve décisive… Et alors, s'il pâlit, s'il change de visage…

— En vérité ! dit Gilles, je ne te reconnais plus ; toi, si calme d'habitude, te voilà aujourd'hui dans une agitation…

— C'est que, vois-tu, Gilles, mon calme ressemble au calme de ce Vésuve dont nous voyons l'immense silhouette se dessiner là-bas sur l'horizon… Au dehors, c'est le silence et le repos : au-dedans c'est la flamme qui brûle et dévore sans relâche et sans bruit, jusqu'au jour

où, ne pouvant plus être comprimée, elle fait irruption au dehors. Ah ! tu es heureux, Gilles, tu es bien heureux, toi qui n'as ni regrets amers, ni désirs insensés, ni rêves impossibles ; loi qui peux trouver le bonheur dans la rêverie, dans la contemplation d'un beau ciel, d'un nuage qui passe, d'une voile qui glisse sur la mer, ou dans la joie paisible de retracer ces impressions fugitives, lorsque, des deux passions qui dominent ta nature, la poésie et la paresse, la première peut dompter la seconde et prendre pour un moment la place de sa rivale.

— Eh bien ! voilà justement où tu tombes dans l'erreur la plus complète, dit Gilles, car, moi aussi, j'ai un rêve, et comme toi aussi, un rêve impossible.

— Toi ? je n'avais jamais soupçonné…

— A quoi bon t'en parler ? Je te répète que c'est un rêve impossible ; et pourtant peut-être, par cela même qu'il est impossible, c'est ce rêve qui occupe mon esprit, qui l'absorbe, qui le presse ; c'est lui seul qui charme mon imagination en lui offrant un avenir ravissant, tout radieux et tout couleur de rose.

— En vérité ! mais alors, voyons, conte-moi cela ; je suis on ne peut plus curieux de connaître les rêves que bâtit l'imagination de mon cher Gilles et comment il comprend le bonheur.

— Il faut que tu saches d'abord que ce n'est pas une fantaisie née d'hier qui peut se dissiper demain aux premières lueurs de l'aurore ; non, c'est un désir sérieux, une passion véritable qui a pris naissance dans mon âme dès qu'elle a pu comparer et choisir, et qui depuis s'y est ancrée de telle sorte et y a jeté des racines si profondes qu'elle fait, pour ainsi dire, partie de moi-même aujourd'hui et se trouve mêlée à tous mes projets, à toutes mes espérances. Lorsque, tout jeune, je menais cette vie de bohème, vie d'aumône et de rapine ; quand plus tard je pus rêver des journées entières sur les montagnes de Nérac ou dans les prairies de Saint-Gelais, c'était le songe d'or qui venait charmer mon esprit, c'était le mirage qui flottait sans cesse à l'horizon de ma vie, et me rendait insensible a toutes les misères de ma position. En quittant la France, nous sommes allés en Turquie, nous avons mené là, pendant six mois entiers, la vie songeuse, contemplative du musulman ; puis nous avons parcouru les contrées les plus sauvages, les plus désertes, les plus abruptes de l'Inde, risquant notre vie à chaque pas, tantôt avec les hommes, tantôt avec les bêtes fauves ; nous avons fait le voyage de la Mecque, et nous avons visité les lieux Saints où vécut le Sauveur du monde ; eh bien ! partout ce rêve m'a suivi, partout il a resplendi dans les plus hautes régions de mon âme, à Constantinople en fumant l'opium avec les

Turcs, dans l'Inde en courant à la chasse au tigre dans l'immensité du désert et dans les rues silencieuses de Jérusalem, partout et toujours ce rêve flottait devant moi, offrant à mon âme avide de ravissantes images et d'ineffables délices.

— Et tu dis que ce rêve est irréalisable ?

— Complètement.

— Ah ça !… c'est donc la possession d'un trône ou d'une mine d'or qu'il te faut ?

— Si ce n'était que cela, j'aurais profité du moment où nous étions dans le Mogol et des bonnes grâces que t'accordait le puissant monarque de ce beau pays, pour lui en demander ma part. Quand je pense que, pour te récompenser de lui avoir organisé une compagnie de soldats qui tirent maintenant l'arquebuse comme toi-même et visent aussi juste que des archers suisses, il t'a forcé d'accepter en argent, en or, en pierres précieuses, une fortune qui dépasse celle de certains petits souverains de l'Italie, ce prince magnifique n'aurait pas refusé a l'ami de son maître arquebusier, comme il t'appelait, la libre disposition d'une mine de diamants dans les montagnes de Visapour ou, de Golconde.

— Quoi ! c'est plus encore que tout cela que tu veux ?

— C'est beaucoup moins. Mais pour être infiniment plus modeste, mon vœu n'en restera pas moins a l'état de chimère.

— Qui sait ? Voyons, veux-tu méprendre pour confident ?

— C'est une folie, te dis-je.

— Va toujours.

— Eh bien ! voilà ce que je voudrais d'abord un titre de noblesse.

— Ah c'est cela, dit Roquevert avec dédain.

— Oh ! mais ce titre, si je l'ambitionne, ce n'est pas pour le ridicule plaisir de m'entendre appeler d'un nom sonore, mais pour pouvoir exercer une influence dans le pays où je fixerais ma demeure ; cette influence, je t'assure que j'en ferais bon usage.

— A la bonne heure, dit Roquevert ; après ?

— Avec le titre, il me faudrait la fortune, car l'un et l'autre doublent de valeur quand ils se trouvent réunis.

— C'est juste ; ensuite ?

— Ensuite je me suis bâti un petit domaine charmant, et c'est la

surtout ce qui occupe mon imagination. Je vois d'ici ma demeure : c'est un vieux château a tourelles, pas trop grand, mais bien bâti, avec des appariements spacieux et corn-modes. Et d'abord il s'élève au centre d'un bois profond qui m'appartient également et où je puis aller rêver la nuit au clair de lune, sans sortir de chez moi. Et puis, j'ai une ravissante basse-cour, avec des poules, des canards, des porcs, et tous les animaux possibles. N'oublions pas l'étable avec de belles vaches, que je vois d'ici paître nonchalamment dans mes prairies. Voilà, mon cher Roquevert, l'existence que je me suis arrangée ; et si tu voyais comme le lierre tapisse mes vieux murs et en dissimule les cicatrices, comme l'herbe foisonne dans mes prés, comme la verdure grimpe et s'entrelace gaîment autour de ma basse-cour ! Et moi je regarde tout cela qui resplendit, qui gazouille, qui chante et qui sourit au soleil ! Et alors, dans ces moments-là, si tu savais avec quelle joie, avec quelle volupté, je me livre à ma chère paresse !

— Ainsi, voilà ton rêve, à toi ! voilà tout ce que tu demandes au ciel, dit Roquevert.

— C'est tout et c'est trop, car, à coup sûr, le ciel fera toujours la sourde oreille.

— Qui sait ! dit Roquevert. Mais, reprit-il après un silence, dans cette vie que tu te fais si charmante, dans ce domaine que tu t'arranges si gracieux, tu te vois donc seul ?

— Seul ? répéta Gilles dont les traits s'assombrirent tout à coup ; oui, je me vois toujours seul. Car quelle apparence que je puisse jamais retrouver ma pauvre Bel-Zaïl. Et quant à aimer une autre femme… ah ! je sens bien que c'est impossible !

— Écoute ! dit vivement Roquevert, n'entends-tu pas quelque chose ?

— Oui, comme un bruit de pas ; et, tiens, voilà Fœdor qui s'est éveillé et qui dresse l'oreille. C'est singulier, tous les gens de ce casino sont ordinairement couchés a celle heure-ci.

— On vient de ce côté, silence !

Les deux amis se retirèrent dans un coin de la terrasse, suivis de Fœdor qui, sur un signe de son maître, se tapit immobile à ses pieds, et ils attendirent ; presqu'au même instant, la porte qui donnait dans l'intérieur du casino s'ouvrit et deux hommes entrèrent : c'étaient Pandolfi, un falot à la main ; derrière lui marchait un homme portant une cape a l'espagnole, cambré comme les matamores de comédie et ayant toute la mine d'un vaurien.

— Gilles, demanda Roquevert à voix, basse, connais-tu l'homme

qui accompagne Pandolfi ?

— Je l'ai vu quelquefois dans ce casino, répondit Gilles ; c'est une espèce d'aventurier que l'on nomme Matadeo, qui a fait tous les métiers, et, entre autres, celui de bravo, dit-on ; bref, un homme qui n'hésitera jamais à donner un coup de poignard pour quelques ducats.

— Que peut donc vouloir maître Pandolfi à un pareil personnage ? Ecoutons.

Quand il eut pénétré avec son compagnon dans la grande salle du casino, Pandolfi commença par porter dans toutes les directions la lumière de son falot ; puis, revenant près de Matadeo, qui s'était jeté sur un siège et le regardait faire d'un air distrait :

— Maintenant, lui dit-il, nous pouvons causer.

— Enfin, je vais donc savoir ce que tu veux de moi, dit Matadeo, ça n'est pas malheureux. Voyons, parle : pourquoi diable me donner rendez-vous au milieu de la nuit, à une heure où tout bon chrétien ne songe qu'à dormir, à boire ou à jouer ?

— Tu vas convenir toi-même tout à l'heure, mon cher Matadeo, répondit Pandolfi, que le plus doux sommeil, le vin le plus délicieux, la plus belle partie de dés, ne valent pas ce que j'ai à te dire.

— Tu vas donc parler d'or ? Voyons, je suis impatient de t'entendre.

— Connais-tu le chevalier de Berjac ?

— N'est-ce pas, dit Matadeo, un Français que j'ai vu quelquefois dans ton casino ?

— Justement, il y demeure. Eh bien ! ce Français s'occupe de toutes sortes d'affaires mystérieuses, et me fait parfois l'honneur de me prendre pour confident.

— Drôle d'idée pour un chevalier…

Enfin !

— Or, tout a l'heure, il était environ minuit, a la suite d'une conférence avec un certain M. de Villa-Mayor… que je connais aussi un peu, il m'appelle dans sa chambre et me dit : Mon cher Pandolfi, toi qui reçois ici toute espèce de gens, – car sa seigneurie me fait l'honneur de me tutoyer, – n'aurais-tu point parmi tes amis quelque sacripant ?

— Par exemple ! s'écria Matadeo indigné.

— Quelque gredin sans foi ni loi ?

— Quelle audace !

— Un de ces hommes de sac et de corde qui savent fort bien que la potence est le but inévitable où ils marchent, et qui s'en inquiètent peu, pourvu qu'ils mènent la vie joyeuse jusqu'au moment fatal…

Matadeo se leva vivement et porta la main a son épée d'un air menaçant et superbe.

— Infamie ! s'écria-t-il, oser supposer que tu as des amis d'une pareille espèce !

Et tu as souffert un tel affront ?

— Écoute donc jusqu'au bout.

— C'en est assez ! dit Matadeo avec un geste plein de dignité.

— M. le chevalier de Berjac a ajouté, reprit Pandolfi : « Si tu peux trouver cet homme, il y a pour lui une fortune a gagner ! »

— Hein ? fit Matadeo quittant tout à coup sa pose d'hidalgo offensé et se rasseyant vivement près de Pandolfi.

— J'ai voulu savoir ce qu'il entendait par une fortune ; j'ai demandé un chiffre, parce qu'en affaires il faut être net et précis.

— Et il a répondu ?

— Vingt mille doublons d'Espagne.

— Vingt mille doublons ! s'écria Matadeo ; ah ça, Pandolfi, mon ami Pandolfi, j'espère bien que tu ne m'as pas fait l'injure de jeter les yeux sur un autre que moi ?

— Ca bien été ma première pensée, répondit Pandolfi avec une imperceptible ironie dans la voix ; mais je me suis dit : Ce diable de Matadeo est si scrupuleux !

— Scrupuleux ! oui… sans doute, mais…

— Si ferre sur les principes ! poursuivit le malin Pandolfi.

— Certainement, les principes, oui, j'en fais beaucoup de cas. mais il est pourtant des circonstances…

— Bref, je n'osais t'en parler !

— Quelle folie !

— Non, en vérité, je craignais de te déplaire, de m'exposer a perdre ton amitié.

— Toi, perdre mon amitié ! dit Matadeo d'une voix attendrie et en pressant avec effusion la main de Pandolfi, jamais ! et puisque c'est

ainsi, je veux te prouver que tu n'as pas de meilleur ami que Matadeo en me chargeant de cette affaire.

— Tu viens ?

— Absolument.

— Ce sera donc toi, c'est entendu. Mais il faut que je t'apprenne de quoi il s'agit.

— Cela va sans dire.

— Approche, car j'ai peur que les murs ne nous entendent.

— Oh ! oh ! que de mystère !

— C'est que, vois-tu, c'est un secret qui ne doit être connu que de trois personnes.

— Qui sont ?

— Toi, d'abord, moi ensuite, et, enfin, le chevalier de Berjac.

— Parle donc.

Matadeo se pencha vers Pandolfi, qui lui murmura une phrase a l'oreille.

— Diavolo ! s'écria Matadeo en relevant vivement la tête.

— Est-ce que tu refuserais ? demanda Pandolfi.

— Non pas, non pas, mais tu comprends que…

— Eh bien ! qu'y a-t-il la de si effrayant ? il s'agit d'un hérétique.

— Je ne dis pas non ; mais un hérétique de ce nom et de ce rang…

— Pardieu ! plus le nom est grand, plus l'action sera éclatante et méritoire.

— Tu as raison ; mais, à vrai dire, je préférerais moins d'éclat et en même temps un peu moins de péril.

— Bah ! réfléchis donc, tu as tout avantage ; si tu t'en tires-sain et sauf, ta fortune est faite.

— Oui ; mais si je ne m'en tire pas ?

— Eh bien ! le pis qui puisse t'arriver, c'est d'être pendu d'abord et par suite révéré comme un martyr.

— C'est un destin glorieux, j'en conviens, mais franchement, l'état de martyr n'est point mon affaire, et je ne m'en sens pas la

vocation.

— L'issue dépend de ton altesse, cela le regarde ; voyons, que décides-tu ?

— Pardieu ! j'accepte. Mais dis – moi donc pourquoi ces gens-la viennent chercher en Italie l'homme dont ils ont besoin ?

— Par la raison toute simple qu'on vent un homme qui n'ait en France ni tenants ni aboutissants, ni affections, ni liens de famille, enfin, aucune de ces ramifications qui entraînent presque toujours quelque indiscrétion fâcheuse.

— Je comprends. Ah ça, as-tu parlé de moi à ton chevalier de Berjac ?

— Je lui ai dit que je connaissais un homme qui ferait parfaitement son affaire, mais je n'ai pas voulu te nommer avant d'avoir ton consentement.

— Ainsi il ignore mon nom ?

— Il ne le connaîtra que demain matin à onze heures, car c'est à cette heure que je dois te mettre en rapport avec lui.

— Alors, je vais rêver doublons jusque là ; merci, Pandolfi, à demain.

— A demain, dit Pandolfi en reconduisant son ami jusqu'à la porte.

Il resta un instant pour l'éclairer jusqu'à ce qu'il fût au bas de l'escalier ; ils échangèrent encore un adieu, puis Pandolfi rentra l'air tout joyeux, comme un homme enchanté de l'affaire qu'il vient de conclure.

Après un moment de réflexion, il allait sortir à son tour, quand il bondit tout à coup en s'entendant appeler par son nom.

— Pandolfi ! holà, maître Pandolfi ! lui cria Roquevert.

Pandolfi jeta sur la terrasse des regards épouvantés.

— Qui donc est là ? dit-il d'une voix tremblante.

— Eh pardieu ! répondit Roquevert, c'est moi qui m'étais endormi sur cette terrasse avec Gilles, et voilà que vous venez nous éveiller avec votre falot.

— Est-ce que vous vous éveillez à l'instant ?

— A l'instant même. Mais puisque nous ne dormons plus, apportez-nous donc des dés pour nous distraire.

— Quelle fantaisie ! dit Gilles à Roquevert.

— Le duc lui a présenté des dés, murmura Roquevert a part lui, et l'assassin a jeté une piastre dans l'herbe.

Pandolfi monta bientôt tenant d'une main son falloir et de l'autre des dés qu'il avait trouvés sur une table.

— Voilà, signor Roquevert, dit-il en lui donnant les dés.

Et à la clarté de son fallût il jeta un regard inquiet sur les deux amis pour tâcher de juger, d'après leur physionomie, s'ils avaient surpris quelque chose de son entretien avec Matadeo ; il leur trouva l'air calme et indifférent.

— Je vais vous chercher des lumières, dit-il.

— C'est inutile, répondit Roquevert, nous jouerons à la clarté de la lune.

— A votre gré, signor.

Et Pandolfi s'éloigna en murmurant :

— Allons, ils n'ont rien entendu.

Quand il eut disparu, Gilles examina un instant Roquevert en silence, puis il lui dit :

— Quel étrange caprice te prend donc tout à coup ? Je ne t'aurais jamais cru possédé à ce point de la passion du jeu.

— Tu sais bien que je n'ai de passion ni même de goût un peu sérieux pour quoi que ce soit, répondit Roquevert.

— Cependant, tu veux jouer.

— Moi ! je n'y songe nullement.

— Mais ces dés ?

— Me serviront à tenter certaine épreuve… Dis-moi, as-tu une piastre sur toi ?

— Voilà.

— Donne.

Roquevert mit dans sa poche la piastre et les dés ; puis, passant la main sur la tête de Fœdor, qui le regardait en agitant doucement sa queue :

— Maintenant, dit-il à Gilles, tâchons de dormir jusqu'au jour.

Le lendemain, comme dix heures sonnaient à la tour du Môle, Roquevert entra dans la grande salle du casino.

M. Pandolfi, le maître du lieu, se livrait à une de ces siestes voluptueuses qu'un honnête hôtelier peut se permettre à certaines heures, c'est-à-dire dans les courts instants de trêve que lui laissent l'arrivée des voyageurs, l'achat des provisions et le service des repas.

Il était étendu sur une chaise, les jambes croisées, la tête à demi renversée et les yeux fixés sur le couloir qui conduisait à l'appartement du chevalier de Berjac. Son altitude, toute méditative, était celle d'un homme qui rêve de quelque aubaine illicite et fait mentalement une addition.

— Vingt mille doublons ! murmurait-il, c'est gentil… Oui, mais il risque sa peau… Bah ! si l'affaire réussit, Matadeo a de la probité… Je suis sûr d'avoir ma part du butin, et avec ce que m'a promis M. le chevalier, c'est encore moi qui fais la meilleure affaire.

Un léger coup frappé sur l'épaule de maître Pandolfi l'arracha aux douceurs de ce songe doré.

Il se retourna et aperçut Roquevert debout derrière lui.

— Ah ! c'est vous, signor, dit-il en grimaçant un sourire.

Et il ajouta dans sa pensée :

— Diable d'homme ! toujours là au moment où on s'y attend le moins.

— Monsieur Pandolfi, j'aurais deux mots à vous dire.

— Mon Dieu ! pensa l'hôtelier, aurait-il entendu cette nuit…

Il y eut une légère pause. Roquevert reprit :

— Monsieur Pandolfi, vous me plaisez infiniment.

— Votre seigneurie veut rire, murmura Pandolfi déconcerté.

— Non ! le ciel pie confonde si je ne dis la pure vérité ! Votre figure me revient tout à fait, et je serais charmé d'être de vos amis…

— Tant d'honneur… Je ne comprends pas…

— Vous ne comprenez pas que je puisse éprouver le besoin de

conquérir vos bonnes grâces… Rien n'est pourtant plus simple.

Pandolfi était de plus en plus stupéfait.

— Eh mon Dieu ! reprit Roquevert, les meilleurs mouvements de l'âme sont toujours quelque peu intéressés, et la vérité est, mon cher monsieur Pandolfi, que si, de mon côté, j'avais eu le bonheur de ne pas vous déplaire…

— Oh ! signer…

— Il pourrait se faire que j'eusse à vous demander un petit service.

— Si la chose dépend de moi, dit Pandolfi, qui commençait à se rassurer, je suis tout à vos ordres, signor ; parlez.

— Non. Je ne puis vous dire en ce moment ce dont il s'agit ; mais j'étais bien aise de savoir si je pouvais compter sur vous.

— Ah ! signor !

— Ainsi, monsieur Pandolfi, vous promettez, pourvu que la chose soit faisable, de me rendre le premier bon office que je réclamerai de vous ?

— Mais sans contredit.

— C'est bien entendu ?

— Que je meure si je ne le fais pas ! s'écria Pandolfi tout à fait tranquillise par l'air franc et le ton dégagé du jeune homme.

— Parole acceptée, dit Roquevert en riant. Si vous y manquez, je vous tue.

Et tournant brusquement le dos à l'hôtelier, Roquevert fit quelques pas du côté du balcon, puis s'arrêta tout à coup en écoutant des éclats de rire qui partaient d'une chambre voisine.

La dernière réponse de Roquevert a Pandolfi, quoique faite sur le ton de la plaisanterie, n'avait pourtant pas laissé que d'inquiéter un peu ce dernier. Aussi, tout pensif et se grattant l'oreille, revint-il à la charge en disant :

— Vous êtes gai, signor.

— Pardieu ! je ne suis pas le seul. On fait assez de bruit là dedans.

— C'est chez M. le chevalier de Berjac, dit Pandolfi. Il avait donné rendez-vous a ses amis pour dix heures, et à dix heures ils étaient tous ici. Ils ont déjeuné dans sa chambre.

— Et si je ne me trompe, poursuivit Roquevert sans cesser d'écouter, cette voix qui rit plus fort et plus haut que toutes les autres, c'est celle de M. le baron de Villa-Mayor.

— C'est vrai. Et vous la reconnaissez ! s'écria Pandolfi très étonné. Votre seigneurie a pourtant vu hier M. le baron pour la première fois ?… à ce que je crois, du moins.

— Mon Dieu, oui… mais c'est un don de nature, mon cher monsieur Pandolfi ; j'ai la mémoire des sons. Ah ça ! ce baron de Villa-Mayor, est-ce que vous le connaissez depuis longtemps, vous ?

— Moi… oui… non… c'est-à-dire, si, si !… mais je ne l'avais pas vu depuis plusieurs années.

— Et c'est un galant homme, n'est-ce pas ? Il en a du moins toute la mine.

— Oh ! le plus galant homme qui soit au monde, dit Pandolfi ; j'en répondrais comme de moi-même.

— C'est une garantie qui lui fait honneur, dit Roquevert, mais cette fois de l'accent le plus convaincu et le plus sérieux.

L'hôtelier demeura encore une fois interdit. Il ne savait que penser de ce qu'il entendait. Pépita accourut sur ces entrefaites.

— Monsieur Pandolfi, il y a là un de vos amis qui vous demande, dit-elle.

— Un ami ! belle indication ! j'en ai tant ! Il ne t'a pas dit son nom ?

— Tenez, le voici.

Matadeo parut sur le seuil.

Pandolfi alla vivement à lui.

— Il n'est pas encore onze heures, lui dit-il. C'est trop tôt.

— Corpo di Bacco, dit Matadeo en frisant sa moustache, j'ai pour principe qu'il vaut mieux être en avance qu'en retard ; j'attendrai.

— C'est bien, pensa Roquevert, je suis arrivé à temps.

Puis appelant Pépita pendant que Pandolfi et Matadeo causaient ensemble :

— Deux mots, ma belle enfant, lui dit-il.

— Volontiers, signor, répondit Pépita avec empressement, car la jolie fille avait un faible très marqué pour le vaillant et beau cavalier

auquel on était redevable de la capture du bandit Rosario.

Alors, Roquevert l'attira vers lui et lui parla une minute ou deux à l'oreille.

— Hein ! pardon… je n'ai pas bien entendu, dit Pépita.

Roquevert recommença.

Pépita sourit ; puis, à un dernier mot que Roquevert lui glissa encore a voix basse, elle répondit :

— Oh ! j'ai très bien compris. Soyez tranquille, signor, ce sera fait.

Le colloque entre Pandolfi et Matadeo s'achevait en ce moment même.

— Ainsi, dit l'hôtelier, pas d'imprudence. Tiens-toi tranquille et ne va pas nous compromettre. Tu as quelquefois une langue…

— Me prends-tu pour un nigaud, et crois-tu que je ne sache pas me conduire ?

Puis, apercevant Roquevert :

— Du monde !… Tu vas voir si je sais cacher mon jeu.

Il alla droit à Roquevert, et lui indiquant le ciel de l'air le plus gracieux :

Le beau temps, signor ! lui dit-il.

— Superbe ! dit Roquevert.

— Et chaud !

— La vigne et les melons feront merveille.

On sonna chez M. de Berjac.

— Allons, se dit Pandolfi, je puis les laisser ensemble.

Et il se dirigea vers l'appartement du chevalier.

Roquevert admira un instant le ciel magnifique qu'on venait de recommander à son attention, puis reprenant brusquement la parole :

— Signor ?…

— Matadeo, pour vous servir.

— Signor Matadeo, dit-il, vous disiez il y a un instant, si j'ai bien entendu, que vous aviez une heure à votre disposition.

— Une heure dont je ne sais que faire, c'est vrai.

— Eh bien, mais… quand on a du temps devant soi et qu'on ne sait comment l'employer, il y a deux ressources qui nous viennent en aide : boire et jouer. Est-ce votre avis, signor Matadeo ? Une bouteille et un tapis vert, et les minutes s'envoleront à tire d'ailes.

— Va pour la bouteille et le tapis vert, répondit Matadeo, en allant s'asseoir à une table où Roquevert le suivit immédiatement.

— Holà ! du vin !… cria celui-ci. Et, en fait de jeu, une partie de lansquenet vous convient-elle ?

— Va pour le lansquenet, dit Matadeo. L'enjeu ?

— Celui que vous voudrez.

— Deux, sequins de première mise. Nous doublerons à volonté.

— C'est dit.

Ils se mirent à jouer. Dès les premiers coups la veine se déclara pour Matadeo.

Une demi-heure se passa ainsi.

— Vous êtes heureux, signor, dit Roquevert, en lui versant a boire. Cela est de bon augure pour le succès de vos entreprises, si toutefois vous en avez quelqu'une en projet.

— Si j'en ai ! s'écria Matadeo en vidant son verre d'un seul trait. Oh ! oui… et une grande, allez. – As et as, j'ai gagné.

— Tenez-vous encore double ?

— Où en sommes-nous ? Trente-deux sequins ! c'est dit.

— Valet de trèfle ! dit Roquevert.

Puis il reprit d'un ton indifférent :

— C'est une affaire d'importance qui vous préoccupe

— Une affaire d'Etat, rien que cela, répondit Matadeo en baissant la voix.

— Allons, bonne chance !

— Merci ! – Valet de trèfle ! Diable ! diable ! je ne sais pas comment la Fortune vous traite d'habitude, signor, mais elle ne vous gâte pas aujourd'hui. Continuons-nous ?

— Pourquoi pas ?

En ce moment, le chevalier de Berjac et ses amis survinrent en riant et parlant tous à la fois. Pandolfi, qui était au milieu d'eux, ne savait plus auquel entendre. Le déjeuner, selon toute apparence, avait

été joyeusement fêté.

— Enfin, voici le baron, pensa Roquevert.

— A quoi songez-vous donc ? lui demanda Matadeo ; tournez-donc-une carte : vous êtes banquier.

— Ah ! c'est juste : roi de cœur.

— La plus belle carte du jeu !

— Et Pépita qui ne vient pas ! murmura le jeune homme de plus en plus préoccupé.

— Roi de cœur ! dit Matadeo eu retournant une carte à son tour. Décidément, j'ai trop de chance aujourd'hui.

— Mort-Dieu ! s'écria Montréal, je ne sais si c'est ce petit vin d'Italie que vient de nous faire boire Berjac ; mais je commence à avoir assez comme cela de Mayenne, de la Ligue et du Béarnais. Causons d'autre chose, s'il vous plaît, mes amis. Le cardinal de Pellevé, l'infante et M. Bussy-Leclerc sont des personnages fort intéressants, j'en conviens ; mais la plus belle musique demande a être un peu variée, et j'avoue que mon oreille aurait besoin de se délecter aux caresses de quelque autre harmonie.

— J'en ai une à ton service, répondit Berjac ; celle de la mer.

— C'est cela, dit Villa-Mayor. Une promenade dans le golfe, ce sera charmant. Puis il ajouta bas a l'oreille de Berjac : Nous recauserons, quand nous serons seuls, de l'affaire en question.

— Pandolfi m'a assuré, répondit Berjac sur le même ton, qu'il avait trouvé l'homme qu'il nous faut. Il doit me le présenter aujourd'hui.

— Allons, messieurs, dit Montréal, descendons-nous ?

Les gentilshommes se dirigeaient vers l'escalier, quand Pépita survint au milieu d'eux, tenant quelque chose sous son tablier. On s'empressa autour d'elle, et on l'accabla de compliments et de galanteries.

Le regard de Roquevert s'attacha sur Pépita, fixe et attentif.

— Pardon, messieurs, dit-elle, c'est a monsieur le baron de Villa-Mayor que j'ai affaire.

— A moi ? dit le baron.

— Oui… une commission dont je suis chargée, continua-t-elle en regardant Roquevert du coin de l'œil. J'ai plusieurs objets à remettre à Votre Excellence.

— Quels objets ?

— Voici ! répondit résolument Pépita en découvrant ce qu'elle cachait sous son tablier, c'est-à-dire une assiette sur laquelle il y avait une piastre et trois dés à jouer.

— Hein ! quoi ! s'écria Villa-Mayor se troublant tout à coup et changeant de couleur ; qui vous a priée… ? qui vous a chargée… ? petite sotte !

Et, d'un coup brusque, il renversa l'assiette qui se cassa.

— Que signifie ? demanda Berjac.

— Mon cher chevalier, répondit Villa-Mayor en bégayant, je suis vraiment au désespoir… mais il m'est absolument impossible de… de rester ici plus longtemps.

— Comment cela ?

— Cet homme avec qui Pandolfi doit vous mettre en rapport, continua-t-il en baissant la voix, envoyez-le moi le plus tôt possible à l'hôtel d'Amalfi, à Paris, vous entendez, n'est-ce pas ? Ayez soin seulement qu'il soit porteur d'une recommandation signée de vous.

— C'est convenu. Mais vous comptez donc bientôt repartir ?

— A la minute, à l'instant même. Adieu, mes amis, adieu.

— Ah ça mais, dit Berjac, qu'y a-t-il donc ? expliquez-vous, au moins.

— Oh ! répliqua vivement le baron, un souvenir qui m'est revenu tout à coup, un oubli qui pourrait avoir de graves conséquences, et qu'il faut absolument que je répare. Adieu, adieu.

Et Villa-Mayor se précipita en courant vers la porte. En deux bonds, il fut dans la rue.

Tout le monde éclata de rire.

— C'est lui ! dit Roquevert en se levant.

— Qui ça, lui ? demanda Matadeo.

Et voyant Roquevert s'éloigner en jetant brusquement ses cartes, il reprit :

— Sur mon âme, je crois qu'il devient fou. Serait-ce d'avoir tant perdu ?

Tout en parlant, Matadeo empocha l'argent qui était resté sur la table et qui d'ailleurs lui appartenait, car la chance heureuse qui l'avait favorisé au début, lui était restée fidèle jusqu'à la fin.

— Villa-Mayor ! Villa-Mayor ! cria à pleins poumons Maillé en s'appuyant sur la rampe de l'escalier.

— Bah ! il est déjà loin ! dit Beaumont.

— Quelle mouche le pique ! s'écria Bois-Dauphin.

— Ah ! dit Berjac en se mettant à sa poursuite, je veux en avoir le cœur net et je vais le rattraper.

Il sortit aussi en courant.

— Messieurs, dit Montréal, voici une lutte des plus intéressantes : Berjac et M. de Villa-Mayor se disputant le prix de la course ! Allons donc voir cela.

— Du haut de là terrasse, dit Bois-Dauphin, nous jouirons de ce joyeux spectacle.

En un clin d'œil ils furent tous sur la terrasse du casino.

Pandolfi seul ne bougea pas ; il était plongé dans ses réflexions.

— Eh ! caro moi, qu'as-tu donc ? dit Matadeo à Pandolfi tout en achevant de bourrer ses poches des sequins qu'il avait gagnés à Roquevert. On dirait que tu médites la conquête du monde.

— Je songeais, répondit l'hôtelier, à ce Villa-Mayor…

— Qui vient de détaler comme un cerf débusqué par une meute ?… C'est singulier… Je trouve qu'il a fait une drôle de mine quand Pépita lui a présenté son assiette. Ah ça ! que signifie cette assiette et ce qu'il y avait dedans ? Le sais-tu ?

— Mon Dieu non… et c'est précisément ce que je voudrais savoir… Au fait, Pépita pourrait peut-être me le dire… justement, j'entends sa voix.

Pandolfi allait courir à l'office ; Matadeo l'arrêta par le bras.

— Un instant ! un instant ! Et mon entrevue avec M. de Berjac ? Car enfin il n'a pas encore le plaisir de me connaître, et il faut que tu sois la pour me présenter à lui quand il va revenir.

— Sois donc tranquille, on te présentera.

Les rires redoublèrent sur la terrasse.

Pandolfi alla s'informer de ce qui se passait, et lui-même ne put résister à l'hilarité générale.

— Voici ce qui était arrivé.

M. de Berjac n'avait pas rattrapé Villa-Mayor, car Villa-Mayor, excellent coureur, avait gagné le port en trois sauts, et, sans plus de cérémonie, s'était élancé sur un bâtiment qui mettait à la voile.

Le bâtiment fendait déjà l'onde, et du haut du pont, Villa-Mayor adressait à Berjac des signaux en forme d'adieu.

— Je vais a la rencontre de M. de Berjac, dit Pandolfi à Matadeo, et je viens te retrouver avec lui. Attends-nous.

Matadeo, resté seul, prit des poses de gentilhomme, disposa artistement les plis de son manteau, s'assura d'un coup d'œil si son épée se relevait fièrement derrière lui, et exprima par un sourire de béatitude la satisfaction infinie que venait de lui causer l'inspection de

toute sa personne.

Après deux ou trois tours faits dans la salle, à la manière de ces grands esprits chez qui l'activité du corps est un moyen de favoriser l'essor de la pensée, Matadeo se jeta nonchalamment sur un siège et ferma les yeux, comme un homme qui roule de gigantesques projets.

Tout a coup, Roquevert rentra.

Il était sombre et pensif.

— Parti ! murmura-t-il. Villa-Mayor parti !… pour la France, sans doute !… Allons, mon épreuve a été trop loin ; je n'en demandais pas tant.

Puis, apercevant Matadeo :

— Maintenant, dit-il, à nous deux !

Matadeo, las d'attendre, se levait au inerme instant, disant a part lui :

— Ah çà ! Pandolfi tarde bien !

Roquevert lui barra le passage.

— Un mot, s'il vous plaît, monsieur Matadeo.

— Pardon, signor, mais je suis pressé.

— Oh ! répliqua Roquevert, vous n'êtes pas plus pressé que moi, et, d'ailleurs, le fussiez-vous cent fois davantage, vous êtes trop poli et trop bien élevé pour me refuser une minute d'entretien.

— Voyons, que me voulez-vous ?

— Ce que je veux !… Je veux, signor Matadeo, que vous me rendiez à l'instant même tout l'argent qui est sorti de ma bourse depuis une heure.

— Vous le rendre ! s'écria Matadeo stupéfait.

— Intégralement.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce que j'ai grande satisfaction de payer à un beau joueur tout l'argent qu'il me gagne, fût-il question de mille ducats ; tandis qu'il ne saurait me convenir d'abandonner à un fourbe ce qu'il me vole, ne s'agit-il que d'un sequin.

Matadeo était altéré de surprise, car, il faut bien le dire, à travers tous les vices et tous les défauts qu'on était en droit de lui reprocher, il était une qualité qu'on ne pouvait lui refuser sans injustice, et cette qualité, c'était de jouer honnêtement.

— Tenez, signor, reprit-il après un instant de silence, je vous connais depuis peu et j'avoue que je ne vous avais pas jugé ainsi. Mais, en vérité, ou vous avez bu quelque drogue empoisonnée qui vous monte à la tête, ou vous êtes fou… Dans les deux cas, je vous pardonne.

— C'est fort généreux, dit Roquevert, mais je ne vous pardonne pas, moi, de m'avoir dépouillé, et j'ai résolu d'en avoir raison.

— Allons, trêve de folies et livrez-moi passage !

Roquevert se plaça droit devant Matadeo, se croisa tranquillement les bras, et lui dit froidement :

— Vous ne passerez pas ?

Matadeo porta ta main à son épée.

— Signor, dit-il d'un ton résolu, mais où la modération l'emportait encore sur la colère, si vous me connaissiez de plus longue date, vous sauriez que j'ai un bonheur insolent à tous les jeux… et particulièrement a celui de l'épée.

— Qu'a cela ne tienne, mon maître ! riposta Roquevert en dégainant, je sera charmé de faire votre partie !

— J'espère bien, s'écria Matadeo, avec un sourire moqueur, qu'elle ne sera pas longue.

Les deux voix de Pandolfi et du chevalier de Berjac se firent entendre au dehors.

— Notre homme est là, disait Pandolfi ; il nous attend.

— Du monde ! dit Roquevert. Mais on ne peut donc même pas se couper la gorge tranquillement ici ? Ah ! cette porte…

Il courut à une petite porte qui conduisait à une plate-forme donnant sur la cour de l'hôtellerie, la poussa vivement, jugea d'un coup d'œil que l'endroit était favorable, et s'écria :

— Un lieu charmant et désert ! Nous serons la à ravir !

— Vous le voulez ? dit Matadeo d'une voix étranglée.

— Sans doute.

— Absolument ?

— Pour un homme pressé, vous en dites bien long.

Matadeo se décida tout à coup.

Roquevert le salua avec une courtoisie railleuse et le fit passer devant lui.

Une minute après, la petite porte se refermait, et Pandolfi, rentrant avec le chevalier de Berjac, trouvait la salle vide.

— Ainsi, dit Berjac a Pandolfi, tu me réponds de cet homme ?

— Oh ! comme de moi-même, répondit l'hôtelier ; et monsieur le chevalier sait qu'il peut se lier a moi.

— Je sais, mon cher Pandolfi, dit Berjac en lui frappant familièrement sur l'épaule, que l'argent que tu as gagné à mon service a toujours été de l'argent bien gagné. En ma qualité d'agent secret, spécialement employé aux matières les plus délicates, j'ai, dans chaque ville d'Europe un peu importante, un homme à moi, obscur, inconnu, sans conséquence, dont l'oreille et les yeux sont incessamment occupés à mon service… Eli bien, je ne crains pas de le dire, de tous ces hommes, mon cher Pandolfi, tu es le plus fin.

— Ah ! monsieur le chevalier !

— Le plus habile…

— Ah ! signor !

— Et le plus intelligent.

— Votre Excellence me comble.

— Allons, donne-moi vite de quoi écrire. Comprend-on ce Villa-Mayor qui s'échappe tout à coup, sans prendre le temps de terminer une affaire qu'il était venu me proposer lui-même… Il faut que je lui écrive maintenant. Sur mon âme ! il a un grain de folie dans la tête… enfin !…

Pandolfi plaça devant le chevalier du papier, une plume et de l'encre.

— Voilà, dit-il.

Berjac s'assit et prit la plume.

— Mon cher Villa-Mayor, voici l'homme qui vous est nécessaire pour le service secret dont vous m'avez parlé.

Il s'arrêta, regarda Pandolfi et lui demanda :

— L'âge de ton protégé ?

— De vingt-cinq à vingt-huit ans, je crois.

— Mettons vingt-cinq.

Le chevalier se remit à écrire.

— Il a vingt-cinq ans, se pique d'avoir fait tous les métiers, et donne un coup d'épée quand il le faut. »

Pendant l'intervalle de silence que mit le chevalier de Berjac entre cette phrase et celle qui devait la suivre, la petite porte par laquelle les deux adversaires avaient disparu tout à l'heure, se rouvrit lentement, poussée par une main discrète.

Ils étaient sortis deux.

Un seul rentra.

Berjac poursuivit, après avoir parcouru d'un regard rapide les lignes déjà écrites :

— Il prend à volonté tous les masques, est, selon l'occasion, grand seigneur, bon bourgeois, homme du peuple, et s'occupe de chimie à ses moments perdus. » C'est bien là ce que tu m'as dit, n'est-ce pas, Pandolfi !

— Exactement, signor.

Le chevalier reprit, en achevant d'écrire :

— A ses moments perdus. Il se nomme ?

— Il se nomme Roquevert, dit celui qui venait d'assister en silence à la dernière partie de cette scène.

— Roquevert ! balbutia Pandolfi effaré et ouvrant déjà la bouche pour déclarer qu'il y avait erreur.

Mais d'un regard, Roquevert lui refoula la parole dans le gosier.

— Ah ! ah ! dit Berjac, c'est vous ?

— Moi-même, monseigneur. Mon ami Pandolfi, homme de parole s'il en fût jamais, s'est engagé à me rendre service la première fois que l'occasion s'en présenterait, et celle-ci lui paraissant favorable à l'accomplissement de sa promesse, il s'empresse de la saisir.

Pandolfi demeurait immobile, blême et tremblant, cloué à sa place par le regard fixe et inexorable de Roquevert.

Il comprenait, a l'attitude froide et résolue du jeune homme, que s'il disait un mot, c'était fait de lui.

— Eh ! mais, dit le chevalier de Berjac en examinant plus attentivement Roquevert, je ne me trompe pas, je vous ai déjà vu quelque part.

— C'est possible, monsieur le chevalier.

— Attendez donc… N'est-ce pas vous qui avez ramené Rosario pieds et poings liés à Naples, et qui, hier soir, ici, pendant que nos amis étaient à table, vous êtes permis de leur adresser une leçon, très

propre sans doute à faire éclater votre hardiesse, mais qui ne témoignait guère de votre dévouement à notre cause ni de votre respect pour la Sainte-Union !

Pandolfi se frotta les mains.

— Boni pensa-t-il, le voilà pris… Si Matadeo pouvait se montrer seulement ! Où diable est-il passé ?

— Oui, monsieur le chevalier, répondit Roquevert, c'est moi, c'est bien moi qui ai fait tout cela, et votre observation est la plus juste du monde.

Puis, prenant le bras de Pandolfi, qui faisait mine de vouloir s'éloigner, probablement pour aller guetter le retour de Matadeo, il continua :

— Aussi vous dois-je une explication, et je vais vous la donner. Mon ami Pandolfi, ici présent, vous dira si je suis capable d'en imposer à qui que ce soit.

Pandolfi sourit d'un air hébété.

— Allez, dit Berjac, je vous écoute.

— Mon ami Pandolfi, reprit Roquevert en le tenant de nouveau comme fasciné sous son regard, mon ami Pandolfi vous a fait généreusement mon éloge. Mais qu'est-ce qu'un éloge, si sincère et si désintéressé qu'on le suppose, sans quelques preuves à l'appui ? Je suis enchanté que le hasard m'ait fourni l'occasion de vous montrer un échantillon de mon savoir-faire. Mon expédition contre Rosario vous prouve que le danger est un jeu pour moi, et que je risque ma vie pour Dieu ou pour le diable, pour l'enfer ou le paradis, selon la circonstance qui se présente, et sans y attacher plus d'importance qu'il ne convient à un homme comme moi. Pandolfi vous a dit que je prenais tous les masques et qu'un coup d'épée ne me coûtait rien. Comment trouvez-vous que j'aie débité ma harangue de politique mécontent, et êtes-vous d'avis que je sois homme à reculer devant la pointe d'une, épée ?

— Quoi ! ces paroles railleuses, cet air de conviction ?…

— Une petite comédie jouée pour passer le temps, monsieur le chevalier ; c'est une de mes manies quand je ne sais que faire. Demandez plutôt à Pandolfi.

— Ah ! monsieur le mystérieux, dit Berjac à Pandolfi, vous ne m'aviez pas dit que le signor Roquevert, arrivé depuis si peu de temps à Naples, et dont la présence y a déjà produit une sensation si grande, fût un de vos amis.

— C'est que… certainement… si j'avais su… balbutia l'hôtelier.

— N'importe, je suis content de ton choix et je t'en remercie. C'est un vrai cadeau que tu nous fais là, et je suis certain que nous n'aurons qu'à nous en louer.

Roquevert salua.

— Eh bien, monsieur Roquevert, reprit Berjac, je vais cacheter ma lettre, et vous pouvez, grâce à la recommandation de maître Pandolfi, considérer l'affaire comme conclue.

— Ce cher ami ! dit Roquevert en serrant à la lui briser la main de l'hôtelier, plus désorienté que jamais.

Berjac rapprocha son siège de la table, ajouta à sa lettre un *post-scriptum* confidentiel par lequel il informait Villa-Mayor que son entrevue avec l'homme en question lui donnait tout lieu de croire que

Pandolfi avait eu la main heureuse et qu'ils avaient trouvé là un vrai trésor. Après quoi, il mit le cachet et l'adresse.

Pendant ce temps, l'hôtelier, prenant son courage à deux mains, trouvait la force de glisser ces mots à l'oreille de Roquevert.

— Mais, signor… et Matadeo ?

Roquevert sourit.

Pandolfi renouvela sa question du regard.

— Eh ! parbleu ! répondit Roquevert, c'est une affaire terminée.

— Comment ?

— Je me suis arrangé avec lui.

— Ah ! fit l'hôtelier ébahi.

Le chevalier de Berjac se leva, et s'adressant a Roquevert :

— Voici votre lettre, signor. Vous la remettrez à M. le baron de Villa-Mayor en personne, hôtel d'Amalfi a Paris. Je n'ai pas besoin de vous recommander une grande prudence. Lemieux serait, je crois, pour la première entrevue, devons rendre chez lui le soir, et d'éviter autant que possible de montrer votre visage. Si, par hasard, lorsque vous arriverez à Paris, M. de Villa-Mayor n'était pas encore de retour, vous renverrez votre visite à plus tard.

— Vos instructions, monsieur le chevalier, seront exécutées de point en point.

Berjac fit a Roquevert un signe qui exprimait toute sa satisfaction présente et la confiance qu'il lui inspirait pour l'avenir.

Puis il se dirigea vers son appartement.

— Ah ! j'oubliais, reprit-il en s'arrêtant, rien ne vous relient plus à Naples, n'est-ce pas ?

— Rien absolument.

— Partez donc le plus tôt possible.

— Par le premier navire qui fera voile vers la France, monsieur le chevalier.

— C'est bien. Pandolfi a en main une somme affectée par M. de Villa-Mayor aux frais de votre voyage. Il vous la remettra.

Le chevalier chercha dans sa tête s'il n'avait rien oublié.

Cet examen l'ayant convaincu qu'il n'avait omis aucune des recommandations nécessaires, il adressa à Roquevert un signe

d'intelligence et de protection et disparut.

Roquevert fit quelques pas à la suite de M. de Berjac et le salua respectueusement.

Pendant ce temps, Pandolfi, qui ne pouvait revenir de sa surprise, se disait :

— Voyons, où Matadeo peut-il être passé ? Je suis sûr qu'il n'est pas sorti… Je l'aurais bien vu, que diable !… Il n'est pas sur la terrasse ?

Il courut à la terrasse.

— Non. Pas à l'office ?

Il alla se pencher sur la rampe de l'escalier.

— Non plus.

Puis, frappé d'une idée subite :

— Ah ! sur la plate-forme !

Pandolfi se dirigea du côté de la plateforme, de l'air ravi d'un homme qui vient de trouver une excellente idée, et l'œil rayonnant d'espérance, car il lui tardait d'avoir, de la bouche même de Matadeo, l'explication de tout ce qui s'était passé depuis un quart d'heure.

Il ouvrit la porte, allongea le cou et poussa un grand cri.

— Mort !… mort !… s'écria-t-il frappé de stupeur.

Une voix, toujours la même, la voix de Roquevert vint l'arracher à ce sombre abattement.

— Que me voulez-vous ? dit-il.

— Vous savez que je quitte bientôt Naples. Je veux vous faire mes adieux, maître Pandolfi.

— Vos adieux… ah ! oui… je comprends… et vous attendez que je vous fasse les miens, c'est-à-dire que je vous remette la cassette pleine d'or dont parlait tout à l'heure M. le chevalier de Berjac… Je vais vous la chercher… elle est là-bas, dans ce tiroir.

— Ah ! dit Roquevert, c'est une cassette ?

— Oui.

— Pleine d'or ?

— Oui.

— Eh bien, maître Pandolfi, gardez-la.

— Hein ?…

— Elle est a vous.

— A moi !

— Je vous la donne… à la seule condition de faire les frais d'une sépulture chrétienne pour le malheureux que vous venez de voir là, couché à terre, et qui est mort sans avoir le temps de dire un *Ave.*

Pandolfi, à cette idée d'une cassette pleine d'or qui allait lui appartenir, sentit la terreur que lui avait d'abord inspirée Roquevert, se changer tout à coup en un sentiment de haute estime mêlé de sympathie et de vénération.

Ce procédé, dont il appréciait toute la grandeur, eut en même temps pour effet de couper court à ses regrets sur la fin lamentable de Matadeo.

— Il pouvait lui arriver pis que cela, pensa-t-il. Mort d'un coup d'épée, lui, Matadeo, que la potence ou la roue attendait tôt ou tard ! II y a des gens qui ont du bonheur !

Cette petite réflexion, empreinte d'une philosophie consolante, n'avait absorbé Pandolfi qu'une minute ou deux tout au plus, c'est-à-dire le temps de jeter un rapide et dernier regard vers la plate-forme, comme s'il eût voulu adresser un suprême adieu à son ami, et cependant, quand il se retourna pour remercier Roquevert de sa générosité et lui promettre d'exécuter ponctuellement ses volontés à l'égard de la victime, Roquevert n'était déjà plus là.

— Comment ! parti !… sans que je m'en sois aperçu… Il y a quelque chose qui n'est pas naturel dans cet homme-là.

Il n'y avait rien que de très naturel, au contraire, dans la disparition subite de Roquevert et dans la préoccupation profonde que remarquait en lui l'hôtelier de Santa-Maria.

Le lecteur s'en convaincra par lui-même, s'il veut bien nous suivre dans la seconde période de l'existence de notre héros, période où, sous le titre de *Laurence de Montmeylian,* nous l'initierons aux souffrances, aux émotions, aux aventures sans nombre qui l'attendent dans sa lutte avec des ennemis puissants, intéressés a sa perte et à celle de la femme qu'il aime.

Pandolfi n'était pas encore remis de son trouble lorsqu'un éclair brilla au ciel. Eu même temps un effrayant coup de tonnerre fit trembler les vitres du casino de Santa-Maria.

— Oh ! oh ! dit-il, n'y aurait-il pas un peu de magie dans ce qui m'arrive, et tout en feignant de me faire cadeau de cette cassette, ne

me l'aurait-il pas enlevée par quelque sortilège ?

Il se précipita vers le tiroir, l'ouvrit, et en lira une petite boîte dont il examina avidement l'intérieur.

Boîte et or, tout était intact.

Pandolfi respira.

La foudre éclata une seconde fois, et les jappements d'un chien retentirent au même instant sur la place.

— N'est-ce pas Fœdor qui aboie, dit l'hôtelier en allant se tapir derrière le rideau d'une fenêtre et l'écartant de manière a voir sans être vu. Eh oui ! s'écria-t-il, c'est bien lui avec son maître Gilles, et voilà le signor Roquevert lui-même… Mais où diable va-t-il par un temps pareil ? Il n'y a pas un chrétien sur toute la Chiaia.

En effet, l'orage s'amoncelait sur la ville, la mer soulevée envoyait au rivage ses gémissements prolongés et la rafale balayait par les rues d'énormes tourbillons de feuilles, de cailloux et de poussière.

Roquevert, au moment où Pandolfi l'aperçut, donnait une poignée de main à Gilles-le-Songeur, qui revenait de faire sa promenade accoutumée et se préparait a rentrer au casino.

Fœdor sautait et gambadait en animal intelligent dont le flair aspirait déjà par avance les séduisantes émanations du déjeuner.

Mais, sur un mot de Roquevert, Gilles s'arrêta tout à coup et Fœdor lui-même revint sur ses pas. Tous trois, hommes et chien, sans s'inquiéter de la pluie, de la foudre, ni des éclairs, prirent tranquillement le chemin du port.

Fidèle aux instructions qu'il avait reçues, Roquevert, ainsi que nous l'avons vu, s'était mis en devoir de quitter Naples aussitôt après sa conversation avec le chevalier de Berjac. Mais la tempête avait été si violente, et le temps devint si affreux, que, pendant trois jours entiers, aucun bâtiment n'osa prendre le large.

Pendant ces trois jours, la mer fut en fureur et le ciel en feu. M. de Berjac était allé a Rome. Roquevert avait repris son logement au casino de Santa-Maria, mais il n'adressait plus la parole a Pandolfi. Quant à ce dernier, saisi d'une frayeur superstitieuse, rien n'aurait pu lui ôter de l'esprit que le signor Roquevert était en commerce secret avec les démons, et que sa présence dans Naples était l'unique cause de cet affreux désordre des cléments.

— Quand donc s'en ira-t-il ? se demandait sur tous les tons et sous toutes les formes l'infortuné Pandolfi.

Enfin, son vœu fut entendu. Le vent d'est dispersa les nuages, le soleil remonta sur son trône d'azur, et un navire, aux voiles doucement gonflées, sortit enfin.

Sur ce navire étaient deux jeunes hommes dont l'attitude silencieuse et réfléchie contrastait avec le mouvement qui se faisait à bord. L'un d'eux – c'était Gilles – se tenait appuyé contre le mât d'avant et traçait quelques mots au crayon, probablement les vers que lui inspirait cette nature splendide et grandiose qu'il avait sous les yeux. L'autre, debout sur l'arrière – c'était Roquevert – avait les yeux fixés dans l'espace, songeant sans doute aux deux intérêts si chers qui le poussaient vers les rives de son pays : le salut de son roi et le bonheur de la seule femme qu'il eût jamais aimée.

Fœdor, les pattes posées sur le bord du vaisseau, tirait la langue, comme si l'air salé de la mer l'eût déjà altéré, et semblait regarder avec un étonnement naïf la terre qui fuyait devant lui.

A ce moment même, et pendant que le bâtiment était encore en vue, une grande affluence de peuple se précipitait du côté de l'arsenal en poussant des cris de colore et de joie.

— Hé ! Lazzaro ! dit le capitaine du navire à un petit mousse qui venait de quitter la manœuvre, prends donc ma longue-vue, grimpe sur le grand mât, et dis-moi ce qui se passe là-bas sur la côte.

Lazzaro était agile et prompt comme un écureuil. Il fut en deux bonds sur la plus haute vergue et braqua la lorgnette vers le point indiqué.

— Que vois-tu ?

— Je vois, répondit Lazzaro, un homme accroché à une potence.

— Ah ! bon, dit le capitaine, je sais ce que c'est.

C'était Rosario le bandit qu'on venait de pendre.

FIN.